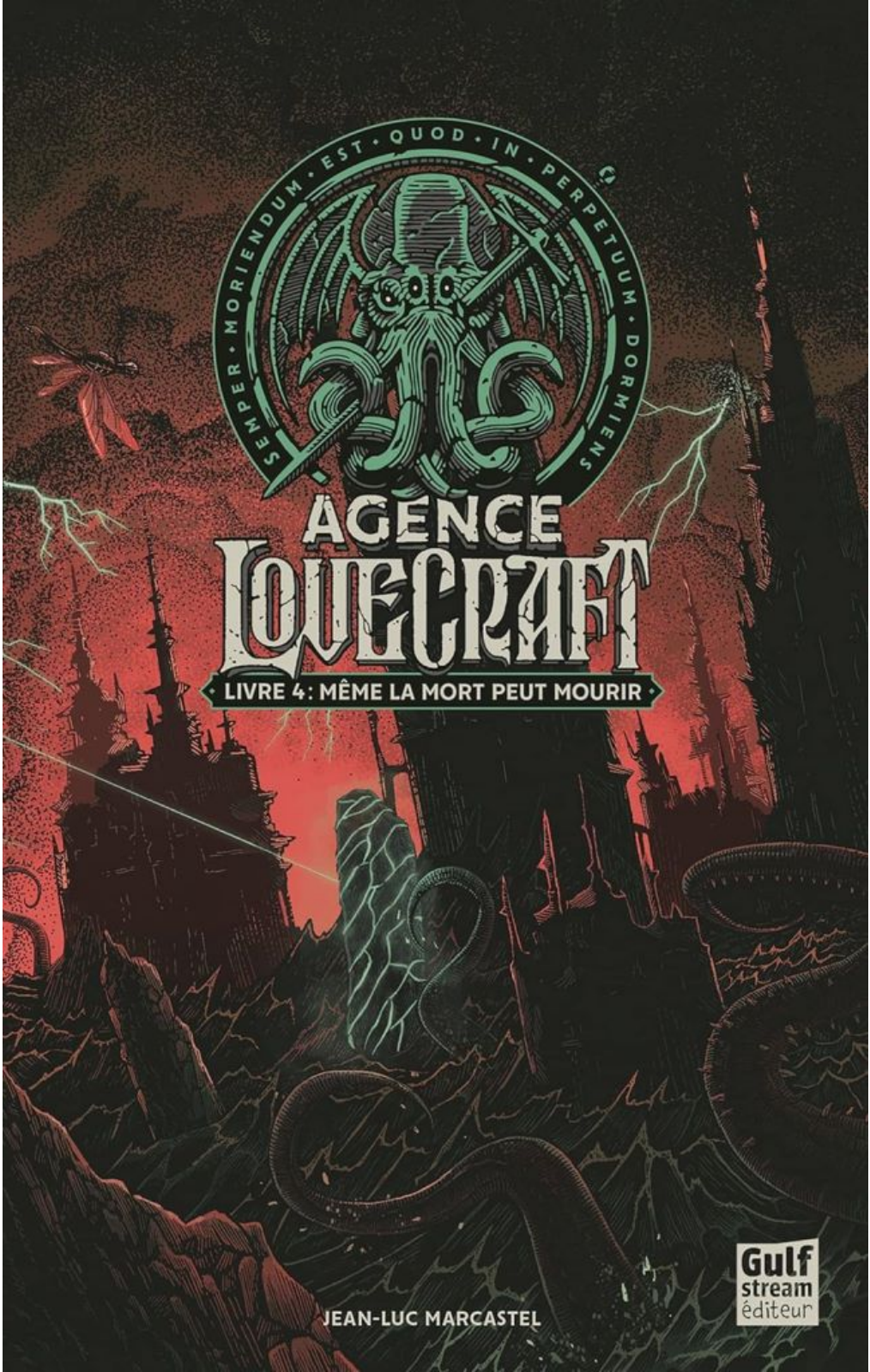
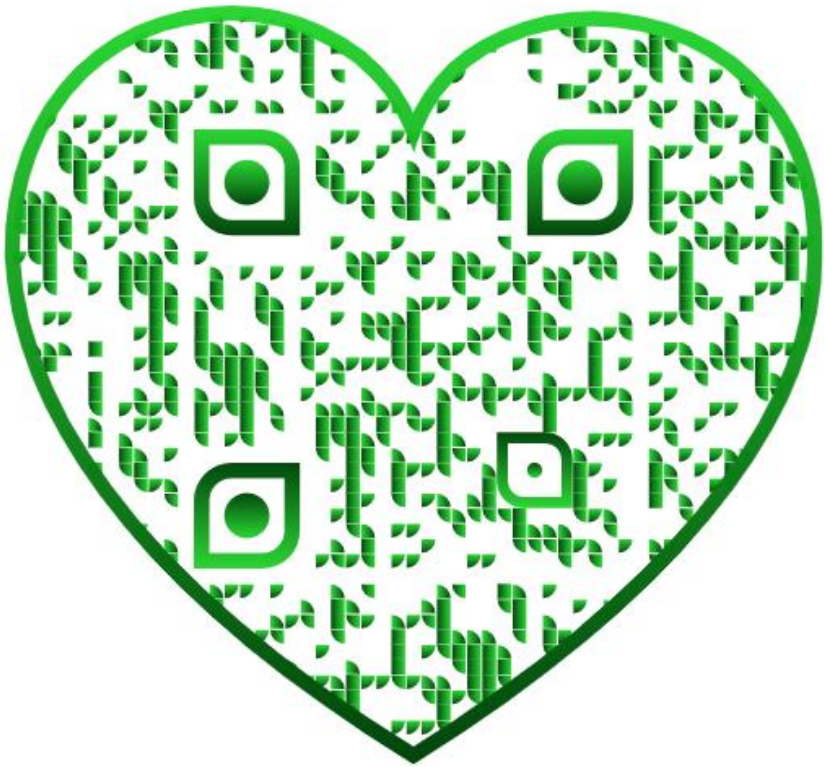
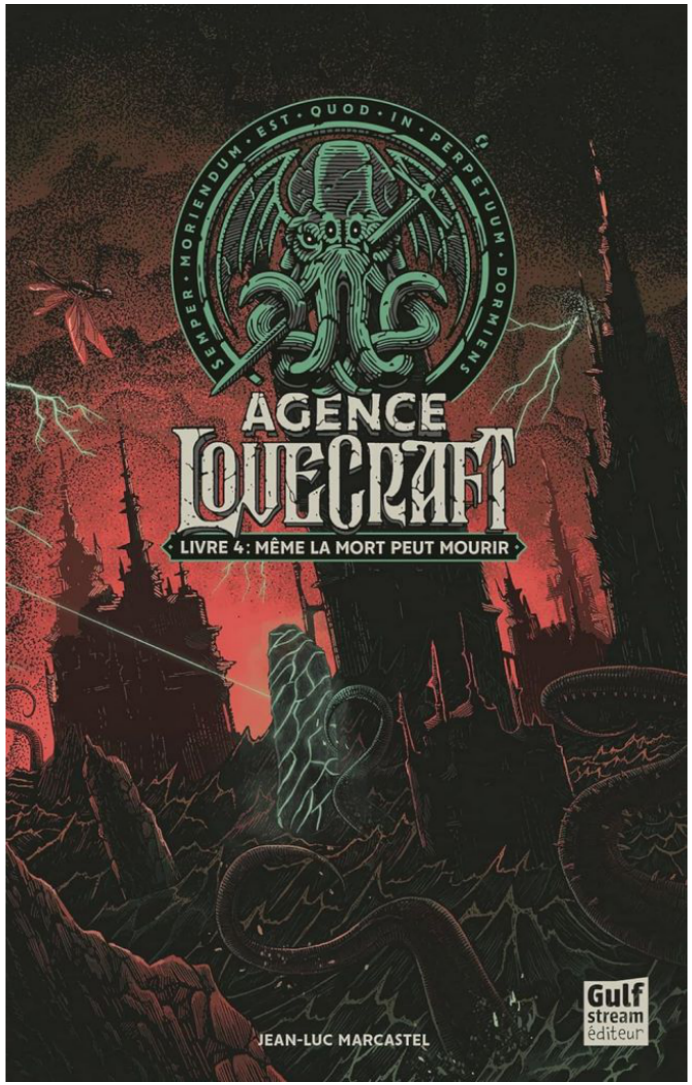
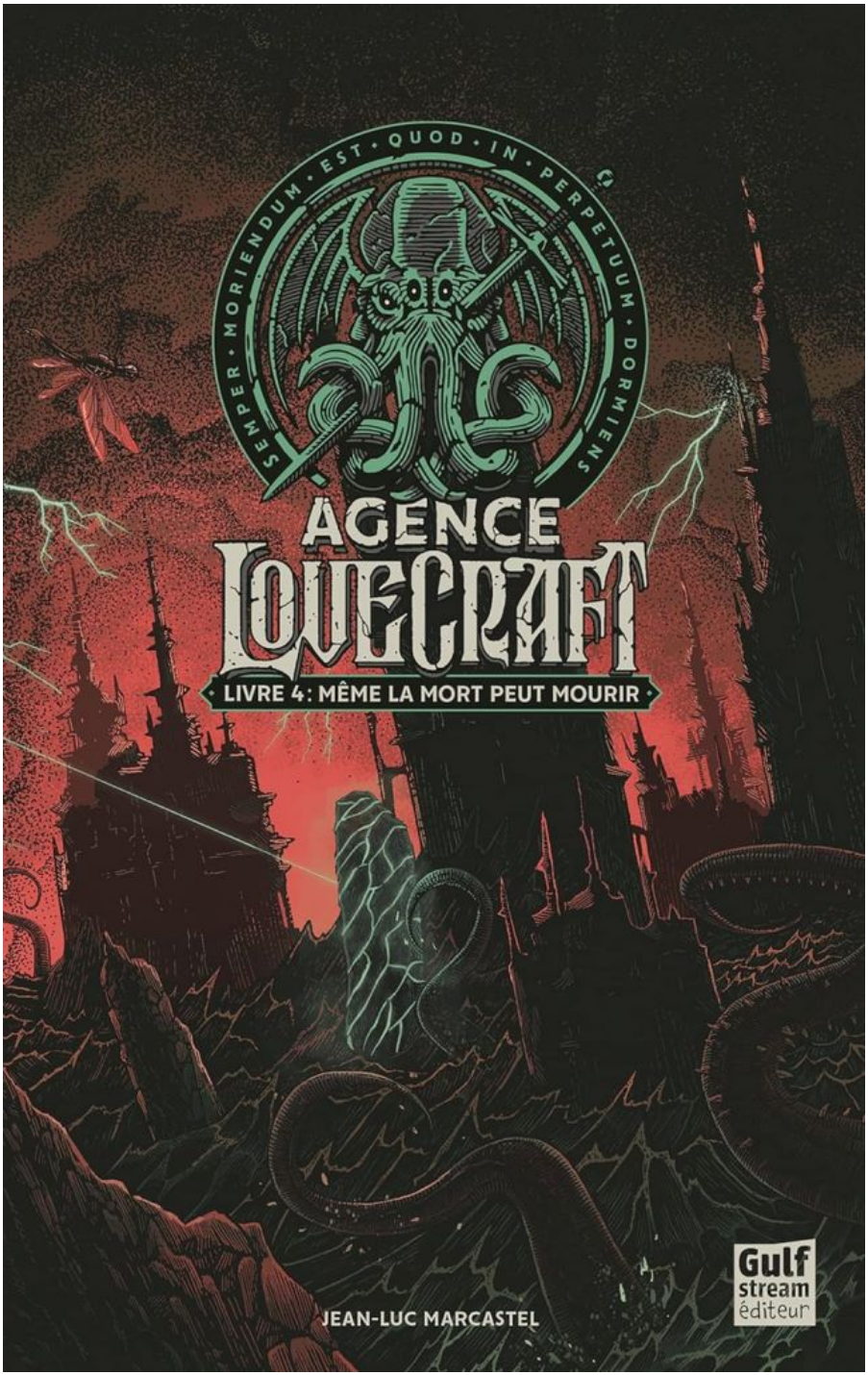

SEMPER • MORIENDUM • EST • QUOD • IN • PERPETUUM • DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 4 : MÊME LA MORT PEUT MOURIR
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur




SEMPER · MORIENDUM · EST · QUOD · IN · PERPETUUM · DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 4 : MÊME LA MORT PEUT MOURIR
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur


SEMPER · MORIENDUM · EST · QUOD · IN · PERPETUUM · DORMIENS
AGENCE
LOVECRAFT
LIVRE 4 : MÊME LA MORT PEUT MOURIR
JEAN-LUC MARCASTEL
Gulf stream éditeur

LIVRE 1 : LE MAL PAR LE MAL

LIVRE 2 : DÉESSE DE LA MORT

LIVRE 3 : TEMPUS FUGIT

Direction des publications : Stéphanie Baronchelli, Jérôme Bernez-Binder
Direction artistique : Tiphaine Rautureau
Suivi éditorial et maquette : Romain Allais
Correction : Maud Placines Charier
Couverture : Vaderetro

www.gulfstream.fr

© Gulf stream éditeur, Nantes, 2023
ISBN : 978-2-38349-141-5
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

JEAN-LUC MARCASTEL

Gulf stream éditeur

Cthulhu
Dieu cosmique monstrueux
« Phtnglui mglw'nafh Cthulhu
R'lyeh wgah'nagl fhtagn. »

Pour toi, Louis, mon grand (très grand) bonhomme parce que pour moi tu resteras toujours le petit garçon pour qui j'écrivais mes histoires et à qui j'aimais tant les lire sur notre coin de canapé.

Pour Abraham Merritt et ses Habitants du mirage *où j'ai rencontré mon premier poulpe venu de l'espace et prêt à dévorer notre monde. Même s'il est postérieur chronologiquement, Khalk-ru est pour moi le grand frère de Cthulhu, ou sa première incarnation dans mon imaginaire… Il était normal que je lui rende justice dans ces pages.*

Pour William Hope Hodgson et son pays de la nuit, qui m'a tellement marqué et qui est pour moi une source inépuisable d'inspiration.

Pour toutes celles et tous ceux qui, même, pour certains, malgré eux, m'ont inspiré mes histoires et donné la force et la volonté de pousser la porte des mondes afin de ramener ces récits de l'autre côté.

Pour Romain, Jérôme, Stéphanie, Caroline, Tiphaine et toute l'équipe de Gulf Stream avec qui j'ai tant de plaisir à travailler.

Pour tous mes merveilleux et fidèles lecteurs, dont certains me suivent depuis des années, et que je suis si heureux de retrouver en salons du livre aux quatre coins de la France. Merci d'accueillir mes histoires dans vos cœurs et de leur donner vie.

CHAPITRE 1
La vie parisienne

— Magnifique ! s'extasia Sergueï, les yeux levés vers la dame de pierre qui les dominait de sa masse blanche et élégante montant à l'assaut de la nuit dans la clarté des projecteurs.

Même blessée, Notre-Dame de Paris, surplombant l'île de la Cité, gardait toute sa magie. La douceur de ce soir parisien, sur le pont de la grande péniche restaurant, était décidément magique.

Sergueï avait déjà vu Paris, bien sûr, dans des films ou des documentaires. Mais c'était une chose de contempler la Ville Lumière sur un écran, une autre de la vivre.

Le jeune Russe, depuis leur arrivée, n'avait pas assez d'yeux pour contempler tout ce que la capitale française déployait autour d'eux, de ses bâtiments à ses parcs, ses jardins, ses monuments…

Et ses filles !

Sergueï avait souvent entendu parler des Françaises et de leur élégance. En garçon qu'il était, il en avait bien des fois rêvé… de ces belles distinguées évoluant telles des ballerines sur leurs interminables talons aiguilles, en tailleur Chanel…

Il devait avouer que ce n'était quand même pas *Emily in Paris*. Il y avait un peu plus de crasse aux coins des trottoirs et de la misère qui suintait dans les couloirs du métro. Mais les Françaises avaient décidément « le chic », en particulier dans « le triangle d'or » et ses grands magasins.

Il en avait un exemple juste à côté de lui, en la personne de Marie.

Marie, comme toujours, se déplaçait avec sa grâce éthérée de

danseuse, son visage d'ange aux immenses yeux bleus auréolé du blond chatoyant de sa chevelure.

Vêtue avec goût, mais sobriété, elle attirait le regard. Chez elle cependant, et malgré ses allures de fée, quelque chose mettait ses admirateurs mal à l'aise.

Et encore, eux ne savaient pas ce que cachait le bleu céruléen de ses iris trop clairs… cette chose noire et iridescente, montagne de matière en révolution, engendrant des membres monstrueux, des mâchoires, des mandibules et que savait-il encore ? pour dévorer tout ce qui l'entourait.

Nul doute que s'ils l'avaient su, les passagers de la péniche auraient détalé sans demander leur reste en hurlant de terreur.

Pourtant, alors qu'il la fixait, si jolie, presque fragile, Sergueï avait presque peine à y croire lui-même.

À son côté, ombre vigilante, se tenait Ryan. L'Américain était tout l'inverse de ce qu'incarnait Marie.

Ryan, quand il l'avait rencontrée la première fois, était un joli garçon. Une beauté particulière, un certain charme, un peu étrange, mais le genre attirant, mystérieux.

Cela avait bien changé.

Depuis quelque temps, son atavisme, cet héritage de cette famille terrible qui était la sienne, une famille qui avait passé d'effroyables pactes et des alliances contre nature avec le peuple des profondeurs, s'était réveillé.

Il en portait les stigmates dans sa chair, son visage qui, maintenant, inquiétait bien plus qu'il ne séduisait, avec ses lèvres trop fines, presque inexistantes, ses yeux trop ronds et globuleux, ce nez qui paraissait à présent sur le point de disparaître… Lui aussi attirait les regards, mais pas pour les mêmes raisons que Marie.

Et encore dissimulait-il, à l'aide d'une écharpe, les branchies qui marquaient son cou et lui permettaient de respirer sous l'eau.

La belle et la bête… Surtout que les deux adolescents se donnaient la main… Mais ceux qui les dévisageaient ignoraient que la bête n'était pas celle qu'ils pensaient.

Comme il donnait lui-même, quand il le pouvait, la main à Kali, mais sous la table, à l'abri des regards.

La jeune Indienne, digne et réservée dans sa tenue sombre, ne touchait pas à ses plats. Aucune des personnes présentes aux tables alentour, pas plus que les serveurs, ne pouvait deviner que la longue tunique dissimulait une combinaison de combat renforcée de Kevlar, couvrant elle-même un corps artificiel protégeant un cerveau humain logé… dans la poitrine de la jeune fille.

À leur décharge, il fallait bien avouer que Cornaline, en bout de table, accaparait les regards.

Son ensemble, sombre et sobre, presque austère, mettait d'autant plus en valeur sa silhouette athlétique et son hâle cuivré.

Ses cheveux tirés en un chignon serré où couvait la braise, son visage où le mystère de l'Orient épousait l'Occident, sa prestance et ses gestes aériens, fascinaient nombre de convives.

Cornaline avait des allures de princesse en vacances.

Combien ces gens auraient été surpris de la voir en scaphandre de combat, déchargeant son fusil électrique sur quelques monstres abominables.

Pas plus qu'ils ne pouvaient imaginer qu'ils observaient la capitaine du *Nautilus*, descendante et unique héritière du fameux capitaine Nemo.

Cornaline, à cet instant, portait à ses lèvres un verre rempli d'un vin à la robe rubis.

Elle avait tenu parole et les avait emmenés dans ce délicieux restaurant flottant pour goûter des paupiettes de veau à la crème de morilles et asperges…

Sergueï devait bien avouer que c'était succulent. Il avait si bien saucé son assiette qu'on l'aurait crue propre.

Mais comme il avait encore faim, et que Cornaline lui avait donné carte blanche, il avait enchaîné, sur les conseils de la capitaine, avec une spécialité française appelée « profiteroles », qu'il était en train de dévorer.

Après leurs aventures dans les entrailles de Pnakotus, la cité de Yithiens, sous la surface de l'Australie, il l'avait bien mérité.

Car il ne fallait pas croire que le docteur Sauvage leur avait laissé le temps de se reposer.

À peine l'*Albatros* rentré à l'île mystérieuse, où ils avaient laissé un Cook aux anges comme un gamin aux étrennes, ils avaient pris place dans le *Nautilus* et filé en direction de Paris… Sauvage, tenant la promesse qu'il avait faite à Marie, l'avait conduite ici pour enquêter sur ses origines.

Il avait proposé aux autres de rester sur l'île mystérieuse, mais Ryan avait refusé. Il n'aurait jamais laissé Marie seule.

Sergueï et Kali avaient, eux aussi, accompagné leurs amis.

Il y avait bien sûr l'attrait de Paris, mais en ce qui le concernait ce n'était pas le seul.

Quand il avait su qu'ils devaient se rendre à Paris, un certain émoi avait saisi Sergueï.

Paris… c'était là, aux dernières nouvelles qu'il avait eues d'elle, que

se trouvait Tanya.

Il avait son mail, qui ne répondait plus depuis bien longtemps…

Il avait hésité.

Devait-il tenter de la recontacter ? Était-ce raisonnable ? Elle paraissait faire partie d'une autre vie, une vie qu'il avait laissée derrière lui, définitivement.

Qu'avait-il à espérer d'une telle rencontre, à part de faire remonter un souvenir douloureux, celui de leur séparation ? Et pour quoi ? Il était avec Kali maintenant, et l'aimait de tout son cœur un peu plus chaque jour…

Oui, mais… Tanya était Tanya, une partie de son passé, une partie de lui-même et, quelque part, quoi qu'il fasse, où qu'il aille, elle restait là, au fond de lui, petit fantôme au visage fin encadré par les barreaux de métal qui les avaient séparés alors qu'on l'emmenait et qu'il criait son nom.

Un petit fantôme qu'il devait exorciser.

Et pour cela, pour vraiment tourner la page de son passé et se concentrer sur l'avenir, cet avenir qu'il voulait avec Kali, et tout à elle, il fallait qu'il revoie Tanya, plus âgée, dans sa nouvelle vie, constater qu'elle avait, elle aussi, tourné la page, qu'ils n'avaient plus rien en commun, que des souvenirs bornés de béton gris et froid.

Il avait hésité, longtemps, avant de lui envoyer un mail pour lui indiquer qu'il venait à Paris, et ne s'était décidé qu'au moment d'embarquer sur la péniche, quand le docteur avait décliné l'offre de Cornaline de les accompagner, arguant qu'il avait autre chose à faire, et la laissant s'occuper des « enfants ».

Pour l'instant, il n'avait reçu aucune réponse et, au fond de lui, en ressentait presque autant de soulagement que de déception.

Il finissait juste son dessert lorsque la péniche, revenue à son quai de départ, s'immobilisa.

Les clients commençaient à se lever. Cornaline invitait déjà ses convives à en faire de même, quand il remarqua que Ryan, qui avait pris le même dessert que lui, avait à peine touché à son assiette.

Cela le choqua.

Dans le monde d'où il venait, où l'on se battait pour le moindre fond de gamelle et pas pour des plats comme ceux qu'ils avaient dégustés ce soir, où un simple quignon de pain pouvait être cause d'un coup de fourchette au visage, c'était un véritable crime.

Comme Ryan se levait, il rafla son assiette et, en trois coups de grosses cuillères, engloutit les profiteroles et la sauce chocolat qui les accompagnait.

— Sergueï ! le morigéna Cornaline avec un sourire d'une

indulgence coupable.

— T'es un vrai *flerken*[1], c'est pas vrai ! lui lança Ryan avec un clin d'œil.

— Ah non… je pas avoir tentacules, moi.

Il avait à peine prononcé ces mots qu'il les regrettait, en voyant l'expression de Marie se modifier et un masque tomber sur ses traits d'ange blond.

— Moi si, répondit-elle en posant sur lui ses immenses yeux qu'on aurait cru tirés d'un manga tant ils lui mangeaient le visage, lui conférant une allure irréelle.

Des yeux qui reflétaient si bien et si intensément la détresse et la douleur.

La jeune Française eut un geste de la main pour lui faire comprendre que ce n'était rien.

— Je être désolé, Marie… Je… bredouilla-t-il néanmoins.

Il se serait certainement confondu en excuses embrouillées si une vibration n'était montée de la poche de pantalon où il avait remisé son portable.

Surpris, il sortit le smartphone, consulta l'écran sur lequel s'affichait un court :

Rdv 22 h square Récollets, métro 5, station Bonsergent

Bien plus que les mots, ce fut le nom de l'expéditeur qui retint toute son attention, accapara le monde entier et tout ce qu'il contenait :

Tanya.

Créature imaginaire Marvel capable d'avaler des choses énormes par rapport à sa taille.

CHAPITRE 2
Des petits rats dans les murs

École du ballet de l'Opéra de Paris.

Le bâtiment, blanc et moderne en diable, s'élevait devant eux au milieu d'un grand parterre de gazon.

— Je croyais que c'était à l'Opéra.

Ryan était déçu. Il avait toujours cru qu'une des plus prestigieuses écoles de danse du monde se trouvait à l'Opéra de Paris. C'est en tout cas ce qu'il avait conclu de ses lectures, comme *Le Fantôme de l'Opéra*.

— Ça l'était la dernière fois que je suis venu, avait marmonné Sauvage qui, lui aussi, semblait retarder d'un wagon.

— L'école a déménagé en 1987, intervint Marie avant d'ajouter, comme tous se tournaient vers elle. Et ne me demandez pas comment je le sais. Je le sais, c'est tout.

— Et vous, Docteur, c'est en quelle année que vous êtes revenu pour la dernière fois… Lors de l'affaire du fantôme ? le taquina Cornaline.

Sauvage haussa un sourcil surpris.

— Comment êtes-vous au courant ? Je ne vous l'ai jamais raconté.

Un sourire étira les lèvres du colosse devant l'expression interdite de Cornaline qu'il venait de piéger à son propre jeu. Peut-être aussi la punissait-il d'avoir laissé filer Sergueï à son mystérieux rendez-vous.

Alors qu'ils descendaient la rampe de la péniche-restaurant pour accéder au quai, Sergueï était venu trouver Cornaline d'un air gêné.

— Capitaine, je vouloir vous demander quelque chose.

Intriguée par le ton du jeune Slave qui se tortillait les mains devant elle de manière presque comique, Cornaline avait accepté.

— Je t'en prie, Sergueï, demande, si ce n'est pas déraisonnable.

Sergueï avait pris une grande inspiration pour expulser, tout de go :

— Capitaine, je vouloir aller à un rendez-vous.

Il avait aussitôt ajouté, en rougissant jusqu'aux oreilles :

— Un rendez-vous privé.

— Un rendez-vous privé ?

Cornaline avait jeté un coup d'œil en direction de Kali.

— Je croyais que vous deux…

Sergueï avait agité les mains.

— *Niet !* Cela rien à voir. Ça être amie d'enfance, presque ma petite sœur à l'orphelinat.

Il espérait que sa voix était assez sincère.

— Je lui avoir dit que je venir à Paris. Elle a renvoyé un message…

— Sergueï… avait commencé Cornaline, qui se retrouvait en position délicate.

— Je vous en prie, Capitaine ! avait insisté le jeune Russe. Nous avoir été séparés à l'orphelinat et nous jamais revus depuis…

Il y avait dans la voix de Sergueï une telle détresse mêlée d'espoir…

Cornaline avait jeté un regard vers le quai. Plus haut, la sombre silhouette de la Nemobile les attendait avec, à son bord, un docteur qui ne serait vraiment pas enchanté de savoir qu'un de ses protégés se baladait seul dans les rues de la capitale.

Elle l'avait longuement observé et fini par concéder :

— D'accord. Même si je sens que je vais m'en mordre les doigts…

En se dirigeant vers l'escalier, Sergueï avait pris Kali à part et s'était expliqué avec elle.

Comme les autres avaient interrogé Cornaline, cette dernière s'était contentée de dire qu'il avait rendez-vous avec une ancienne connaissance.

Kali ne l'avait pas quitté des yeux, visiblement troublée et préoccupée. Tandis qu'il s'éloignait d'un pas pressé le long du quai, Cornaline avait saisi le bras de la jeune femme.

— Kali ?

L'Indienne avait mis deux secondes avant de se tourner vers elle. Cornaline avait pu lire le tourment qui couvait sous le masque adorable, mais un rien trop lisse, de son visage.

— Oui, Madame.

— C'est Cornaline quand nous sommes seules.

La capitaine du *Nautilus* avait ajouté, en désignant Sergueï d'un coup de menton :

— Suis-le.

— Mais il a dit que… avait commencé la jeune Indienne.

Cornaline l'avait coupée aussitôt.

— C'est un ordre, Kali.

Elles avaient toutes les deux échangé un regard.

Un grand sourire avait étiré les lèvres de l'adolescente aux yeux noirs qui avait exécuté un impeccable salut.

— Oui, Capitaine.

Sans perdre un instant, se faufilant dans la foule qui flânait sur les quais, silhouette sombre et féline, elle avait disparu dans le sillage de Sergueï.

Comme l'avait supposé Cornaline, Sauvage, quand ils l'avaient rejointe dans la Nemobile, avait fait la grimace. Chez lui, c'était très impressionnant… Cornaline se rappelait encore l'effet que ça lui faisait quand elle était enfant.

— Quelle mouche vous a piquée ? Et si c'était un piège ?

— C'était important pour lui…

Sauvage avait ouvert la bouche pour protester, mais elle l'avait devancé :

— Nous lui devons bien ça.

Sauvage l'avait fixée quelques secondes avant de grommeler :

— Au moins avez-vous eu le bon sens d'envoyer Kali en renfort.

Il avait lancé le moteur. Cornaline avait mieux respiré. Elle s'en était tirée à meilleur compte qu'elle ne le pensait.

La Nemobile avait démarré. Se glissant dans la circulation comme un épaulard dans un banc de morues, elle avait pris la route de l'école de ballet où ils se trouvaient à cet instant précis.

— Des souvenirs te reviennent ? demanda Sauvage à Marie alors qu'il garait l'impressionnante voiture.

La jeune Parisienne répondit :

— Des flashs… Des images… Des mots… Mais rien de précis…

— Allons voir à l'intérieur, décida Cornaline en femme d'action qu'elle était.

Aussitôt dit, aussitôt fait, le petit groupe se dirigea vers la grande porte vitrée que Sauvage ouvrit sans effort. Ils se retrouvèrent dans un sas flanqué d'une loge transparente d'où les observait une cerbère patibulaire qui les interrogea d'une voix de rogomme.

— Oui, c'est pour quoi ?

— Nous voudrions… commença Sauvage.

Mais le visage mafflu de la cerbère à bouclettes n'était plus tourné vers lui.

— Mademoiselle de Pont-Iragne ? Mais je croyais…

À l'entendre et à voir son expression, on en serait venu à penser qu'elle fixait un fantôme.

— Eh ben, c'est m'dame Francette qui va être contente !

Elle appuya sur un bouton. La seconde porte, face à eux, se déverrouilla.

Sauvage tendait déjà la main vers la poignée quand la cerbère l'arrêta d'un aboiement sec :

— Où vous allez comme ça, vous ?

— J'accompagne mademoiselle de Pont-Iragne, tenta le docteur avec un bel aplomb.

Confiant, il poussait déjà le panneau quand la gardienne l'interrompit d'un glapissement terrible.

— Je vous connais pas, vous. Et puis les hommes sont pas admis ici. Non, mais ! C'est quoi ces manières ? Avec tous ces tordus qui se baladent de nos jours dans la nature, vous croyez que je vais vous laisser entrer comme ça ?

Sauvage, qui, dépité, avait rengainé son sourire étincelant, s'apprêtait à répondre, mais Cornaline lui posa une main sur le bras.

D'une voix apaisante, elle s'adressa à la redoutable sphinge :

— Nous comprenons très bien, Madame. Je vais l'accompagner.

Elle ajouta, à l'intention de Sauvage :

— Chéri, tu peux nous attendre dehors, s'il te plaît ?

Ce disant, elle s'était hissée sur la pointe des pieds pour effleurer d'un baiser les lèvres de Sauvage, qui parut un instant sur le point de suffoquer.

— Et vous êtes qui ? demanda encore la cerbère en lançant à Cornaline un regard suspicieux.

Sauvage, sous le choc, arborant une expression que Ryan ne lui avait jamais vue, battit en retraite vers l'extérieur.

— Sa tante, répondit précipitamment Cornaline en poussant Marie devant elle.

La sentinelle à bouclettes et à mâchoire de bouledogue grommela.

— Ben, vous vous ressemblez pas.

Guidées par Marie qui semblait s'orienter dans le bâtiment, elles gravirent un large escalier.

— Tu es sûre que… commença Cornaline, alors que Marie avançait dans un état second.

La jeune Française répondit, d'une voix lointaine :

— Oui, je connais ce bâtiment. Je suis déjà venue, souvent…

Cornaline entendit des accords de musique, puis une voix de femme, sèche, qui ponctuait les notes aériennes comme autant de

coups de trique.

— Et un, deux. Et un, deux, trois, quatre… Kaïra ! Tiens-toi mieux que ça ! On dirait une grosse vache ! Et arrête de pleurer, tu es encore plus moche.

Elles parvinrent au palier, devant une porte ouverte d'où filtraient la lumière et la voix détestable. Elles s'avancèrent un peu pour découvrir une grande salle au parquet impeccable, dont un des murs, parcouru par une barre, n'était qu'un immense miroir. Devant, dans leur tutu pâle, s'animaient une trentaine d'adolescentes qui, tel un élégant essaim, viraient et tournoyaient en une gracieuse chorégraphie, exécutant à la perfection les gestes appris dans la douleur, jusqu'à ce qu'ils paraissent, à l'observateur, naturels et insolents de facilité.

Car telle était l'illusion qui faisait le ballet… Cornaline le savait, elle s'était trouvée, elle aussi, à la place de ces gamines, quand Sauvage voulait faire d'elle une fille « normale »… Avant qu'elle ne lui prouve sa détermination à devenir précisément ce qu'elle était maintenant.

Celle qui criait après ses élèves, elle avait l'impression de la connaître avant même de la voir.

Quand son regard se posa sur elle, la capitaine ne fut pas surprise. La professeure correspondait très exactement à l'image qu'elle en avait.

Aussi sèche que sa voix, c'était une sorte de petit squelette tout en nerfs revêtu d'un body noir et de guêtres en laine sur des ballerines elles aussi noires, comme ses cheveux si tirés qu'on aurait dit que la peau allait craquer aux tempes.

Quant au visage, creusé, en forme de couteau, c'est en vain qu'on y aurait cherché une once de douceur. À vrai dire, elle ressemblait plus à un vieux rapace en train de surveiller une colonie de souris pour savoir laquelle il allait dévorer.

Celle qu'elle avait décidé d'engloutir, un rien plus en chair que les autres, et encore fallait-il le dire vite, se ratatinait sous le terrible regard de l'enseignante qui continuait à l'abreuver de réflexions blessantes avec une précision toute chirurgicale… là où ça faisait mal.

Il n'était pas bien difficile de comprendre qu'elle ne voulait pas de cette pauvre gosse dans son corps de ballet et faisait tout pour la pousser dehors.

Et elle finirait par y parvenir… à moins que la gamine, comme elle l'avait fait elle-même, ne se plante devant elle pour lui coller une droite de Dieu le père avant de quitter la salle.

Cornaline en était là de sa plongée dans le passé quand la

détestable corneille remarqua leur présence.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

CHAPITRE 3
Un charmant fantôme

Sergueï s'avança dans le petit parc aux arbres en débordement de feuilles qui semblaient rivaliser en une véritable symphonie verte.

Dans la lueur d'un lampadaire ouvragé de style rétro, il aperçut un modeste banc de bois et de fer forgé.

Un instant, il espéra trouver, assise sur la peinture écaillée, la fine silhouette d'elfe blonde de Tanya.

Mais non, le banc était vide. Elle n'était pas encore arrivée.

Peut-être était-il en avance ? Après tout, il avait hâté le pas en traversant Paris.

Heureusement pour lui, il avait pris le temps d'étudier les arcanes du métro parisien. Il n'était foncièrement pas différent de celui de Saint-Pétersbourg, juste plus sale.

Il ne lisait pas le français, mais avait une très bonne mémoire photographique.

Et après avoir parcouru les larges travées de la grande bibliothèque de Pnakotus, trois cent soixante-quinze millions d'années auparavant, dans le corps d'un Yithien, toutes les villes humaines lui semblaient familières.

À cette heure un peu tardive, la faune de l'underground parisien commençait à prendre un aspect plus inquiétant. Quelques individus louches, au regard chassieux, traînaient dans certains couloirs, mais pas un ne l'avait importuné.

Après ce qu'il avait affronté là-bas, dans les profondeurs de l'Australie, rien de ce monde ne pouvait l'effrayer, et de toute manière

il ne craignait pas de se battre. Il avait été trop bien dressé à la survie, dans cet orphelinat rue Kaminskiev, pour être impressionné. Un champion, dans sa catégorie. Un teigneux. Le genre qui ne lâchait rien.

Avec l'instinct infaillible des bêtes sauvages, les autres l'avaient laissé tranquille. Entre fauves, on se reconnaît.

En arrivant dans le parc, il fut pourtant saisi d'une certaine appréhension.

Serait-elle là ? Ou pas ?

À la vérité, il ne savait pas laquelle des deux possibilités le rendait le plus nerveux.

Il s'assit donc sur le banc. Là, dans la douceur du soir, il attendit, tendant l'oreille au bruissement des feuilles dans la brise printanière, au vol frénétique des chauves-souris poursuivant quelques papillons de nuit dans la clarté des réverbères.

Il s'en voulait un peu d'avoir laissé Kali. Son regard, quand il l'avait abandonnée, l'avait bouleversé, mais il devait revoir Tanya, faire la paix avec son passé.

Et cela, il devait l'accomplir seul afin de savoir s'il avait vraiment tourné la page.

Un mouvement, dans la nuit sylvestre du petit parc, attira son attention.

Il se tourna…

Ce ne fut d'abord qu'une ombre élancée, menue, hors de la clarté du réverbère, où la nuit reprenait ses droits… Un instant, elle demeura ainsi, telle une apparition oscillant entre deux mondes, aux franges de la réalité.

Elle avança…

Il la reconnut au premier regard.

Elle avait changé, bien sûr. Le petit oisillon famélique, au visage émacié, qu'il avait connu avait disparu, remplacé par une jeune femme, le genre qu'on voyait sur les pubs de parfum, celui qu'affectionnaient les créateurs…

Elle s'approcha de lui, d'une démarche étudiée, élégante. Sergueï, rien qu'à l'observer, devina que chacun de ses gestes, même inconsciemment, était le fruit d'une longue pratique.

Elle était… intensément belle. Les promesses de la fleur en bouton qu'il avait prise sous son aile, à l'orphelinat, avaient été tenues, ô combien !

Et cette icône de beauté slave, sur un sourire éblouissant, s'adressa à lui, de cette voix, qui, pour subtilement différente qu'elle était, la femme ayant pris le pas sur l'enfant, était bien celle de Tanya.

— Sergueï ?

Il se retrouva debout. Son corps semblait obéir à un ordre implanté en lui auquel il ne pouvait résister…

Elle se jeta sur lui, comme elle le faisait quand ils étaient gosses, entoura son cou de ses bras et l'embrassa à pleine bouche. Et ce n'était pas un baiser d'amitié, de ceux qu'ils échangeaient dans leurs jeunes années, au début de leur relation, dans les couloirs froids de l'orphelinat, avant qu'ils ne deviennent plus tendres.

Mais jamais autant que celui-ci, quand il sentit ses lèvres presser les siennes, sa langue, insistante, enfiévrée, chercher la sienne…

Alors que le corps ardent de Tanya s'écrasait contre lui, que sa fragrance le colonisait tout entier, conquérante, il faillit céder, tout oublier, tant elle était tout ce qu'il avait désiré…

Son souffle l'investissait, celui de la vie, de la passion… Ce souffle qui manquait à…

— Kali !

Il s'écarta. Lui revenaient le visage brun de la jeune Indienne, ses grands yeux sombres qu'il imaginait posés sur lui, douloureux, accusateurs.

Kali, qui l'avait sauvé à plusieurs reprises. Kali, si forte et fragile à la fois.

Tanya, qu'il venait de repousser, l'observait avec une surprise mêlée d'incompréhension, encore vibrante d'une émotion qui la faisait trembler, comme elle le faisait trembler lui aussi.

— Sergueï… Qu'est-ce que… Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Je croyais… Je croyais que…

Elle s'exprimait en russe, mais il devina, à sa diction, qu'elle ne l'avait pas pratiqué depuis bien longtemps. Peut-être depuis son départ de l'orphelinat.

— Je… Je dois m'en aller, répondit-il en faisant un pas en arrière. C'était une erreur. Je n'aurais pas dû t'envoyer ce message.

L'expression douloureuse qui se peignit sur les traits de fée de Tanya, cette expression qu'elle avait déjà quand ils étaient mômes, et à laquelle il n'avait jamais pu résister, celle qu'elle avait précisément le jour où il l'avait sauvée de ces brutes, le bouleversa.

Il aurait dû partir, tourner les talons et s'enfuir, mais ça lui était impossible. Quelque chose, non, quelqu'un, une petite fille aux yeux rougis, au nez poché, l'observait avec un regard de gosse martyrisée, une gosse qu'il ne pouvait abandonner.

Et Tanya, devinant son trouble, le relançait déjà :

— Pourquoi ? Où dois-tu aller ? Reste.

Elle fit de nouveau un pas en avant…

— Tu ne vas pas partir maintenant que nous nous sommes retrouvés, après toutes ces années.

Il y avait, dans ses mots, sur son visage, un tel espoir, une telle sincérité, une telle émotion… Elle était tellement elle, mais en beaucoup plus… La femme qu'il avait rêvé qu'elle devienne…

Il recula encore tant il craignait de céder, et objecta, d'une voix qui, à ses propres oreilles, lui sembla pathétique :

— Tanya, je… Je suis heureux de te revoir, mais je ne sais pas… Je ne sais pas ce que tu fais, ce que tu es devenue…

Comme elle ouvrait la bouche pour répondre, il la devança :

— Tu as disparu de ma vie toutes ces années. Plus une nouvelle, plus une lettre, même toute petite, et maintenant…

Une expression bouleversée passa sur les traits de la jeune fille. Sergueï, une fois encore, dut se retenir pour ne pas avancer et la prendre dans ses bras.

— Je suis désolée, Sergueï, mais je ne pouvais pas t'écrire.

Elle ajouta, comme pour le convaincre alors qu'il demeurait silencieux, on aurait dit qu'elle se lançait dans un plaidoyer :

— Mes parents adoptifs me disaient que je devais couper les liens avec mon passé pour commencer une nouvelle vie ici, que…

Il y avait de la colère dans sa voix. Elle baissa la tête, se réfugiant dans ses boucles blondes aux pointes roses.

Quand elle la releva, ce fut pour déclarer, avec un sourire qui illumina ses traits comme une éclaircie après l'orage :

— Mais tout est différent maintenant. Je suis émancipée. J'ai mon propre appartement. Un très bel appartement, tu n'as pas idée. Ici, à Paris !

D'un grand geste, elle désigna la vaste cité qui les entourait, avant de le fixer à nouveau, les yeux brillants d'un espoir fou.

— Tu pourrais venir t'installer avec moi…

Elle tendit une main fine, lui saisit le bras.

— Viens ! Ce n'est pas loin. Tu verras. C'est plus chouette que nos chambrées à l'orphelinat. Tu sais, je gagne beaucoup d'argent. Je suis mannequin pour une agence. Des marques de parfum, des cosmétiques, ça paie bien.

Un instant séduit par ses paroles, par sa voix, son sourire, par elle enfin il faillit se laisser convaincre, mais une fois encore, au moment de faire un pas en avant, s'imposèrent à lui le visage de Kali, ses yeux confiants dans les siens, ces yeux qu'il avait vus pour la première fois dans cet hôpital où on voulait l'interner, à Saint-Pétersbourg, quand elle lui avait dit :

« Suis-moi si tu veux être libre. »

Il secoua la tête, dégagea sa main, sans brutalité mais avec fermeté.

— Non, Tanya. Je ne peux pas.

Alors qu'elle le fixait d'un regard douloureux, la main encore tendue, il ajouta :

— J'ai des amis, moi aussi, maintenant, une famille.

En prononçant ces mots, il mesura soudain combien ils étaient vrais, combien ce groupe étrange était devenu son foyer, avec une mère et un père adoptifs, des frères et sœurs liés par l'amitié et, oui… l'amour.

Il acheva, avec simplicité, mais aussi avec une nouvelle sérénité et une conviction inébranlable :

— Ils ont besoin de moi.

Un autre écho s'éleva soudain en lui : « Kali a besoin de moi. »

La main de Tanya retomba le long de sa jambe. Elle le fixa avec une expression navrée.

— Je suis désolée, Sergueï, tellement désolée, si tu savais…

Il devina soudain, entre les arbres et les buissons qui les entouraient, hors de la clarté des réverbères, des mouvements furtifs…

Ils n'étaient pas seuls dans le parc.

Elle secoua la tête.

— Ils étaient là avant toi, Sergueï. Je n'avais pas le choix. Ils m'ont menacée, ils…

Il y avait à nouveau des larmes dans ses yeux. Sergueï aurait juré qu'elles n'étaient pas feintes.

— Et dire que je t'ai crue, murmura-t-il, amer.

— C'est toi, Sergueï ! protesta-t-elle, désespérée. C'est toi-même qui m'as appris à survivre, tu te souviens ? Je ne fais que suivre tes leçons.

Elle avait crié ces derniers mots avec des sanglots dans la voix.

Il acquiesça simplement, sans colère, juste de la tristesse, celle d'un rêve assassiné.

— Tu les as bien retenues.

Incapable de soutenir son regard, elle se détourna et se mit à courir.

L'ombre l'avala sitôt qu'elle fut sortie du halo du réverbère, comme si elle n'avait jamais existé.

S'avancèrent vers lui cinq silhouettes massives, étrangement voûtées, dont les gros yeux globuleux brillaient, fixes et vides comme ceux des requins, au-dessus de l'éclat blanc et tranchant de dents aussi pointues que des lames de couteau.

Cinq hybrides l'entouraient… Et cette fois, il n'avait personne pour le défendre ou le seconder…

CHAPITRE 4
Chorégraphie périlleuse

— C'est un cours privé, on n'entre pas ici comme dans un moulin.

Les yeux sombres de la prof de danse, profondément enfoncés dans leurs orbites, s'écarquillèrent.

— Ah ça ! Si je m'attendais !

L'enseignante fixait Marie comme si elle avait vu un spectre.

— Je croyais que… Tes parents nous avaient dit qu'avec ta maladie tu…

— Je vais mieux.

Les yeux de l'oiseau de proie à forme humaine se plissèrent et jaugèrent Marie comme elle l'aurait fait d'un mulot particulièrement appétissant.

— Je suis heureuse pour toi.

À l'entendre on ne l'aurait pas dit.

— Que viens-tu faire ici ?

Dans le ton de sa voix, Cornaline lisait un curieux mélange de sentiments. Cette femme, devinait la capitaine du *Nautilus*, même si elle plaçait ses espoirs dans son élève talentueuse, jalousait également sa jeunesse et sa beauté.

— Un essai, répondit aussitôt Marie, devançant Cornaline de peu.

— Un essai ?

L'enseignante haussa un sourcil.

— Tiens donc ?

Elle parut hésiter.

— Si tu veux. Va te mettre en tenue. Tu sais où en trouver… Il y a

sûrement quelque chose à ta taille.

Alors que Marie disparaissait dans les vestiaires, l'enseignante lança un regard vers Cornaline.

— Vous voulez essayer aussi ?

— Pourquoi me proposer ça ? s'étonna Cornaline.

— La plupart des gens ne savent pas vraiment ce que c'est que de danser. Ils ont l'impression que c'est facile…

Cornaline déchaussa en silence ses escarpins, assouplit un instant ses chevilles et commença à monter sur ses pointes en levant les bras au-dessus de sa tête avec une grâce majestueuse, jusqu'à se tenir sur le bout des orteils. Elle y demeura en équilibre, fixant la femme d'un air de défi, comme elle défiait la douleur, alors que tout son poids reposait sur cette infime partie d'elle-même.

Elle vit l'expression de la professeure changer, de l'hostilité passer au respect.

Quand elle redescendit, lentement, toutes les élèves autour avaient cessé leurs exercices et la fixaient, avec étonnement et admiration. Des murmures sautaient de bouche en bouche…

— Vous êtes douée, concéda la professeure… Je crois reconnaître votre style. Vaganova, c'est ça ?

Cornaline acquiesça en silence alors que lui revenaient en mémoire le visage émacié et les yeux pâles de son ancien professeur, une des plus grandes danseuses de la célèbre école de danse de Saint-Pétersbourg…

— Elle était réputée pour être très dure, remarqua l'enseignante.

— Vous n'êtes pas non plus un modèle de tendresse, répliqua Cornaline en lançant un regard en direction de la jeune danseuse sur laquelle la professeure s'était acharnée.

— Un modèle de tendresse !

L'enseignante éclata d'un rire sec.

— Parce que vous croyez que le monde qui les attend est un lieu de tendresse ? Ces gamines…

Elle donna un coup de menton en direction des danseuses qui venaient de reprendre leurs exercices.

— … vous le savez comme moi, vont être lâchées dans un monde où il n'y a pas de place pour les seconds couteaux, où la compétition est impitoyable, où on n'a que quelques années pour creuser son sillon avant d'être jeté au rebut et remplacé par de plus jeunes, de plus talentueuses, de plus tenaces… Je ne fais que les préparer, les endurcir, écarter celles qui ne seront pas assez fortes pour résister à la pression et au système… Et je ne parle que du métier, pas de tout ce qui tourne autour.

Elle ajouta avec un regard évocateur :

— Vous et moi savons ce qu'il en est. Ce milieu est plein de prédateurs. Les oies blanches n'y font pas long feu.

— C'est une manière de voir les choses… murmura Cornaline.

— C'est la seule manière.

L'enseignante désigna l'adolescente sur laquelle elle s'était déchaînée.

— Cette petite est trop fragile, pas assez douée, mais surtout trop naïve. Elle va se faire bouffer. Elle finira brisée, ou pire encore, je le sais. Combien en ai-je vu avant elle ? J'ai voulu être gentille, je me suis laissée aller… et ce qu'il leur est arrivé, j'en suis pour partie responsable. Alors plus jamais…

Elle avait prononcé ces derniers mots avec une détermination farouche.

— Et selon vous, Marie est de celles qui peuvent s'en sortir ?

La professeure leva un sourcil.

— Bien sûr. Elle est douée, belle, de quoi rendre fous ses admirateurs… Mais, plus important : elle a la passion. Le feu. Elle serait capable de tout surmonter pour la danse.

Cornaline parut surprise, l'enseignante ajouta, comme si c'était une évidence :

— Quand elle avait dix ans, elle a eu ce terrible accident qui lui a valu deux mois d'hôpital et de reconstruction des os… Ses parents croyaient que jamais elle ne remarcherait, encore moins qu'elle referait de la danse… Eh bien elle a marché. Elle a souffert le martyre, mais elle a marché, dansé à nouveau, et elle est devenue la meilleure… Pourtant je suis sûre, je suis certaine, qu'elle a toujours souffert. Alors oui, c'est une gagnante. Une vraie danseuse.

Dans la voix de l'enseignante transparaissaient une véritable admiration et, pourquoi pas, à sa manière, de l'amour.

Cornaline ouvrait la bouche pour lui répondre quand un mouvement dans la salle retint son attention.

Plusieurs têtes pivotèrent vers un point derrière elle.

Marie, sur le seuil de la salle, s'approchait.

Elle avait revêtu un body, non pas rose mais noir, comme celui de la professeure. Elle avançait lentement, d'un pas étrange, comme si elle évoluait dans un rêve, ce que confirmaient son expression, son regard qui ne paraissait pas vraiment là, mais loin, bien plus loin. Où exactement ? Cela, Cornaline aurait bien voulu le savoir.

Elle vint se placer au centre de la pièce et, sans se préoccuper des autres, fit un ou deux mouvements.

Elle trébucha.

Des rires coururent. Cornaline se souvint, comme l'avait affirmé l'enseignante, qu'il n'y avait ici aucune pitié ni empathie à attendre de la part de ces concurrentes, car c'était bien de cela qu'il s'agissait… Ici, on n'était pas collègues, on n'était pas camarades… on était adversaires.

Une qui tombait, surtout si elle appartenait aux meilleures, c'était une place qui se libérait.

Marie avait fait partie des meilleures, voire avait été la meilleure… Son départ n'avait pas fait que des malheureuses. Son retour ne ravissait certainement pas celles qui n'avaient pas beaucoup pleuré sur son infortune.

Elles la guettaient, attendant ses fautes, mais la jaugeaient aussi avec une inquiétude diffuse.

Elle commença lentement, assouplissant ses membres, soulevant encore quelques commentaires moqueurs. Cornaline devait se retenir pour ne pas intervenir tant ces petites pimbêches l'insupportaient. Certaines, ayant arrêté leur jugement et la considérant comme inoffensive, s'étaient détournées et reprenaient leurs exercices. Mais pas toutes…

Quelques-unes étaient restées. Marie tournait, évoluait, accompagnant ses voltes et entrechats de plus en plus précis, gracieux et enlevés, de complexes et hypnotiques mouvements.

Il n'y avait plus une seule moquerie, maintenant. Toutes s'étaient tues, soufflées, alors que Marie accélérait, virevoltait, tourbillonnait, comme si les lois de la pesanteur n'avaient pas de prise sur elle…

— Mais comment… Personne ne peut faire ça…

C'était l'enseignante qui avait murmuré ces mots. Les gestes de Marie se faisaient encore plus rapides, ses bras, ses mains, tout son corps paraissaient se mouvoir d'une manière impossible, comme s'ils avaient accès à des plans différents, au-delà des trois dimensions de notre monde.

Toutes, à présent, avaient cessé de se moquer. Hypnotisées, fascinées, elles suivaient les évolutions de cette sylphide blonde qui défiait les lois de ce monde comme pour ouvrir un passage vers… vers quoi ?

Cornaline, elle aussi captivée, comprit ce qu'il était en train d'advenir quand elle surprit les yeux entièrement noirs de Marie, des yeux comme l'onyx… Un noir qui commençait également à gagner ses mains, ses avant-bras.

Elle virevoltait en des mouvements si vifs, si tranchants, qu'ils en devenaient presque menaçants, voire voraces. Cornaline ordonna :

— Marie, non !

Mais la ballerine surnaturelle, auréolée de la traîne d'or de sa chevelure, comme la queue d'une comète, poursuivait sa danse, l'amplifiait encore.

Comprenant qu'il était déjà trop tard pour la raisonner, Cornaline se jeta sur elle et, d'un coup d'épaule, la bouscula. Marie, prise dans sa transe, s'effondra au sol, mais se redressait déjà quand Cornaline la saisit aux bras pour répéter :

— Ça suffit, Marie ! Reviens ! Reviens !

Un terrible instant, tandis que ses yeux noirs et luisants la fixaient avec un appétit, une faim immense, insatiable, elle crut que tout était perdu, que quelques pseudopodes prolongés par un organe meurtrier allaient la frapper. Cornaline savait de quoi Marie était capable, et encore n'avait-elle pas assisté à sa dernière « métamorphose » dans la cité des Yithiens, mais ce qu'elle en avait appris de Sauvage et de Ryan lui suffisait…

Si Marie se laissait aller, cet endroit et tous ceux qui s'y trouvaient cesseraient d'exister. Quant à ce qui se passerait après… elle préférait ne pas y penser.

Toutes, autour d'elles, comme tirées d'un rêve, ou d'un cauchemar, les observaient avec des regards égarés.

Personne ne comprenait ce qui venait de se passer, refusait même de l'envisager, comme si leur cerveau niait la réalité de l'instant précédent.

Cornaline avait déjà vu de telles réactions chez des gens confrontés aux manifestations des Grands Anciens ou de leurs séides. Il est des choses trop terribles, trop perturbantes, pour lesquelles le seul refuge de l'esprit, pour ne pas perdre pied, est le déni.

Ces gamines, plutôt que de voir leur petit univers rassurant bouleversé, avaient choisi cette seconde solution.

Mesure de survie.

Et les yeux de Marie, déjà désertés par cette encre noire qui les envahissait quand elle cédait à cette part d'elle-même qu'avait « infectée » le shoggoth, reprenaient leur bleu naturel.

Immenses, tout d'innocence martyrisée, ils la fixaient, débordant de larmes.

— Pardon, Cornaline ! Pardon ! Je ne voulais pas… C'est la danse, ça m'a…

Elle ne put en dire plus, la voix brisée. Cornaline, bouleversée par son émoi, la saisit par les épaules et la serra contre elle.

Alors même qu'elle lui caressait les cheveux en lui murmurant des paroles apaisantes, elle entendit la voix de l'enseignante qui se levait derrière elle.

— Marie… tes cicatrices ? Où sont-elles ?

Cornaline s'écarta un peu, se tourna et découvrit la professeure qui examinait les jambes de Marie avec une expression égarée.

Elle avança sa main sans établir de contact, comme si elle craignait de toucher son ancienne élève, la promena au-dessus de ses mollets qui, comme elle venait de le constater, n'arboraient aucune marque.

— C'est impossible, aucune chirurgie ne pourrait…

Un doute, la réminiscence de ce qui venait de se passer et qui, malgré le déni, commençait à filtrer, à s'imposer dans l'esprit de la femme, passa dans ses yeux.

— Mais qui êtes-vous ?

Cornaline, à sa voix, qui était soudainement montée, s'était chargée d'une note inquiète, comprit que le temps était venu de s'en aller… Et vite, avant que les choses ne dégénèrent. Marie, timide, prononça :

— Francette, je…

Cornaline la coupa.

— Marie, va te changer…

La jeune fille protesta. Elle insista, avec le ton du capitaine, celui qu'elle prenait en distribuant ses ordres au poste de commande du *Nautilus* :

— Maintenant !

Marie, dont le regard passait de Cornaline à Francette, se leva, recula pas à pas. L'enseignante ne la lâchait pas des yeux. Une lueur dangereuse, hallucinée, hantait ses pupilles.

— Je ne sais pas qui vous êtes, ni vous ni elle, mais vous allez quitter mon cours immédiatement, et ne jamais revenir.

Cornaline, alors que toutes les élèves, silencieuses, se tournaient vers elle, répondit en se redressant :

— Vous ne me connaissez pas. Mais Marie, c'est bien elle, même si…

Elle n'eut pas le temps de finir.

— Non !

L'enseignante secouait la tête.

— Non. Je ne suis peut-être pas psychologue, mais je peux vous garantir que cette… chose n'est pas Marie… Ce n'est pas Marie.

Celle dont elle parlait, habillée à la hâte, surgit alors du vestiaire.

Francette la cloua du regard. La jeune fille se figea, une expression douloureuse sur le visage.

— Sortez ! répéta l'enseignante. Sortez, et ne revenez jamais.

Il y avait, dans sa voix, une note d'hystérie qui ne demandait qu'à éclater.

Cornaline, consciente qu'il serait imprudent d'allumer la mèche,

saisit Marie par le bras. Sous les regards des danseuses pétrifiées, comme autant d'adorables poupées de cire, et de leur professeur, elle battit en retraite dans le couloir, puis, de là, dans l'escalier, le hall, dehors…

— Ça s'est bien passé ? l'interpella la cerbère de l'entrée alors qu'elles traversaient le sas.

Elle ne lui répondit pas, déclenchant un nouveau grognement suivi d'un :

— Les gens de nos jours… plus aucun savoir-vivre.

Mais Cornaline ne l'entendit pas, pas plus qu'une fois installée dans la Nemobile, à côté de cet ange blond au visage de fée martyrisée, elle n'entendit Sauvage demander :

— Alors ?

Dans sa tête résonnaient, encore et encore, inlassablement, les mots de l'enseignante lorsque Marie et elle avaient quitté la salle de répétition.

« … cette chose n'est pas Marie… Ce n'est pas Marie… »

CHAPITRE 5
Rixe poissonnière

Des profonds…

Ou du moins, des hybrides. Ils l'entouraient.

Ils étaient là depuis le début, songea-t-il. Ils n'avaient pu venir sans qu'il les remarque. Même absorbé comme il l'était par Tanya, il les aurait devinés.

On lui avait tendu un piège… mais depuis quand ?

Son téléphone était-il sur écoute ? Ou bien, et c'était parfaitement possible, Tanya était-elle surveillée ?

Après tout, on avait essayé de le prendre une première fois à la clinique, quand Kali l'avait « exfiltré » à la manière forte. Cela signifiait que leurs adversaires, les séides de cette femme diabolique, Miss Moriarty, savaient pertinemment qu'il venait de l'orphelinat Kaminskiev… Partant de là, il ne leur était guère difficile d'apprendre avec qui il était lié, là-bas. Comme l'orphelinat devait conserver les dossiers de tous les pensionnaires, ils savaient aussi où était Tanya. Il leur suffisait de la retrouver, et de la forcer à collaborer par la menace.

Comme elle l'avait dit, il lui avait appris à survivre… Elle avait bien retenu la leçon. Après tout, comment lui en vouloir ? En voyant de telles caricatures d'humanité débarquer chez elle, quelle jeune femme se serait rebellée ? Dans le milieu où elle évoluait, elle devait certes côtoyer pas mal de requins, mais pas de ce genre-là.

Restait la possibilité que Tanya fasse partie de l'organisation de Miss Moriarty, mais cela il refusait d'y croire.

Peut-être était-il trop naïf ?

Mais non. Il avait vu ses larmes, son expression bouleversée. Non ! On l'avait forcée, c'était évident… Du moins voulait-il s'en convaincre.

Il se mit en garde, décalant ses pieds, cherchant la meilleure position, comme à la lutte. Ses réflexes revenaient vite…

Un mouvement, sur sa droite, juste au bord de son cône de vision. Ce fut par instinct, fruit d'années d'entraînement intensif, qu'il réagit.

Alors que l'ombre massive d'un des hybrides se jetait sur lui, ses mains palmées et griffues grandes ouvertes pour l'attraper ou l'égorger, il se décala, saisit le bras tendu, lui fit une clef. Utilisant l'énergie cinétique de son adversaire contre lui, il l'envoya à terre avec tant de force que ce dernier, sonné pour le compte, ne bougea plus.

Un hors circuit. En restait cinq. Et les autres, qui l'avaient jugé proie facile, seraient plus prudents. Ils ne feraient pas deux fois la même erreur. Ayant l'avantage du nombre, ils allaient en profiter.

S'il avait pu résister à l'un d'eux grâce à son entraînement et à sa pugnacité, il n'était pas assez prétentieux pour croire qu'il pourrait les vaincre tous les quatre ensemble.

La prochaine attaque serait la bonne. Et elle était imminente. Sergueï, en combattant aguerri, devinait la tension qui s'accumulait dans les muscles des hybrides, prêts à s'élancer…

Que lui voulaient-ils ? L'immobiliser pour l'enlever ? Le dévorer sur place ?

Il n'allait pas tarder à avoir la réponse. À un regard échangé entre deux de ses adversaires, il sut que le moment était venu.

Ils bondirent sur lui, de toutes les directions.

Il s'apprêtait à devoir se débattre, avec l'infime chance de réussir à échapper à l'étreinte s'il parvenait à exploiter la moindre faiblesse…

Mais il n'eut pas à le faire.

Alors que les longs doigts palmés prolongés par autant de griffes étincelantes fondaient vers lui, une ombre percuta l'un des hybrides, l'envoyant au sol d'un coup de pied magistral. Une ombre svelte et nerveuse moulée dans une combinaison sombre, qui se reçut à côté de lui en position de combat, ramassée comme une panthère prête à l'attaque.

Une ombre qu'il aurait reconnue entre toutes… Kali.

Il n'eut pas le temps de lui adresser la parole.

Il esquiva les mains tendues d'un deuxième hybride et, en se recevant au sol, le cueillit d'une manchette radicale qui l'expédia au pays des songes.

Il sentit s'abattre sur lui les doigts griffus d'un troisième qui entaillèrent son épaule sans parvenir à le saisir.

La douleur fulgura, brève, intense, mais il l'ignora pour se retourner vers ses deux derniers agresseurs.

Il évita de justesse l'assaut de l'un d'eux dont les griffes sifflèrent à quelques centimètres de son visage.

S'ils avaient pour mission de le ramener, on ne leur avait pas pour autant interdit de le blesser…

Mais ceux-là avaient joué de malchance. Kali reçut le nouvel assaillant d'un coup de pied sauté du plus bel effet avant que celui-ci ne touche le sol. Il sembla à Sergueï voir voler quelques éclats blancs qui ne pouvaient être que des dents.

Ce soir, les requins n'étaient pas à la fête.

Kali, contrairement à lui, n'avait pas appris à se battre sur un tapis de lutte, mais en affrontant des adversaires effroyables, humains ou non, qui ne se contentaient pas de lui casser quelques os.

Kali frappait pour tuer.

À peine le profond tombé au sol, elle abattait sur sa nuque un coup de talon radical.

Il y eut un « crac ». L'hybride, sur un ultime sursaut, s'immobilisa.

Le dernier, comprenant qu'il n'avait aucune chance, son regard glauque passant de Sergueï à Kali qui, le pied encore sur son congénère, reprenait déjà une position de combat, fit demi-tour et se mit à courir pour quitter le parc.

Peut-être espérait-il se diluer dans les ténèbres et disparaître.

C'était mal connaître Kali.

L'ultime agresseur de Sergueï sortait juste du cercle de clarté du réverbère qu'elle bondissait dans l'ombre à sa suite.

Il y eut, là-bas, un étrange glapissement, un bruit sourd, comme celui d'un corps s'effondrant au sol, puis plus rien.

Quelques secondes après, la forme svelte et nerveuse de la jeune femme surgissait de l'obscurité, de son pas félin de panthère humaine.

Alors qu'elle passait près de lui, le premier hybride qu'avait assommé Sergueï gargouilla. Un vague mouvement agita sa carcasse.

Un coup de pied sec… Un craquement. Il ne bougea plus.

Le visage de Kali, tel un masque, n'avait montré aucune émotion.

Elle était parfois terrifiante… Et pourtant, il l'aimait… plus qu'il ne pourrait jamais l'exprimer.

Elle s'arrêta devant lui et épousseta sa combinaison, comme si elle sortait d'une réception.

— Kali ? Mais que ?… commença-t-il.

Elle leva vers lui un regard interrogateur. Il continua :

— Moi dire pas me suivre.

Elle haussa un sourcil.

— Ah oui ? C'est vrai, tu avais dit ça.

Elle ajouta après un instant :

— La capitaine a jugé que tu pouvais avoir besoin d'aide.

Derrière elle, une ombre se redressa. Sergueï ouvrit la bouche et s'apprêta à la saisir pour l'écarter, mais il ne put faire ni l'un ni l'autre. Sans même se retourner, Kali asséna au dernier profond un coup de coude redoutable qui lui défonça la cage thoracique. La créature s'écroula dans un râle glougloutant. Kali acheva, après avoir lancé à l'hybride agonisant un regard froid :

— Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai comme l'impression qu'elle avait raison.

Sergueï, qui ne pouvait la contredire, marmonna de mauvaise grâce :

— Non, elle pas trompée.

Il y avait, dans sa voix, quand il prononça ces mots, une certaine amertume. Son regard, presque contre sa volonté, s'égara en direction de la rue où Tanya avait disparu.

— Tu disais quelque chose ? interrogea Kali.

Soudain inquiet de savoir à quoi elle avait assisté, Sergueï s'enquit :

— Tu être là depuis longtemps ?

— Oh non ! Je suis arrivée pile quand ces types te tombaient dessus. Je serais intervenue plus tôt autrement.

Kali le fixa un interminable moment en silence de ses immenses yeux sombres avant de demander, toute l'innocence du monde sur son beau visage brun :

— Pourquoi ?

Sergueï s'agita, nerveux.

— Mais, euh… Pour rien. Rien du tout.

Il enchaîna aussitôt :

— Bon, nous y aller. La capitaine nous attendre.

Kali le laissa mariner quelques secondes, puis hocha la tête.

— Oh ! Je pense qu'elle gère.

Comme Sergueï ouvrait la bouche, elle ajouta :

— Mais oui, je crois qu'il vaut mieux y aller.

Elle se détourna et s'éloigna vers la station de métro.

Comme il restait immobile, lançant un dernier regard vers la rue où avait fui Tanya, elle l'interpella.

— Tu as oublié quelque chose ?

Il demeura un instant silencieux avant de répondre, d'une voix étrange :

— Non. Moi rien oublié… Rien du tout.

Il la suivit, laissant les corps des cinq profonds gisant à terre. Nul

doute qu'ils ne tarderaient pas à disparaître.

Comme avait disparu Tanya…

CHAPITRE 6
Retrouvailles familiales

La grande propriété, son perron et sa façade éclairés par quelques projecteurs judicieusement placés, dressait dans la nuit son élégance de pierre blanche.

Ce n'était peut-être pas Chambord, mais le petit château en imposait. On devinait que ceux qui y habitaient étaient à l'abri de la pitié des autres.

La famille de Pont-Iragne, comme un certain nombre en France, avait réussi à traverser les soubresauts de la Révolution et de l'Empire sans perdre ni son domaine ni sa fortune.

À peine arrivé au portail, au fond d'une rangée d'arbres, Sauvage avait dû décliner son identité devant une caméra et un interphone. Fort heureusement, il avait prévenu du motif de sa visite. Son interlocuteur, un valet probablement, avait cédé la place à une autre personne qui avait réclamé Marie.

Cette dernière, sur un geste de Sauvage, s'était avancée dans le champ de la caméra. Il y avait eu une exclamation étouffée. La grille s'était ouverte.

Marie s'était rabattue sur la large banquette. Elle semblait soudain très pâle.

La vitre fumée s'était relevée. La Nemobile s'était engagée au ralenti dans l'allée.

— Ça va ? lui avait demandé Ryan.

La jeune fille aux allures d'elfe avait hoché la tête sans prononcer un mot.

— Tu es sûre ? avait insisté Ryan.

— Oui. Oui.

Elle avait tourné la tête vers lui pour lui dédier un sourire qui aurait presque pu faire illusion… Si le bleu céruléen de ses iris ne s'était voilé d'une ombre d'inquiétude.

Elle avait peur.

La Nemobile, croisement d'une berline, d'un char d'assaut et d'une créature marine, s'immobilisa devant le perron dans un crissement de pneus.

En haut de quelques marches blanches, trois personnes les attendaient, se tenant la main en fixant l'étonnante voiture dont ils n'avaient certainement jamais vu la pareille : un homme dans la force de l'âge, le visage émacié, une fine moustache et des yeux clairs dans lesquels on reconnaissait sans mal ceux de Marie ; à côté de lui, une femme tout aussi blonde et fine que lui, aux cheveux bouclés coupés à hauteur d'épaule à la mode des années folles. Tous deux étaient élégamment vêtus, même si on devinait que ce n'étaient pas leurs toilettes habituelles.

Entre eux deux se blottissait une silhouette plus petite, un peu plus en chair, celle d'une jeune fille… qui ressemblait énormément à Marie.

Celle-ci saisit la main de Ryan.

— Tu m'accompagnes ?

Ryan se tourna vers Sauvage. Ce dernier, après avoir échangé un regard avec Cornaline, répondit :

— Il ne vaut mieux pas.

Marie protesta aussitôt :

— Pourquoi ? Pourquoi Ryan ne peut pas venir ? Je veux qu'il vienne ! J'ai besoin qu'il vienne.

Elle demeura silencieuse alors que les « particularités » de Ryan, dont elle n'avait, pour sa part, rien à faire, s'imposaient à elle.

— C'est à cause de ses différences, c'est ça ? C'est pour ça que vous ne voulez pas ?

— Marie… commença Ryan pour temporiser.

— Rien du tout ! éclata-t-elle. Ils n'ont qu'à l'accepter tel qu'il est ! Ryan est…

Elle le fixa droit dans les yeux pour ajouter :

— … est mon ami… Et bien plus que ça, alors…

Sauvage soupira, quêta le regard de Ryan. Ce dernier posa une main sur le bras de Marie, la dévisagea intensément de ses grands yeux ronds, de moins en moins humains, pour déclarer :

— Marie… Ce sont tes parents. Ils viennent d'apprendre que leur

fille adorée qu'ils croyaient morte est miraculeusement vivante… Je crois que ça fait déjà beaucoup en une fois. On ne va peut-être pas leur présenter tout de suite le play-boy des sardines ?

Marie l'examina longtemps. Pas un instant, en détaillant ce visage que d'aucuns auraient trouvé inquiétant, son regard ne se troubla. Elle finit même par se pencher vers lui, poser sa main sur sa nuque et ses lèvres sur les siennes pour l'embrasser en un long baiser, avant de s'écarter pour murmurer :

— Je t'aime.

Jamais Ryan n'aurait cru que ces deux simples mots, comme dans ces films à l'eau de rose dont il se moquait, l'auraient autant touché.

Marie se retourna, appuya sur la plaque d'activation de la porte qui se souleva dans un sifflement discret. Cornaline, assise à côté du docteur, fit de même. Sauvage, avant de les suivre, se tourna vers Ryan.

— Merci.

Un sourire sans joie étira les lèvres fines du jeune homme.

— Je sais à quoi je ressemble, Doc. Pas la peine de me passer de la pommade.

Il avait prononcé ces mots avec une certaine amertume. On devinait qu'il refoulait la détresse qui était la sienne.

— L'important, Ryan, c'est la manière dont nous perçoivent les personnes qui comptent dans notre vie. Celles qui voient à travers les apparences…

Il donna un coup de menton en direction de Marie qui, soutenue par Cornaline, s'approchait du trio.

— Comme elle.

Ryan demeura muet un instant, suivant des yeux l'avance prudente de son amie, avant de répondre :

— Merci, Doc.

— De rien, Ryan. Tu es un bon gars. Quelqu'un de bien. Ne l'oublie jamais.

Il appuya sur la plaque d'ouverture.

— Et ne t'inquiète pas, je ne serai pas long.

Sur ce, il sortit à son tour et demanda la fermeture des portières qui glissèrent à nouveau en position avec un bruit feutré. Invisible derrière les vitres fumées, Ryan observa ce qui se passait sur le perron.

Marie, toujours au bras de Cornaline, avait gravi quelques marches et se tenait face à ses parents… Même d'ici, Ryan pouvait sentir la tension qui s'accumulait, les émotions qui bouillonnaient.

La mère avait porté ses mains à ses joues. Des larmes coulaient de ses yeux, mais elle n'avançait pas, comme si elle craignait que le

miracle ne s'évanouisse si elle la touchait.

Ce fut la jeune fille, probablement sa sœur, songea Ryan, qui se glissa entre les deux adultes. Son visage était une version un peu plus poupine, un peu moins fine, de celui de Marie. Elle s'avança, avec timidité, tendit un doigt vers elle… ses grands yeux, aussi bleus que ceux de son aînée, levés vers elle.

Ryan, la gorge nouée, vit la petite, comme si elle s'était brusquement décidée, se jeter sur sa sœur et l'entourer de ses bras.

Il se raidit, comme se raidit Marie, surprise. Guettant sa réaction, il redoutait le pire.

Mais après quelques secondes, celle-ci se détendit et rendit son étreinte à la toute jeune fille. Une longue étreinte… Ryan, même d'ici, séparé d'elle par la distance et cette vitre blindée, devinait l'émotion qui submergeait son amie tandis que ce petit corps chaud se blottissait contre elle, lui murmurait, sûrement, des paroles de bienvenue, de reconnaissance… Ce qu'elle cherchait depuis si longtemps.

Il fut heureux pour elle.

Combien aurait-il donné, lui, pour connaître cela ?

Il y avait de l'humidité dans ses gros yeux de plus en plus proéminents, tandis que la gamine entraînait Marie à l'intérieur sous le regard attendri des parents, en particulier la mère des deux filles, qui se cachait la bouche de sa main.

Le père de Marie, avec une réserve tout aristocratique, invitait visiblement Cornaline et Sauvage à entrer à leur tour.

Ryan, seul dans l'habitacle feutré et silencieux de la Nemobile, comme dans une prison capitonnée, ne s'était jamais senti aussi abandonné.

Il se détourna, portant son attention sur le parc du château qui s'alanguissait dans le crépuscule aux franges d'or et de sang… Tout prenait, à cette heure-là, des allures sinistres et fantastiques.

Il ne lui en fallait pas moins pour noyer sa détresse.

Quelle ne fut pas sa surprise quand il entendit la porte avant se déverrouiller ! La puissante silhouette de Sauvage se glissa dans l'habitacle, qui parut soudain rétrécir.

— Doc ! s'exclama-t-il, stupéfait de découvrir le géant déjà de retour. Mais que…

La portière se referma dans son doux sifflement et le moteur à fusion se déclencha, quand Sauvage répondit, ses doigts volant sur les contrôles de l'extraordinaire véhicule :

— J'ai une affaire à mener en ville séance tenante. Désolé, Ryan, mais tu vas devoir me suivre.

— Quel genre d'affaires ? demanda Ryan.

À l'expression du colosse, il devina la réponse. Il ne tarda pas à avoir la confirmation.

— Du genre qui tache.

Sauvage ajouta :

— Le genre où je vais avoir besoin de renforts.

Ce disant, il appuya sur son oreille et lança :

— Kali ? Tu me reçois ?

Il attendit quelques secondes, pesta :

— Si tu as ce message dans les minutes qui viennent, rejoins-moi à l'arrêt de tram Montsouris. Je passe te prendre.

Il coupa la communication et, prenant le volant de la Nemobile, la dirigea au ralenti vers l'allée pour sortir de la grande propriété.

— Qu'y a-t-il à l'arrêt de tram Montsouris ?

— Nous, quand nous y serons, et après… La réponse à certaines questions qui entourent Marie.

— Quelles questions ? s'alarma Ryan. Qu'est-ce que vous voulez dire ? Vous ne pouvez pas lui faire confiance ? Marie est…

— C'est là toute la question.

Le ton de Sauvage, l'accent qu'il mit sur ces mots, avaient quelque chose de profondément dérangeant… une menace latente.

Mais quelle menace ?

Peut-être celle que traquaient les yeux d'airain du colosse, dans l'image que le rétroviseur renvoyait à Ryan de la grande propriété qui s'éloignait dans la nuit, avant de disparaître quand s'éteignirent les projecteurs qui l'éclairaient.

On ne distinguait plus que la lumière filtrant de hautes fenêtres…

Et à cet instant, Ryan, comme gagné par l'inquiétude manifeste du docteur, eut la certitude que quelque chose de funeste, de terrible, allait advenir.

CHAPITRE 7
Consultation nocturne

Le garde qui braquait son automatique sur lui s'effondra, foudroyé par une manchette redoutable assénée sur sa nuque.

Derrière lui, une silhouette sombre, indiscutablement féminine, moulée dans une combinaison noir fumée, se redressa.

— Merci, Kali.

Sauvage enjamba le cadavre. La jeune Indienne s'inclina pour lui répondre :

— Un plaisir, Docteur.

— Tu aurais pu te contenter de l'assommer, fit remarquer Sauvage avec un léger froncement de sourcils.

— Vous pouvez parler ! Et les trois autres alors ?

D'un geste, la jeune fille désigna les corps qui jonchaient l'entrée de la grande bâtisse. Le premier pendouillait à l'immense lustre de la pièce, le deuxième avait la tête enfoncée dans un vase de Chine et le troisième traversait à moitié un énorme fauteuil en cuir. Il était clair qu'aucun d'entre eux ne se réveillerait.

— Ce n'est pas pareil, maugréa Sauvage avec une mauvaise foi évidente. Ils étaient armés.

— Le mien aussi, objecta Kali, les yeux levés vers lui tandis qu'ils gravissaient les escaliers vers l'étage…

— Tu es une fille, sacrebleu ! Les filles sont censées faire montre de compassion.

— Allez dire ça à Messaline[2] ou à Erzsébeth de Báthory[3].

— Je savais bien que je n'aurais pas dû te faire lire tous ces livres

d'histoire, grommela-t-il. On ne devrait jamais faire lire les femmes… Elles ont toujours raison.

Kali ouvrait déjà la bouche pour y fabriquer quelque réponse bien sentie et méritée, mais Sauvage leva un doigt et le posa sur ses lèvres.

Son regard n'avait soudain plus rien de joueur.

Il avait récupéré Kali et Sergueï à hauteur du parc Montsouris. Sergueï, avec sa politesse coutumière, l'avait remercié d'être venu les chercher, mais Sauvage, concentré sur la conduite et ses tracas, l'avait à peine entendu et s'était adressé à Kali.

— Tu as la tenue ?

La jeune Indienne avait relevé la manche de sa longue tunique pour dévoiler le noir mat de sa combinaison de combat.

— Et les armes ?

Kali avait eu une petite grimace.

— Je peux me débrouiller sans.

Un sourire avait étiré les lèvres de l'homme d'airain, comme si une statue s'animait à la vie… Un sourire qui n'avait rien de rassurant.

Ce soir, le docteur partait en guerre.

Kali l'avait imité. Son visage de petite déesse indienne, pour séduisant qu'il soit, avait pris une expression effrayante par la détermination meurtrière qui le marquait soudain.

— Il se passe quoi, là ? avait demandé Ryan.

— Kali et moi allons rendre visite à quelqu'un.

Sauvage n'avait pas envie d'en dire plus. C'était compter sans la ténacité de Ryan.

— Une visite ? Quelle visite ?

Comprenant qu'il ne s'en tirerait pas comme ça, le docteur avait concédé :

— Le médecin qui dirigeait la clinique où se trouvait Marie.

— Le médecin de…

Ryan avait manqué s'étouffer.

— Je viens avec vous.

— Non ! avaient répondu en chœur Kali et Sauvage.

— Comment ça, non ? Marie est mon amie et…

— Et justement, tu n'as pas envie de mourir bêtement et de ne plus jamais la revoir.

Ryan avait encore ouvert la bouche pour protester, mais Sauvage lui avait fauché l'herbe sous le pied.

— Je sais que tu te bats bien, Ryan…

Il avait ajouté, comme Sergueï paraissait sur le point d'objecter à son tour :

— Et toi aussi, Sergueï, mais ça n'est pas la question.

Il avait échangé un regard avec Kali. Quelque chose était passé entre eux, une compréhension terrible qui faisait froid dans le dos.

— Ceux à qui nous allons rendre visite ne sont pas des gentils.

— Nous avoir l'habitude des méchants ! s'indigna Sergueï.

— Mais nous non plus, ce soir, nous ne serons pas gentils, Sergueï. Je préfère ne pas vous mêler à ça.

— Mais Kali… avait commencé Sergueï.

— Kali est ma kshatriya[4]. Elle sait ce qu'elle fait et où elle va…

À son expression, et au nouveau regard qu'ils avaient échangé, la discussion s'était arrêtée. Sergueï avait bien senti la communion qu'il y avait entre ces deux-là, le père d'adoption et la fille, unis dans un même combat.

Malheur à ceux qui se dresseraient sur leur chemin.

Sergueï et Ryan en avaient eu rapidement la preuve.

La Nemobile était arrivée dans une large rue bordée de grands portails, dont un vers lequel elle avait bifurqué sans ralentir, dans le crissement de ses pneus mordant l'asphalte.

— Accrochez-vous, avait seulement lâché Sauvage entre ses dents serrées.

Il avait accéléré, le moteur était monté en régime, la puissante automobile avait défoncé le grand portail dans un bruit de ferraille torturée.

Ils avaient déboulé dans la cour gravillonnée d'un immense manoir dont les tours s'élevaient dans la nuit parisienne.

La Nemobile s'était à peine immobilisée dans un jaillissement de graviers que deux hommes avaient surgi sous le porche d'entrée et, pointant vers eux les canons d'armes automatiques, avaient ouvert le feu dans un déluge de plombs qui avaient crépité contre les vitres blindées de l'incroyable berline.

— Kali, à toi, avait lancé Sauvage.

Un sourire avait relevé les lèvres pleines de la jeune Indienne.

Elle avait ouvert sa portière. Protégée par le véhicule, elle avait attendu deux secondes que les rafales cessent, puis, en un saut prodigieux, avait bondi au-dessus de la Nemobile pour retomber juste sous le perron, entre les deux malabars ébahis.

Le temps qu'ils orientent leurs armes vers elle, ils s'étaient effondrés tous les deux à ses pieds. Kali ne faisait pas de prisonnier. Sauvage avait ouvert sa porte et, à son tour, s'était rué vers l'entrée, non sans ordonner aux deux garçons :

— Vous deux, restez là.

La Nemobile s'était refermée.

Il rejoignait déjà Kali et s'engouffrait dans la maison.

Ils avaient tous deux débouché dans un grand hall. À leur gauche montait vers l'étage un large escalier ouvragé au premier palier duquel les attendaient deux nouveaux gardes.

Les balles avaient sifflé aux oreilles de Sauvage. L'une d'elles l'avait frappé en pleine poitrine, perçant sa chemise et s'écrasant sur le tissu pare-balles de son maillot de corps. Il avait grogné, mais avait répliqué aussitôt par un tir de son énorme revolver. L'un des deux malabars avait perdu la tête. Le deuxième n'avait pas eu le temps de tirer une seconde rafale, Kali était sur lui.

Il y avait eu une vague tentative de lutte… Un nouveau corps était tombé au sol.

Kali avait pris de l'avance, s'était ruée vers l'étage et avait disparu.

Sauvage, enjambant les cadavres, avait grimpé à son tour pour se retrouver dans un couloir où s'alignaient plusieurs portes.

Dans son oreille, il avait entendu s'élever la voix de la jeune fille.

— La troisième à droite. Deux personnes. Il est là.

Sauvage s'était donc approché, à pas lents, faisant volontairement craquer les lames du plancher. Alors qu'il arrivait à la troisième porte, le battant s'était ouvert à la volée pour livrer passage à un nouveau malabar en costard qui avait braqué son arme sur lui.

Celui que Kali venait précisément de foudroyer d'une manchette radicale.

Dressée au-dessus du cadavre, elle lui indiqua la pièce ouverte d'un signe de tête.

— Il est là.

Messaline, impératrice romaine (20-48 ap. J.-C.), femme de Claude, connue pour ses mœurs scandaleuses. Elle fit, de plus, assassiner quelques personnes dans son entourage.

Erzsébeth de Báthory (1560-1614), la « comtesse sanglante ». Aristocrate hongroise qui aurait torturé et assassiné de nombreuses jeunes filles. Elle a inspiré de nombreux récits de vampires.

« Les guerriers », dans la division de la société indienne qui se compose de quatre grandes *varnas* (castes) dans l'ordre suivant, de la plus haute à la plus modeste : les brahmanes (prêtres, professeurs…), les kshatriyas (guerriers, administrateurs, hommes de loi), les vaishyas (les agriculteurs et marchands) et les sudras (travailleurs…). À ces quatre castes, mais en dehors (et en dessous), il faut ajouter les intouchables.

CHAPITRE 8
Révélations

Ces mots étaient inutiles. Le docteur entendait, se propageant dans le couloir, les accords d'un chant étrange, déplaisant… comme si les syllabes tordaient et maltraitaient la trame même de la réalité en se répercutant d'une manière anormale, douloureuse…

Un chant dont il connaissait l'origine et la destination.

Il jura, bondit à l'intérieur de la pièce où se tenait un homme en robe d'intérieur, les bras levés au-dessus de la tête, la bouche ouverte pour produire ces sons blasphématoires.

Qui cessèrent quand Sauvage lui expédia en plein ventre un crochet redoutable qui vida sa cage thoracique sur un « whoof » sonore et mit un terme brutal à sa mélopée abominable.

Dans le même geste, Sauvage le souleva. Alors que l'homme s'étouffait et toussait de manière convulsive, il le plaqua sur son siège pour se tenir debout devant lui, le dominant de toute sa taille et annoncer :

— Désolé de vous avoir interrompu de façon si grossière, mais je ne pouvais pas laisser un de vos mignons surnaturels venir troubler notre conversation.

— Je n'ai rien à vous dire, croassa l'homme, un grand sec aux joues creuses qu'on aurait cru tiré d'un vieux film d'horreur.

Son regard pâle, délavé, comme consumé de l'intérieur par quelque savoir interdit, se tourna vers Kali, qui venait de s'introduire dans la pièce telle une ombre féline, menaçante.

— Vous croyez que vous m'impressionnez, vous et votre petite

zélote[5] ?

Kali se glissa derrière le propriétaire des lieux pour demander, en posant ses mains fines sur ses épaules :

— Je l'assouplis un peu, Docteur ?

L'intonation qu'elle avait mise sur « assouplis » donnait froid dans le dos.

— Vous espérez me faire peur ?

Un ricanement déplaisant échappa au maître de maison.

— Comparé à ce qu'elle me fera si je parle, tout ce que vous pouvez me faire subir n'est rien, vous perdez votre temps.

Il était inutile qu'il précise qui était le « elle » dont il parlait. Sauvage avait bien conscience qu'il énonçait la vérité. Ils auraient bien pu lui briser tous les os, Miss Moriarty pouvait faire bien pire…

Sauvage le fixa un long moment avant de répondre :

— Oui, nous savons tous les deux ce dont elle est capable, n'est-ce pas… Docteur ?

Il ajouta, avec un sourire sinistre :

— Mais cette fois vous avez tort, je peux faire aussi bien qu'elle.

Comme leur « hôte » involontaire le dévisageait avec un rictus sardonique, Sauvage plongea la main dans une de ses poches pour y saisir un objet qu'il posa sur le bureau, devant le « médecin », avant d'écarter les doigts pour dévoiler…

Les yeux du propriétaire des lieux s'écarquillèrent, son expression moqueuse se délita pour céder la place à une autre… la terreur. Une terreur abyssale.

Juste devant lui, prisonnier au sein de sa sphère de cristal, le kronolosse que Sergueï avait pris au piège dans le British Museum, tel un lion en cage, tournait et tournait encore sans repos à la recherche d'une faille, d'une porte de sortie.

Même ainsi réduit, miniature, il n'avait rien perdu de sa charge d'horreur. Sa forme efflanquée, hideuse, sa gueule qui n'en était pas une, composée de mille et un fragments de réalités volés et réassemblés, heurtaient le regard et martyrisaient l'esprit.

— Vous savez ce qui se passera si je brise cette sphère, glissa Sauvage.

— Il attaquera n'importe lequel d'entre nous… répondit le « médecin » sur la défensive, sans pour autant cesser de fixer la forme hideuse du kronolosse, redoutant qu'elle s'échappe d'une seconde à l'autre.

Un sourire étira les lèvres de Sauvage, qui contourna le bureau et fit tourner le fauteuil de l'homme dans sa direction.

— Oh ! Un kronolosse est comme les autres fauves, économe

d'énergie, affirma-t-il. Il attaquera la proie la plus facile à attraper… vous.

Il ajouta, avec un terrible sourire :

— Surtout quand je vous aurai cassé les jambes.

— Vous n'oserez pas, vous êtes…

Crac !

Le médecin hurla. Sauvage venait de lui briser un genou.

Il le redressa, le recala sur son siège. Saisissant à nouveau la sphère et la tenant au-dessus du bureau, prêt à la lâcher, il lui reposa la question :

— Maintenant que nous nous comprenons, que pouvez-vous me dire sur Marie de Pont-Iragne ?

Le médecin hésita une dernière fois, son regard ne cessant de passer du visage minéral de Sauvage à la boule de verre et retour.

Les doigts du docteur s'écartèrent un peu…

— C'est Miss Moriarty ! céda enfin le médecin. Elle voulait entrer en communication avec les shoggoths…

Les mots furent crachés d'un coup.

— Pourquoi ? interrogea aussitôt Sauvage.

— Pour les contrôler et les utiliser à son avantage, contre vous.

Maintenant qu'il était lancé, qu'il avait brisé l'interdit, l'homme se livrait facilement. Il poursuivait d'ailleurs, comme s'il avait voulu vider son sac le plus vite possible :

— Elle a réussi à en retrouver un piégé dans un iceberg. Il devait être là depuis des éternités. Elle l'a fait ramener ici, à Paris, et l'a décongelé.

— Au centre de recherche où vous travailliez, c'est ça ?

L'autre hocha la tête, déglutit.

— Oui. Nous avons essayé d'établir une communication avec lui, mais en vain. Il détruisait tout le matériel que nous enfermions avec lui dans sa chambre de confinement, et ceux que nous avons envoyés pour tenter de lui parler…

Il n'acheva pas, c'était inutile. Sauvage imaginait très bien ce qui avait pu advenir. Il existait de meilleures manières de terminer sa vie que d'être enfermé dans une pièce avec un shoggoth.

— Et puis nous avons trouvé cette gamine.

Sauvage revint immédiatement à leur hôte.

— Marie, murmura-t-il.

L'autre acquiesça.

— Oui.

— Qu'avait-elle de spécial ? demanda Sauvage, ignorant la grimace de douleur de celui qui étreignait son genou brisé.

— Elle avait une tumeur au cerveau… Il semblait que cette tumeur ait accru ses capacités psychiques et lui ait donné la faculté de communiquer avec la créature. Alors nous l'avons mise de côté et nous avons fait… des expériences…

— Des expériences… murmura Kali.

Sauvage, à l'expression de la jeune Indienne, et même si elle essayait de ne rien en laisser paraître, devinait ce que ce simple mot recouvrait, et combien elle devait se retenir devant ce monstre à forme humaine.

— Continuez, articula-t-il en contenant la colère qui grondait en lui à la pensée de ce qu'on avait fait subir à la jeune fille.

Leur prisonnier devina-t-il leur état d'esprit ? Ou, tellement dénué d'empathie, ne s'en rendit-il même pas compte ? Il poursuivit :

— Nous voulions avoir barre sur le shoggoth… Mais le processus n'a pas fonctionné comme prévu… La gamine n'a pas bien réagi aux injections. La tumeur a grossi d'un coup. Elle était aux portes de la mort… Nous allions la perdre.

Les doigts de Sauvage se serrèrent à blanchir autour de la sphère de verre. Ce monstre leur avouait froidement qu'ils avaient administré à une adolescente innocente des produits qui avaient causé le développement de la tumeur qui la condamnait…

Et il continuait :

— Le pire c'est que le shoggoth est devenu fou. On aurait dit que la souffrance de cette gamine le touchait…

Il marqua une pause. Ses yeux parurent s'éloigner, en se replongeant dans quelque terrible souvenir.

— Il s'est déchaîné, a brisé les vitres blindées de sa cage et s'est répandu dans la chambre de la fille.

— Il l'a contaminée et l'a sauvée… souffla Sauvage, incrédule. Et elle s'est échappée en profitant du désordre.

Il fut interrompu par un rire sardonique :

— Vous êtes idiot ou quoi ? ricana leur hôte. Elle ne s'est jamais échappée.

— Quoi ?

Sauvage, les sourcils froncés, avait reporté son attention sur le visage émacié de leur prisonnier.

— Elle ne s'est pas échappée. Elle est morte.

— Mais alors… commença Sauvage alors que la terrible vérité se faisait jour en lui.

— Le shoggoth l'a assimilée juste avant qu'elle ne meure, précisa le médecin. Mais comme il était également lié à elle télépathiquement, il a aussi absorbé ses souvenirs, sa personnalité… Et il s'est enfui…

— Alors Marie… murmura Kali en fixant Sauvage avec une expression horrifiée.

— … est un shoggoth, acheva Sauvage dans un souffle.

— Un shoggoth qui se prend pour une adolescente, éclata le pseudo-médecin qui ajouta, avec une jubilation mauvaise : Vous avez intégré un shoggoth dans vos rangs…

Il éclata d'un rire affreux. Sauvage saisit son téléphone, composa le numéro de Cornaline, laissa sonner… En vain…

Le médecin riait de plus belle… jusqu'à ce que Sauvage ouvre la main et, sans le quitter des yeux, relâche la sphère au-dessus du bureau.

Elle tomba, comme au ralenti, sous les regards des trois occupants de la pièce, puis heurta la surface de verre Sécurit recouvrant le meuble.

Elle ne se brisa pas… mais une rayure, une fissure, presque imperceptible, l'altéra, car aussitôt une fumée sombre, grasse, hideuse, presque compacte, filtra de sa forme translucide… Une fumée qu'on ne pouvait confondre avec aucune autre.

Sauvage et Kali n'étaient déjà plus là pour l'observer. Ayant dévalé les escaliers, ils traversaient l'entrée en trombe, quand le rire hideux du sorcier se transforma en un vagissement atroce, trahissant une souffrance abyssale, celle d'un être damné à un calvaire effroyable pour l'éternité.

Pas une once de pitié ou de dégoût n'effleura pourtant les traits du docteur quand il monta à bord de la Nemobile en même temps que Kali. Sous les regards inquiets de Ryan et de Sergueï, qui n'osèrent pas l'interroger, il démarra sur les chapeaux de roue vers le château des parents de Marie…

Personne animée d'un zèle fanatique.

CHAPITRE 9
Sauvez ma fille !

La Nemobile traversa Paris et sa banlieue à tombeau ouvert et dut déclencher tous les radars sur son passage, ce dont Sauvage n'avait cure, le véhicule ne pouvant être identifié par aucune caméra de suveillance ni aucun radar automatique.

Le colosse d'airain conduisait sans desserrer les mâchoires. Son visage n'était qu'un masque soucieux qu'on aurait dit coulé dans le métal, ses méplats soulignés par les lueurs du tableau de bord de l'incroyable voiture.

Kali, seule, avait osé élever la voix :

— Vous croyez que…

— Cornaline n'est pas le genre à ne pas répondre quand on l'appelle. En tout cas, pas à moi.

Cela répondait à la question.

Il n'avait plus ouvert la bouche jusqu'au château. À voir son expression et la flamme terrible qui couvait dans ses yeux, aucun d'entre eux n'avait tenté de l'interroger à nouveau.

La vitre de la Nemobile s'abaissa côté conducteur. Sauvage appuya sur le bouton de communication, attendit…

Personne ne lui répondit.

Il essaya une deuxième fois :

— Peut-être eux occupés, pas pouvoir répondre, tenta Sergueï, toujours optimiste.

Sauvage remonta la vitre, lança le moteur… et défonça la grille de la propriété dans un nouveau bruit de ferraille malmenée. La

Nemobile fila dans l'allée, ses projecteurs éclaboussant les grands arbres qui défilaient autour d'elle.

Tous, dans l'habitacle, se tendaient à mesure que s'approchait le manoir.

Alors qu'ils voyaient la grande forme blanche émerger de l'ombre, ils crurent un instant que tout était normal. Mais quand les phares balayèrent la haute façade, Kali, comme les autres, comprit que les craintes du docteur étaient fondées.

Trois personnes se trouvaient sur les marches, Cornaline et les parents de Marie. La mère était effondrée, le visage défait, les yeux larmoyants hantés par l'horreur, soutenue par son mari, hâve, les traits plus creusés que lors de leur rencontre, quelques heures plus tôt.

Il ne tenait que par un terrible effort de volonté et déchargeait sa terreur dans l'agressivité qu'il réservait à Cornaline.

La capitaine du *Nautilus*, les bras tendus, tentait vraisemblablement de les calmer tous les deux, en jetant de fréquents regards sur la demeure.

Kali, suivant l'exemple de Cornaline, leva elle aussi les yeux vers la bâtisse. Un fauteuil catapulté à travers une des fenêtres de l'étage vint frapper la Nemobile avant de rebondir hors de vue.

Sauvage ouvrit la porte, aussitôt imité par Kali et les deux garçons.

Le son rejoignit l'image.

Il y avait du bruit. Un bruit infernal, celui de bois brisé, d'objets détruits, puis des cris, ceux du père qui vociférait, d'une voix frôlant l'hystérie, sur les incessants sanglots convulsifs de la mère.

— Qu'est-ce que c'est que ce monstre ? Qu'avez-vous fait entrer chez moi ?! Vous…

— Monsieur, répondait Cornaline, apaisante. Calmez-vous…

Pour Kali, qui la connaissait bien, la capitaine était, elle-même, loin d'être calme, même si elle voulait le paraître.

Son soulagement, quand elle vit approcher Sauvage, était manifeste.

— Docteur ! Enfin ! J'ai cru que vous n'arriveriez jamais.

— Que s'est-il passé ? demanda Sauvage alors que de nouveaux échos de destruction rebondissaient depuis la demeure.

— Vous ! commença le père de Marie en pointant un doigt accusateur vers lui. C'est vous le responsable !

Il était peut-être impressionnant auprès de son personnel, mais, face à Sauvage, le malheureux prenait des allures de roquet aboyant après un saint-bernard. Le docteur l'ignora royalement.

— Cornaline ?

— Nous… Nous avons laissé Marie et sa sœur monter à l'étage,

dans leur chambre. Nous étions en train de discuter, mais soudain nous avons entendu…

Elle avait à peine prononcé ces mots qu'un second meuble traversa une autre fenêtre, dans une pluie d'éclats de verre, avant de finir sa course dans un arbre. Il fut cette fois suivi par un long tentacule noir et luisant, iridescent, qui surgit de la fenêtre brisée avant de se rétracter.

— Le shoggoth, grogna Sauvage en se dirigeant vers le coffre de la Nemobile qu'il ouvrit et manipula.

Une portion se souleva, dévoilant un compartiment où s'alignaient différents appareils aux formes résolument guerrières. Sauvage en saisit un, à l'allure plus funeste et massive que les autres. Aussitôt, l'engin, dans une suite de claquements, se déploya et se réorganisa pour prendre l'apparence d'une sorte de canon étrange et menaçant.

Au premier regard, on devinait, dans ce tube cerclé d'anneaux luminescents, qu'il ne s'agissait pas d'un nouveau modèle d'aspirateur pour la chasse aux acariens…

Sauvage revint en tenant dans ses bras l'inquiétant appareillage qui, dans ses mains, en devenait presque raisonnable. Cornaline s'alarma :

— Le disrupteur ?

Elle paraissait ne pas y croire.

— Docteur, ce n'est pas un peu…

— C'est la seule arme capable de détruire un shoggoth.

— Mais c'est Marie ! objecta Cornaline, aussitôt imitée par Ryan.

Sauvage les fixa tous les deux. Il ouvrait la bouche pour répondre, quand un cri monta de l'intérieur, un cri aigu, celui d'une jeune fille terrifiée.

— Castille ! hurla la mère, des sanglots dans la voix, les yeux exorbités, inondés de larmes.

Elle fit mine de se relever. Mais son mari la retint.

— Ma fille ! Sauvez ma petite fille ! supplia-t-elle en saisissant la manche de Sauvage alors qu'il passait à côté d'elle.

Le docteur lui promit, de sa voix de basse à faire vibrer les pierres :

— Je ferai ce que je pourrai.

Il s'avança vers le perron d'où leur parvenait le fracas du mobilier détruit… Kali, Cornaline, Sergueï et Ryan lui emboîtèrent aussitôt le pas…

Il se tourna vers eux et les fixa d'un regard aussi froid et distant que celui d'une statue vengeresse.

— Vous, restez ici.

— Mais, Docteur… commença Cornaline, qui paraissait abasourdie.

— Il faut que nous venions, insista Kali. Surtout Ryan. Il pourra la

calmer. L'apaiser…

— Oui, Docteur, recnhérit Ryan. Comme à Pnakotus. Souvenez-vous. J'ai pu la faire revenir.

— Pas cette fois.

Le regard de Sauvage, son expression, avaient quelque chose de définitif, de terrifiant.

— Docteur, je…

Ryan fit un pas en avant.

— Restez ici ! ordonna une fois encore Sauvage d'une voix brûlante comme du métal en fusion.

Un nouveau cri s'éleva de l'intérieur de la bâtisse. Il s'engouffra dans la demeure. Ryan voulut le suivre, mais Cornaline le retint.

— Non, Ryan ! Il a dit de ne pas l'accompagner.

— Je m'en fiche de ce qu'il a dit ! objecta le jeune homme en tentant de forcer le passage. C'est Marie ! Et là, il va…

— Il va faire au mieux pour nous tous, l'assura Cornaline.

Mais sa voix, aux oreilles des adolescents qui commençaient à bien la connaître, sonnait faux.

De l'intérieur montèrent de nouveaux bruits effroyables, dont celui, feutré et funeste, reconnaissable entre tous, du canon antimoléculaire. Ce que confirma une décharge de lumière bleutée qui traversa l'une des fenêtres pour disparaître dans la nuit, juste au-dessus d'eux… Un nouveau cri aigu… puis plus rien.

Échappant à la surveillance de Cornaline, Ryan se glissa sous son bras et s'engouffra à l'intérieur, aussitôt suivi par les deux autres.

Cornaline, renonçant à les arrêter, les talonna.

Elle faillit percuter Sergueï qui, hébété comme les autres, considérait le spectacle de dévastation qui se trouvait devant eux avec consternation.

On aurait dit qu'un cyclone s'était déchaîné dans la demeure.

Tout n'était que destruction : meubles fracassés, démantelés, objets répandus au sol en un désordre épouvantable.

Mais ce n'était pas tout… Le plus sinistre, le plus inquiétant de tout cela ne résidait même pas dans le chaos, mais dans ce son qui se répercutait autour d'eux, ce sifflement flûté, bas, presque chantant, un rien triste qui, par contraste avec cette destruction aveugle, en devenait plus terrifiant encore.

Un sifflement qui venait…

— Là-haut ! la devança Ryan en désignant le grand escalier menant à l'étage.

Et il s'y serait précipité si Cornaline ne l'avait pas saisi par le bras.

— Ryan, je passe devant.

Le jeune Américain la fixa de ses larges yeux noirs et ronds, à cet instant dépourvus de blanc, deux perles d'obsidienne que ne hantait que l'ombre de la mort. Ses lèvres presque inexistantes se retroussaient sur un cauchemar de dents triangulaires.

Cornaline crut qu'il allait se jeter sur elle et la mordre… Elle ne savait pas comment elle aurait réagi…

Mais le visage de Ryan se détendit un peu. Il retrouva une expression plus humaine et finit par céder.

— OK, Cap'tain ! Mais ne traînez pas.

Ryan avait raison, chaque seconde comptait.

Elle le précéda donc dans l'escalier, jaillit sur le palier supérieur plus dévasté encore que le rez-de-chaussée.

Dans un coin du couloir, au milieu des meubles concassés, elle remarqua une forme plus molle… celle d'un humain. Du moins ce qui avait été un humain avant qu'on ne le démantibule et le « compacte » en cette masse de chair brisée et meurtrie d'où dépassait un morceau de jambe tordue.

Le sifflement provenait de la troisième porte à gauche. Alors même qu'elle hésitait s'éleva soudain un nouveau cri de fille, un cri de détresse et de refus.

— Non !

CHAPITRE 10
Un docteur, ça soigne les gens

Le cri venait lui aussi de la pièce, ce qui signifiait…

Cornaline se précipita vers le battant ouvert, sa main déjà sur le holster de son arme électrique, même si elle savait que, contre un shoggoth, elle avait autant d'impact qu'un pistolet à bouchons. Mais elle commençait à avoir l'habitude des situations impossibles… et les vies d'une enfant et de Sauvage étaient en jeu.

Elle déboucha devant les portes dégondées de la chambre et, là, s'immobilisa.

Le spectacle était cauchemardesque.

Au milieu des meubles d'une chambre ravagée de gamine, des poupées éventrées, broyées, éparpillées, des vestiges de peluches éviscérées, dégorgeant leurs entrailles de mousse, une énorme licorne déchiquetée dont la tête ronde arborait encore un air doux et triste qui en devenait effrayant… mais bien moins que la chose noire et iridescente qui palpitait derrière, colossale masse protoplasmique se gonflant et se dégonflant au rythme lent d'une respiration puissante.

De cette masse dardaient, en une folie de chair nauséeuse, des membres plus délirants les uns que les autres, mais tous indubitablement meurtriers. Tout comme ces boucles et ces gueules qui s'ouvraient, telles des plaies garnies de dents, prêtes à engloutir et à réduire en charpie tout ce qui passait à leur portée.

Et ces yeux, ces yeux énormes ou minuscules, seuls ou par grappes, brillant d'une lueur vénéneuse, qui, tous, braquaient leur attention sur…

Le docteur, campé sur les colonnes de chair qui lui tenaient lieu de jambes, lui faisait face, ses deux mains soutenant la forme menaçante du canon à particules.

Sauvage aurait tiré si, entre l'abomination et lui, ne s'était dressée, les bras en croix, la silhouette d'une toute jeune fille.

Celle qui, les cheveux en désordre, les vêtements déchirés, le visage inondé de larmes, avait crié, et continuait encore :

— Non ! Ne tuez pas Marie !

Alors même qu'elle observait cette scène invraisemblable, Cornaline, incrédule, vit ce qui ne pouvait être qu'une larme s'écouler d'un des gros yeux de l'horreur protoplasmique pour dévaler sa masse d'onyx luisant.

Cet œil, ainsi que tous les autres, étaient à présent braqués sur la petite fille. Les bouches énormes et les autres organes de prédation : pinces, ventouses hérissées de dents triangulaires, semblables à des gueules de lamproies, griffes, crochets, se rétractaient, comme si la seule présence de l'enfant les repoussait.

Sous le regard de Kali, la chose effroyable, cette masse de chair démentielle en révolution permanente, se mit à changer, lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite. Elle rapetissait, comme si on la comprimait pour la faire entrer dans un moule… Un moule qui avait la forme svelte d'une jeune femme couleur de nuit qui demeura un instant debout… avant de tomber à genoux, tête baissée. Sa peau, d'un noir absolu, reprit une carnation plus humaine, faisait d'elle, à nouveau, une simple adolescente au visage dissimulé sous le rideau de sa chevelure d'or. Une adolescente qui leva vers eux un visage poignant, tant on y devinait la douleur et un désespoir abyssal.

— Allez-y, Docteur. Allez-y, je vous en prie. Je ne veux pas rester comme ça… Je ne veux plus… Je ne veux plus faire du mal à ceux que j'aime.

Elle ajouta, et l'accent qu'il y avait dans chacune de ses syllabes, la souffrance qu'elles trahissaient, étaient déchirants :

— Délivrez-moi, Docteur… Je vous en prie, délivrez-moi.

Un instant, un terrible instant, alors que les yeux inondés de larmes de Marie le fixaient, tous devinèrent, dans le corps de Sauvage, une terrible tension qui se concentrait dans ce doigt posé sur la détente du canon disrupteur… juste avant que la gamine ne se jette sur sa sœur pour la prendre dans ses bras et ne s'adresse à elle, d'une voix entrecoupée de sanglots :

— Non ! Non ! On ne te fera pas de mal. Je laisserai personne te faire du mal, Marie.

La petite se tourna vers Sauvage et le canon massif qu'il pointait

vers elle, à quelques centimètres de son visage.

— Hein, Monsieur ? Vous ne lui ferez pas de mal. Vous voyez… Elle est malade, mais c'est ma sœur, ma grande sœur. Alors je vous en prie, Monsieur… Soignez-la… Elle vous a appelé docteur… Un docteur, ça soigne les gens ? Alors, soignez-la.

Ayant lâché ces mots, Castille nicha sa tête dans le cou de Marie et se serra contre elle, du plus fort qu'elle pouvait, comme pour lui faire bouclier de son corps.

Alors, lentement, les bras de la jeune fille agenouillée l'étreignirent à leur tour.

Ryan, derrière Sauvage, semblait sur le point de lui sauter dessus. Les autres ne l'en auraient peut-être pas empêché… Peut-être même lui auraient-ils prêté main-forte ?

Ils n'eurent pas à le faire.

Le canon s'abaissa. Sauvage se voûta, comme si le poids du monde tout entier reposait sur ses épaules… Et en un sens c'était bien le cas.

Cornaline s'avança. Sans un mot, elle posa sa main sur son bras.

— Je n'ai pas pu, Cornaline. Je n'ai pas pu, confessa-t-il.

À l'entendre, on ne savait plus s'il le déplorait ou s'il se sentait soulagé.

— Ça va, Docteur, ça va. Vous avez fait ce qu'il fallait, comme toujours, murmura-t-elle à son intention.

Ce disant, elle posa son regard sur Marie et sa sœur, toutes deux si étroitement enlacées qu'on ne savait plus où commençait l'une et où finissait l'autre.

Quelques instants plus tard, ils sortaient tous du château, Ryan tenant Marie enveloppée dans une couverture récupérée dans une des chambres. Elle marchait d'un pas mal assuré, tel un spectre résigné.

À peine sortie, la petite Castille se jeta dans les bras de sa mère, qui l'étreignit en versant les quelques larmes qui lui restaient.

Marie s'arrêta, ouvrit la bouche…

Un seul mot en filtra, alors que ses grands yeux bleus dévorés de culpabilité et de remords se fixaient, hésitants, sur le trio, et en particulier…

— Papa…

Le père de Marie la dévisagea comme il l'aurait fait d'un vivant blasphème, encore habité d'une horreur qui ne le quitterait sûrement jamais plus.

Il se tourna vers Sauvage pour exiger, d'une voix calme, mais où perçait une hystérie sur le point d'éclater :

— Partez ! Partez et emportez ça avec vous…

D'un signe de tête, il désigna Marie.

— Ce n'est pas ma fille.

Il répéta, comme on rend un verdict :

— Ce n'est pas ma fille.

Kali, choquée par ces mots, bouleversée par l'expression déchirée de son amie qui voyait ses derniers rêves ainsi anéantis, ouvrit la bouche pour protester.

La main d'acier de Sauvage se refermant sur son bras ne lui en laissa pas le temps.

L'instant d'après, la Nemobile démarrait et s'éloignait dans l'allée, mais pas avant que Castille, échappant aux bras de sa mère, ne se mette à courir vers la voiture et ne pose sa main contre la vitre fumée en criant :

— Marie ! Marie !

À l'intérieur de l'habitacle, celle à qui elle s'adressait, étouffant un sanglot, posa, elle aussi, sa main contre la vitre, jusqu'à ce que celle de la fillette se détache.

Alors seulement, comme la petite silhouette immobile au milieu de l'allée s'amenuisait, les larmes, à nouveau, inondèrent les joues de Marie.

Ryan la prit dans ses bras. Elle demeurait pétrifiée, vivante statue de malheur.

Aux commandes de la Nemobile, son visage d'airain figé en un masque impénétrable, comme s'il se cuirassait contre les sentiments, Sauvage conduisait sans un mot…

Dans sa tête résonnaient, encore et encore, les paroles de Castille, tandis qu'il braquait sur Marie le canon du disrupteur moléculaire.

« Un docteur, ça soigne les gens ? »

Pour la première fois de sa vie, peut-être, l'homme de bronze se sentait dépassé par les événements… Et il détestait ça.

CHAPITRE 11
Dilemme

— Et vous dites qu'elle aurait une résidence dans une île d'Écosse ?

— Oui, Capitaine. J'ai donné les coordonnées à vos officiers.

Celui qui venait de parler, l'un des aéronautes de l'*Albatros*, paraissait épuisé. La mine défaite, pas rasé de trois jours, les yeux fatigués, hantés d'une horreur latente, comme délavés, il avait la diction lente, tel un homme qui aurait évolué dans un cauchemar.

Ils se trouvaient tous réunis dans la salle de commandement du *Nautilus*… Enfin, presque tous… Marie manquait à l'appel.

Après l'avoir récupérée chez ses parents et avoir fui la propriété dévastée, ils avaient regagné Paris et les bords de Seine.

La Nemobile, franchissant un passage interdit, s'était approchée des eaux sombres qui clapotaient juste à côté d'eux. Ils avaient attendu quelques minutes. Dans un bouillonnement, la forme cuirassée d'un limule, étrange crustacé surdimensionné, sortit de l'eau.

Un poivrot, qui cuvait son vin sous un pont voisin, avait ouvert des yeux hallucinés. Il avait glouglouté une vague exclamation en donnant des coups de coude à son camarade de beuverie qui ronflait à ses côtés. Mais le temps que l'autre se réveille, le limule avait avalé la Nemobile, puis s'était enfoncé de nouveau sous les flots.

Le malheureux en avait été bon pour une bordée d'injures.

La petite équipe, elle, avait regagné le *Nautilus* qui attendait à l'embouchure de la Seine, devant Le Havre.

L'énorme sous-marin avait appareillé.

Cornaline, à peine montée à bord, avait été sollicitée pour accueillir

l'officier hâve et balbutiant qui se trouvait devant elle en ce moment.

L'homme, lui avait-on dit, après avoir été capturé et torturé par les profonds de Miss Moriarty, avait réussi à s'échapper, non sans avoir vu ses camarades charcutés et dévorés par les hybrides. Il n'avait coupé à son funeste sort que de justesse. Avant de s'enfuir, il était néanmoins parvenu à surprendre une conversation dans laquelle les deux interlocuteurs avaient révélé leur destination : ce manoir sur cette île d'Écosse.

Cornaline se tourna vers son second, un jeune homme efficace en qui elle avait toute confiance.

— Aronax, vous avez vérifié ces informations ?

— Oui, Capitaine, répondit l'officier à la mise impeccable. Nous avons envoyé des drones sur la position. Les images que nous avons récupérées montrent bien un manoir à ces coordonnées. Un survol des falaises et des grottes alentour nous a bien révélé des activités… suspectes.

— Quel genre d'activités ? demanda Sauvage, les yeux brillants.

Il paraissait soudain excité, comme un limier qui a reniflé une piste. Après ce qui s'était passé au château des parents de Marie, le docteur voulait sa revanche.

— Une intense activité entre la terre et la mer… Des…

— … profonds, avait terminé Sauvage pour le jeune homme.

— C'est cela, Monsieur. Il semble y avoir un réseau de grottes qui s'étend sous les falaises de cette île et communique avec le manoir.

— Nous pouvons frapper d'ici, proposa Cornaline. Un tir de missile typhon, et nous balayons cette île et cette femme maléfique de la surface de la Terre. Le monde ne s'en portera que mieux.

Ryan lisait, dans le regard de la capitaine du *Nautilus*, une étrange émotion.

— Non !

La voix de Sauvage avait claqué comme un grondement de tonnerre.

— Je vais prendre la tête d'un groupe d'intervention. Nous allons débarquer sur cette île par surprise, nettoyer la place et récupérer tout ce que nous pourrons.

— Mais, Docteur ! protesta Cornaline. Vous savez combien elle est dangereuse. Le risque…

Elle paraissait vraiment inquiète.

— Un tir de missile…

— … ne ferait que détruire ce manoir. Il y a de fortes chances qu'elle soit ailleurs, à tramer quelques malfaisances, surtout en ce moment. Nous n'aurons alors fait que détruire une de ses résidences et

un peu de vermine subaquatique… Mais si nous prenons ce lieu, nous pourrons peut-être faire main basse sur certains de ses secrets…

— Et si elle est là ? le coupa Cornaline en faisant peser sur lui le poids de ses grands yeux couleur de bois roux.

Il lui répondit par le calme terrible de son regard d'acier :

— Je saurai la gérer, ne vous inquiétez pas.

Sa voix et son visage d'airain trahissaient une implacable détermination.

Cornaline le fixa un interminable moment, avant de soupirer :

— Très bien, Docteur, je mets un limule à votre disposition. Mais au moindre signe de danger, ou si la situation tourne mal, vous rembarquez.

Sauvage lui adressa un grand sourire qui illumina ses traits de statue antique.

— Bien sûr.

Sauvage n'avait peur de rien. Il pouvait affronter presque tout ce que ce monde et les autres mettaient sur son chemin.

Tout… ou presque.

Cornaline ordonna au marin fatigué de se rendre au mess pour se restaurer avant d'aller se reposer. Kali observa d'une curieuse manière l'homme quitter la salle en compagnie d'Aronax. Elle ouvrit la bouche pour poser une question…

Ryan la devança.

— Où est Marie ?

Quand ils étaient arrivés à bord, des membres de l'équipage avaient emmené la jeune fille qu'il étreignait jusqu'alors. Ryan avait demandé à l'accompagner, mais Sauvage lui avait dit qu'il la retrouverait plus tard et qu'ils devaient d'abord passer en salle de briefing. Ryan avait tiqué, mais avait fini par obtempérer, de mauvaise grâce, quand Cornaline avait joint sa voix à celle de Sauvage.

Cependant Marie n'était toujours pas là.

Sauvage parut hésiter mais, devant l'expression butée du jeune homme, devinant qu'il ne s'en tirerait pas à si bon compte, il finit par céder :

— Elle est pour l'instant en isolement.

— Quoi ?! éclata Ryan en faisant un pas en avant.

Il allait se lancer dans une grande plaidoirie, voire dans une de ces actions déraisonnables dont il avait le secret.

Sauvage lui faucha l'herbe sous le pied.

— C'est la surcharge émotionnelle de Marie qui a libéré le shoggoth qui est en elle, là-bas, au château. J'ai peur que ce qui s'est passé à Pnakotus l'ait rendue… instable. Alors, si tu vas la voir, Ryan… que

pourrait-il advenir ?

Il laissa son regard s'appesantir sur le jeune homme.

— Je prends le risque, affirma l'Américain avec un air de défi. Vous ne pouvez pas nous interdire de nous voir !

Il paraissait au bord des larmes, déterminé.

Sauvage, malgré ses allures de demi-dieu, savait à quelles extrémités pouvait conduire l'amour.

Il tempéra :

— Mais tu n'es pas le seul en cause, Ryan.

Il ajouta, faisant peser sur le jeune homme le poids de son regard d'acier :

— Cela met en danger toutes les personnes présentes à bord de ce navire.

Il acheva avant que Ryan n'ouvre la bouche :

— Tu te rappelles ce qui s'est passé à Pnakotus ? Imagine que cela se produise dans un environnement confiné, comme ce navire…

Non, Ryan n'avait pas oublié. Il était néanmoins près d'exploser, et qui ne l'aurait compris ? La femme qu'il aimait se trouvait enfermée à moins de cinq cents mètres de lui, certainement seule et bouleversée, et on lui interdisait de la voir.

En désespoir de cause, Sauvage se tourna vers Cornaline.

— C'est votre bâtiment, Capitaine. À vous de décider.

Cornaline fixa alternativement Sauvage et Ryan.

Sauvage finit par s'approcher d'elle et lui glisser à l'oreille :

— Mais avant, je dois vous parler seul à seul.

Les gros yeux globuleux de Ryan se plissèrent, méfiants. Dans son visage de plus en plus semblable à celui de son frère, cela en devenait d'autant plus inquiétant.

— Vous allez passer un accord dans mon dos, c'est ça ?

Sauvage se tourna vers lui.

— Tu me connais bien mal, mon jeune ami. Quand je souhaite quelque chose, je le dis en face, mais en la circonstance il ne s'agit pas de cela.

Dans son visage taillé à la serpe, et même avec la plus mauvaise foi du monde, on ne pouvait discerner aucune once de rouerie ou de dissimulation.

Cornaline finit par hocher la tête et ordonna au petit groupe :

— Laissez-nous seuls.

Échangeant des regards intrigués, les uns et les autres sortirent de la pièce, certains en traînant des pieds, dont Ryan, bien sûr, qui s'en fut le dernier.

La porte à peine refermée, Cornaline reporta son attention sur

Sauvage et l'interrogea :

— Je n'ai pas l'habitude de vous voir si mystérieux, Docteur. Vous m'inquiétez.

Sauvage demeura muet quelques secondes, fait étonnant chez lui, peu hésitant par nature. Mais, cette fois, il paraissait peser chacun des mots qu'il allait prononcer.

Il lâcha enfin :

— C'est à propos de Marie.

— De Marie… répéta Cornaline, que le ton de Sauvage, son regard lointain, inquiétaient. Pouvez-vous être un peu plus précis ?

Ce fut long à venir, le docteur choisissant chaque phrase, chaque information, pour lui livrer les révélations que lui avait faites l'odieux médecin qu'il avait donné en pâture au kronolosse.

Les seuls mots qui vinrent tout d'abord à Cornaline furent les suivants, émis d'une voix tragique :

— Pauvre Marie…

Ses yeux s'étaient perdus dans quelque lointaine et terrible contemplation.

Sauvage rectifia :

— Ce n'est pas Marie, c'est…

Cornaline ne le laissa pas finir.

— Cela ne change rien, Docteur. Si cette créature, ce shoggoth, a absorbé l'âme, les pensées, la psyché de Marie, enfin peu importe le nom qu'on lui donne… alors elle est devenue Marie.

— Mais elle est aussi autre chose, Cornaline… objecta Sauvage d'une voix sombre. Une chose terrible, qui ne veut que dévorer et détruire ce qui est différent…

Il hésita un instant avant d'ajouter :

— Je ne peux pas nous mettre tous en danger en la laissant en liberté, ni cet équipage ni les enfants… ni vous.

Il y avait une étrange émotion dans ces derniers mots. Cornaline s'étonna. Elle s'approcha, presque à le frôler, et lui répondit avec intensité :

— Bienvenue dans mon monde, Docteur. Moi aussi j'ai passé ma vie à avoir peur pour quelqu'un. Il a bien fallu que je fasse avec…

— De qui parl… commença Sauvage.

Elle l'interrompit :

— … et nous avons tous notre part d'ombre, vous savez. Vous, moi… et nos protégés.

— Que voulez-vous dire, Cornaline ?

Sauvage paraissait troublé. Elle se tenait tout près de lui, trop près de lui, les yeux brillant d'une étrange fièvre, le souffle un rien plus

rapide, plus rauque.

Elle le fixa un long moment en silence, comme si elle attendait, mesurait… Ses lèvres semblaient presque remuer sur des mots inaudibles.

Elle finit par s'écarter.

— Que je vais faire confiance à Marie, quelle que soit sa nature.

Voyant qu'il s'apprêtait à protester, elle le coupa en brandissant un doigt.

— Comme vous l'avez souligné, Docteur, c'est mon vaisseau, mon commandement, mon héritage. J'en prends la responsabilité. Si quoi que ce soit tourne mal, j'en serai seule fautive et vous aurez le droit de me blâmer.

— Vous êtes… éclata Sauvage, les bras au ciel.

— Je suis… le défia-t-elle avec un sourire, dans l'attente de sa réaction.

La tension, entre eux, ne cessait de croître de seconde en seconde… jusqu'à ce qu'un avertisseur retentisse et qu'une voix monte des haut-parleurs du bord.

— Capitaine… Désolé de vous déranger, mais…

Cornaline, les yeux toujours plongés dans ceux de Sauvage, répondit :

— Ce n'est pas le moment. Qu'y a-t-il ?

— Des baleines, Capitaine. Des rorquals bleus.

— Et alors ? Vous n'allez pas me solliciter à chaque fois que nous croisons un banc de baleines.

Elle exagérait, bien sûr. D'habitude elle adorait observer les baleines, quand elle ne sortait pas pour nager en leur compagnie… Surtout des rorquals, qui étaient devenus si rares…

— Il y a des baleiniers, Capitaine…

L'expression de Cornaline changea du tout au tout.

— Quoi ?!

— Des baleiniers… Toute une flottille. Ils… Ils tirent sur les rorquals, Capitaine.

Cornaline, transfigurée, le visage sombre, se rua vers le poste de commandement.

— Cornaline ! appela Sauvage.

Mais la capitaine du *Nautilus* avait déjà filé.

CHAPITRE 12
Qui sont les monstres ?

En ravalant un juron, le docteur se rua à son tour vers la porte de la salle qui s'ouvrit devant lui dans un sifflement feutré.

Kali, qui, avec les autres, attendait dans le couloir, prit la parole pour le groupe :

— Monsieur. Nous avons vu Corna…

Elle rectifia aussitôt :

— … la capitaine sortir. Elle avait l'air furieuse et très pressée. Elle n'a rien voulu nous dire. Vous…

— Pas maintenant, Kali, lui répondit Sauvage, prenant sans une hésitation la direction du poste de commandement.

Kali, le connaissant depuis des années, savait quand on pouvait discuter et quand il fallait se taire. Elle lui emboîta le pas et fit signe à Ryan et à Sergueï de les suivre.

Sauvage avançait dans le couloir pourtant fréquenté du *Nautilus* comme un brise-glace fendant la banquise. Les membres d'équipage s'écartaient précipitamment devant lui. Sauvage n'était pas à la mesure humaine et, quand il avait cette expression-là, on n'avait rien de plus pressé que se placer hors de sa route.

Ils parvinrent devant le grand sas menant au pont. Les deux aquanautes en armure de combat, qui, malgré leur tenue massive, paraissaient presque frêles comparés au colosse, leur cédèrent le passage.

Le sas s'ouvrit en roulant sur le côté.

Sauvage et les trois adolescents s'avancèrent.

L'effervescence du poste de commandement les environna aussitôt, entre le bruit de fond des multiples machines qui, chacune, ajoutaient leur note électronique à cette symphonie atonale, les murmures des opérateurs, les instructions discrètes des officiers…

Dressée tel un chef d'orchestre sur la plateforme en surplomb qui occupait le centre de la salle, la capitaine Nemo, car ce n'était plus Cornaline, à cet instant, mais la maîtresse de ce dragon des mers, distribuait ses ordres.

La vision de cette silhouette féminine en uniforme sombre dirigeant son équipage, se découpant sur les fonds marins, était toujours impressionnante. Pourtant, cette fois, ce ne fut pas elle qui retint l'attention de Kali…

De l'autre côté de la grande verrière sphérique qui les entourait, où s'étendait l'immensité mouvante de l'océan, se déroulait un ballet extraordinaire.

Kali avait déjà vu bien des choses, à bord de ce sous-marin, mais rarement un spectacle aussi fabuleux.

À une cinquantaine de mètres au-dessus d'eux, dans les rayons de lumière filtrant de la surface, flottaient, majestueuses, les formes colossales d'une dizaine de léviathans des mers.

— Des rorquals, murmura-t-elle, saisie par la grâce nonchalante des géants qui glissaient, comme en apesanteur, au-dessus d'eux.

Elle ajouta, en découvrant certaines des formes fuselées, plus modestes que les autres, qui se serraient contre elles :

— Et il y a des petits.

C'était une vision féerique que de voir ces titans des océans évoluer ainsi. Kali aurait pu passer des heures à les admirer.

Pour renforcer encore l'irréalité de l'instant, des haut-parleurs du bord montèrent les harmoniques étranges, surnaturelles, du chant des cétacés géants.

Fascinée, Kali laissa son regard s'égarer sur cet opéra grandiose. Elle aurait presque fermé les yeux si quelque chose, dans le sublime concert, dans les mouvements des géants, ne l'avait soudain frappée.

Ce faux accord, même issu d'une source qui n'était pas humaine, elle le reconnaissait… C'était celui… de la peur.

Elle se demandait ce que pouvaient craindre ces titans des mers, quand la voix de Cornaline s'éleva, brisant l'enchantement :

— Combien de baleiniers ?

« Des baleiniers ? » Le mot frappa Kali comme une insanité.

Ce fut seulement alors qu'elle remarqua l'agitation inhabituelle qui semblait animer le groupe de rorquals. Les jeunes, en particulier, se serraient contre leurs mères.

La peur… La peur dévorait les immenses corps des léviathans. Peur pour leurs petits, pour leur vie… Maintenant qu'elle avait saisi ce sentiment, Kali le sentait dans chacune des grandes formes qui glissait devant ses yeux. Leurs mouvements, leurs puissants battements de nageoires, prenaient un autre sens…

Ils fuyaient… et ce qu'ils fuyaient…

Elle leva les yeux, un peu plus haut, pour trouver d'autres ombres, laides et fonctionnelles comparées à celles des rorquals.

Elles se découpaient sur la lumière, suivant… non, traquant le groupe de géants.

— Six, Capitaine. Ils sont venus en force.

C'était la voix d'Aronax, le second de Cornaline, qui se tenait derrière un des opérateurs sonar.

— Ciblage de tous les navires ! ordonna Cornaline, dont le visage, masque de déesse vengeresse, était méconnaissable, presque effrayant de détermination.

— Cibles en acquisition, Capitaine, répondit aussitôt l'un des artilleurs du bord un peu plus loin.

— Hologramme tactique, lança encore la capitaine du *Nautilus*.

Au-dessus d'elle se matérialisa une sphère luminescente dans laquelle figuraient, de différentes couleurs, le *Nautilus*, les rorquals et les baleiniers.

— Cornaline ! intervint Sauvage en s'avançant sur la plateforme. Quelle est cette folie ?

Il avait cette voix à laquelle on ne pouvait se soustraire. Cornaline y parvint néanmoins et, sans lui accorder un regard, ordonna :

— Tubes lance-torpilles un à six, à mon commandement !

— Tubes un à six à vos ordres, Capitaine, répondit aussitôt le canonnier du bord.

— Cornaline !

Sauvage saisit le bras de la jeune femme, qui tourna vers lui ses yeux roux où couvait un feu terrible, dangereux.

— Lâchez-moi, Docteur, articula-t-elle lentement.

Elle était méconnaissable, hantée par une présence redoutable. Une autre Cornaline que Kali n'avait jamais vue… Une Cornaline plus proche de son arrière-grand-père, de sinistre mémoire, qu'on disait aussi génial qu'impitoyable, celui qui avait inspiré Jules Verne dans son récit. Il n'avait, disait-on à mi-voix dans l'Agence, intégré celle-ci qu'en comprenant que les Grands Anciens étaient une plus grande menace encore pour les océans et leurs peuples que les humains.

— Que faites-vous ? lui demanda néanmoins Sauvage.

Kali devinait, dans les yeux du docteur, le désir d'imposer sa

volonté à Cornaline, comme il y parvenait avec tous ceux qui croisaient sa route…

Mais l'enfant était têtue. Elle avait été à bonne école.

— Ce qui doit être fait !

Elle désigna l'océan au-dessus d'eux, où les rorquals tentaient de fuir les chasseurs.

Alors même qu'elle levait le bras, quelque chose perça la surface dans un sillage de bulles, droit vers un des magnifiques géants dont le ventre, frappé de plein fouet, explosa dans un nuage écarlate…

Un harpon.

Sous les yeux horrifiés de Kali et des autres, le câble d'acier qui reliait au navire le harpon enfoncé dans le corps du rorqual se tendit. Inexorablement, malgré les battements de nageoires désespérés du cétacé, le filin le ramena vers l'odieux vaisseau.

Pire encore, ses cris de souffrance, poignants, insoutenables, envahirent la salle de commande.

Les autres chantèrent à l'unisson, répercutant et amplifiant l'insupportable lamento.

Cornaline, désignant le navrant spectacle, tourna vers le docteur un regard accusateur.

— Vous entendez, Docteur ? Vous entendez et vous voyez ? Vous voyez ce qu'ils font ? C'est une espèce protégée, en voie de disparition. Ces meurtriers les chassent quand même ! Contre toutes les lois internationales !

Elle avait élevé le ton, elle aussi.

Sauvage répondit, de sa voix la plus raisonnable :

— Ce n'est pas à nous d'intervenir, Cornaline, en tout cas pas de cette façon ! Les instances internationales…

— Les instances internationales ne sont pas là, Docteur, martela Cornaline. Mais moi, si…

— Vous n'êtes pas… commença Sauvage.

Elle ne le laissa pas continuer.

— Je suis ici chez moi, Docteur. Je suis la descendante du capitaine Nemo. Les océans sont mon royaume. J'en ai la garde…

Elle marqua une pause avant d'ajouter :

— Et je ne laisserai pas ces scélérats s'en tirer ainsi et commettre impunément ces crimes odieux…

Elle enchaîna, à l'intention de son artificier :

— Ouverture des tubes un à six…

— Ouverture des tubes, confirma l'officier alors que des cercles rouges apparaissaient en superposition sur les images des baleiniers qui croisaient au-dessus d'eux.

Devant les yeux horrifiés de Kali qui ne parvenait pas à croire ce qui se déroulait devant elle, Sauvage tonna :

— Suspendez cet ordre !

Dans la salle de commandement, il y eut des mouvements gênés. Les regards des officiers passèrent soudain de Cornaline à Sauvage, ne sachant que faire.

— Docteur… gronda Cornaline, un masque terrible sur le visage, celui de Némésis[6] elle-même.

Il en fallait plus pour impressionner Sauvage.

— Ce sont des humains, Cornaline ! Ceux pour qui nous luttons, dois-je vous le rappeler ?

— Des humains ! éclata la capitaine du *Nautilus*. Vous appelez ça des humains, vous ?

Le chant des baleines s'altéra encore une fois. Un deuxième rorqual, touché par un harpon explosif, poussa un insupportable cri de détresse retransmis dans le poste de commande par les micros sous-marins. L'eau se souilla de rouge.

— Ça suffit ! gronda Cornaline. Officier ! Tubes un à six, feu à mon ordre.

Les marins, fidèles à leur capitaine, comme tous les membres du *Nautilus* depuis des générations, s'apprêtèrent à tirer quand Kali intervint à son tour :

— Cornaline, non, vous ne pouvez pas faire ça !

Elle avait volontairement employé le prénom de la capitaine. Il y avait, dans sa voix, une telle peine, un tel déchirement, que la main de Cornaline, prête à s'abaisser, se figea.

Kali poursuivit aussitôt, consciente que tout ne tenait qu'à un fil, un mot.

— Le docteur a raison, Capitaine. Ce sont des humains, ils ont droit à un procès. Vous ne pouvez les tuer ainsi… Pas vous !

Cornaline hésita… Son regard passa de Kali à Sergueï, puis à Sauvage, qui attendaient, immobiles, suspendus à cette main levée… Une main qui, après un interminable instant, se referma, s'abaissa.

Kali sut alors qu'elle avait réussi. Son âme, écartelée entre ses deux parents d'adoption, qu'elle aimait autant l'un que l'autre, se calma un peu.

Pas totalement néanmoins, car Cornaline ordonna :

— Lancez deux mantas. Qu'ils détruisent les hélices de ces misérables et le treuil qui tracte ces rorquals. Qu'ils ne conservent rien de ce forfait…

Elle se tourna vers Sauvage.

— Cela vous satisfait, Docteur ?

Sauvage, la mine grave, hocha la tête.

— Si cela peut vous apaiser… Capitaine Nemo.

L'inflexion qu'il avait mise sur ces derniers mots fit mal. Le visage de Cornaline se troubla. Kali, qui la connaissait si bien, la devina au bord des larmes.

Sauvage se détourna et se dirigea vers l'entrée de la passerelle.

— Mantas lancés, Capitaine. Ordre de feu relayé.

De l'autre côté de la verrière, dans un sillage de bulles, plusieurs ombres profilées quittèrent le *Nautilus* et filèrent vers la surface et les baleiniers.

L'instant suivant, sous les tirs des chasseurs submersibles, les hélices des six navires explosaient les unes après les autres.

Montant des haut-parleurs, sur le chant plaintif des rorquals qui s'éloignaient, s'élevèrent les voix affolées des marins paniqués.

La grande porte du poste de commandement se referma sur la puissante silhouette de Sauvage.

Cornaline, perdue, fixa soudain un point quelque part derrière eux, dans le fond de la salle.

Kali, suivant la direction de son regard, observa à son tour la pénombre.

Elle crut deviner une forme indistincte. Mais quand elle zooma avec ses capteurs oculaires sur ce coin de corridor, il n'y avait rien…

Déjà, le *Nautilus* s'enfonçait dans les profondeurs océaniques, les lueurs de la surface s'estompaient, et avec elles les ombres diminuées des baleiniers.

Ceux-là ne commettraient plus de ravages pendant un long moment. Jamais plus, peut-être, s'ils étaient pris dans ces eaux avec leur cargaison…

Déesse grecque de la vengeance.

CHAPITRE 13
Crise d'identité

— Non, je ne peux pas vous laisser entrer. Ordre du docteur.

Ryan ravala sa colère et, pour la quatrième fois, répéta les mêmes paroles.

— J'ai l'autorisation de la capitaine Nemo.

Ça lui faisait toujours étrange d'appeler Cornaline ainsi, tant ce titre ne cadrait pas avec la vision qu'il avait d'elle.

Le garde, imperturbable, toisait Ryan de son regard buté. Les mains serrées sur son fusil électrique, il paraissait décidé à ne pas le laisser entrer dans la cabine devant laquelle on l'avait affecté… celle de Marie.

N'y tenant plus, Ryan éclata :

— *Bullshit !* Si vous ne me croyez pas, décrochez ce foutu cornet, là-bas, et demandez qu'on vous passe Corna… enfin la capitaine Nemo, elle vous le dira, elle.

— Je ne peux pas quitter mon poste, Monsieur.

On n'en sortait pas.

Ryan perdait patience. Les choses se seraient peut-être mal finies si celle dont il parlait n'avait, à cet instant même, débarqué de l'angle du couloir pour s'approcher d'eux.

Cornaline portait encore, sur le visage, les stigmates de la fureur qui l'avait emportée, sur la passerelle, contre les baleiniers, mais Ryan y décelait aussi une gêne, comme si elle se sentait coupable, et une certaine nervosité. Son regard paraissait fouiller les ombres, à la recherche d'une présence invisible.

Le soldat se mit aussitôt au garde-à-vous.

— Repos, matelot, ordonna-t-elle.

Ryan devina, au ton de sa voix, sa lassitude et sa fatigue.

— Capitaine… répondit le soldat en se détendant un peu. Ce garçon…

Cornaline leva la main.

— Je sais. Il a mon autorisation.

Elle s'excusa :

— Je suis désolée, Ryan, j'aurais dû t'accompagner tout de suite. Je n'étais pas dans mon assiette.

Elle se tourna de nouveau vers le factionnaire.

— Laissez-le passer, je vous prie.

— Madame… balbutia le soldat visiblement gêné. Le docteur…

— Je suis le capitaine de ce navire, matelot, rappela Cornaline. J'en prends la responsabilité.

La sentinelle, cédant à la volonté de sa capitaine, s'écarta. Cornaline, après l'avoir remercié d'un hochement de tête, se tourna vers Ryan.

— Tu peux y aller.

Comme il avançait vers le panneau, elle lui saisit le bras pour ajouter :

— Fais attention, Ryan. Au premier signe de danger, tu sors, tu m'entends ?

Ryan la fixa de ses gros yeux ronds de moins en moins humains, lui conférant une expression curieuse, dérangeante.

— Madame… Capitaine. C'est Marie.

Cornaline ouvrit la bouche, parut sur le point de dire quelque chose, y renonça.

— Fais attention, répéta-t-elle seulement en le lâchant avant de s'écarter à son tour.

Ryan s'avança vers la porte, frappa : pas de réponse. Il insista… toujours pas.

Inquiet, il échangea un regard avec Cornaline, qui hocha la tête.

Il posa la main sur le mécanisme d'ouverture, craignant que la porte soit verrouillée de l'intérieur, mais elle céda sous la poussée.

Marie était sur son lit, les genoux au menton, recroquevillée sur elle-même, ses grands yeux, si clairs et si expressifs… à cet instant trop expressifs, tant ils reflétaient la détresse et la souffrance.

Elle se balançait d'avant en arrière, murmurant une mélodie enfantine, sans doute pour se rassurer.

Bouleversé, il s'avança vers elle, s'assit sur le lit, leva un bras pour entourer ses épaules, craignant qu'elle ne le repousse, ou…

Mais elle le laissa faire sans réagir, sans même se tourner vers lui, continuant de se balancer lentement en fredonnant son air enfantin.

— Marie, murmura-t-il de sa voix la plus douce.

Comme elle ne s'arrêtait pas, il répéta, plus fort :

— Marie !

Le balancement cessa. Elle se tourna vers lui.

— Ils ne me reconnaissent pas, Ryan.

Il y avait une telle détresse dans ses intonations, une telle solitude, celle d'un être abandonné, solitaire au-delà de tout…

— Ils ne me reconnaissent pas, même eux… Même eux.

C'était de ses parents qu'elle parlait, mais, curieusement, Ryan percevait aussi autre chose, dans ces mots, un écho, un double sens.

— Papa, souffla-t-elle, des larmes dans les yeux. Il m'a dit que je n'étais pas sa fille. Il m'a regardée comme un monstre…

Elle hocha la tête, avant de le fixer à nouveau.

— Il a raison. Il a raison, Ryan !

Elle gémit comme une enfant perdue :

— S'ils ne veulent pas de moi, qu'est-ce que je vais devenir ?

— Ben, tu vas devoir rester avec moi, je crois.

Il avait prononcé ces mots avec un sourire qui se voulait rassurant, du moins l'espérait-il, lui qui se faisait dorénavant peur en se regardant dans la glace.

Mais Marie, perdue dans son propre cauchemar, ne l'avait même pas écouté.

— Mais si… si le docteur a raison, et qu'en certaines conditions je me transforme en cette… cette chose… je vais te faire du mal à toi aussi, Ryan.

— Je n'ai pas peur, lui répondit Ryan de sa voix la plus ferme, même si lui revenait, avec une terreur indicible, l'image de la masse de chair noire et iridescente qui, dans les ruines de Pnakotus, avait décimé les polypes volants.

— Tu devrais, pourtant, insista Marie en le dévisageant toujours d'un regard misérable. Moi, j'ai peur. J'ai très peur.

Elle frissonna.

Ryan l'attira contre lui. Elle se réfugia dans ses bras, se blottissant contre son torse, secouée de sanglots silencieux.

Ils demeurèrent un long moment ainsi, Ryan caressant ses cheveux et murmurant des mots de réconfort.

Insensiblement pourtant, leur étreinte changea de nature. Quand elle leva les yeux vers lui, des yeux où brillait maintenant plus que de la tristesse et de la crainte, s'éveilla quelque chose de plus ardent, qui se propagea dans ses mains…

Ils s'embrassèrent. Leurs caresses se firent plus « passionnées », surtout celles de Marie, qui semblait devenir, de seconde en seconde, plus… vorace.

Alors qu'elle l'étreignait de plus en plus fort, comme si elle voulait ne plus faire qu'un avec lui, Ryan sentit s'opérer en elle un changement subtil. Il plongea ses yeux dans les siens, et vit une encre noire les envahir, une encre noire et huileuse.

Il devina ce qui allait arriver…

Marie, prenant conscience de ce qui était en train de s'éveiller en elle, le repoussa si violemment qu'il heurta l'un des murs de la cabine et s'effondra sur le lit…

Marie, reculant dans un coin du sommier, de nouveau recroquevillée sur elle-même, le plus loin possible de lui, le supplia :

— Ne t'approche pas, Ryan. Si tu me touches, je vais te faire du mal…

Il y avait, dans sa voix, un tel déchirement, que Ryan en eut le cœur brisé.

— Qu'est-ce que je suis, Ryan ? Qu'est-ce qu'on m'a fait ?

L'adolescente l'interrogeait, plus égarée, plus tourmentée, plus bouleversante que jamais.

Ryan fut presque soulagé lorsqu'elle baissa la tête pour murmurer :

— Le docteur aurait dû me tuer au château, tout à l'heure. Ça aurait réglé la question…

Ryan, choqué, ouvrit la bouche pour répondre, mais il fut devancé :

— Un docteur ne tue pas, il guérit.

L'affirmation, profonde, assurée, provenait de la porte de la cabine.

Les deux adolescents, surpris, se tournèrent tous les deux vers la haute et puissante silhouette qui occupait tout l'encadrement de l'entrée.

Sauvage.

— Me guérir ? Mais comment ? interrogea Marie, au désespoir.

— C'est ce que nous allons essayer de découvrir, Marie, fais-nous confiance.

Cette fois, c'était Cornaline, qui s'était introduite dans la cabine en se glissant sous le bras de Sauvage.

— Mais où ? éclata Marie, son regard passant de l'un à l'autre. Nous sommes allés en France, dans la maison de mes parents, à l'Opéra… Nous n'avons rien trouvé. Rien.

— En Antarctique, affirma Sauvage avec son assurance coutumière.

— Quoi ? s'exclamèrent les deux adolescents. En Antarctique ? Mais pourquoi ?

— C'est de ce continent que sont originaires les shoggoths.

Sauvage, à son tour, avait franchi le seuil. La cabine paraissait soudain beaucoup plus petite. Le docteur n'était pas taillé à la mesure des sous-marins, même aussi grand que celui-là.

— C'est là que tout a commencé, et que nous trouverons les réponses à nos questions… à tes questions, Marie.

— Mais… Mais comment ?

Ryan était perdu.

— Il y a une cité là-bas, une cité des choses très anciennes, d'antiques habitants de ce monde, avant même les Yithiens.

Il conclut, après un instant :

— Ceux qui ont créé les shoggoths…

— Mais comment irons-nous ? objecta Ryan, qui se souvenait de ses lectures. L'Antarctique est immense, et…

— Oh ! Je sais où se trouve la cité, éluda Sauvage en accompagnant ses paroles d'un grand geste. Le problème n'est pas de s'y rendre, mais d'en revenir.

Il ajouta, d'un ton plus sombre :

— Nul n'entre dans ces profondeurs maudites sans en payer le prix, dans sa chair, son âme, ou les deux, à part ceux qui y sont nés. Mais il se trouve que je dispose d'une base secrète en Antarctique à partir de laquelle nous pourrons agir.

Il se tourna vers Cornaline.

— Dans combien de temps arriverons-nous ?

— Dans quarante-trois heures si mes calculs sont exacts, répondit la capitaine du *Nautilus*.

Elle venait à peine de prononcer ces mots qu'une estafette essoufflée se présentait devant la cabine.

Cornaline interrogea le messager :

— Qu'y a-t-il, matelot ?

Le messager s'approcha d'elle pour lui glisser à l'oreille des mots que Ryan, malgré tous ses efforts, ne put entendre.

— Quoi ? s'exclama-t-elle avant de se tourner vers eux. Excusez-moi. Une affaire urgente requiert mon attention.

Elle pivota vers Sauvage.

— Docteur, s'il vous plaît, je vais avoir besoin de vous…

Sans perdre une seconde de plus, elle saisit le bras de l'ordonnance.

— Conduisez-moi.

L'instant d'après, le matelot et son officier s'éloignaient dans le couloir.

Sauvage, la mine grave, sortit à son tour, mais pas sans ordonner aux deux adolescents, par-dessus son épaule :

— Et vous… Restez ici.

Il disparut.

Marie et Ryan échangèrent un regard, une compréhension muette passa entre eux…

Ils se lancèrent à sa poursuite.

CHAPITRE 14
Cendre et spectre

— Poussez-v…

Sergueï freina précipitamment alors que Ryan surgissait de la cabine de Marie, comme un diable d'une boîte.

Kali, qui courait derrière lui, le percuta dans le dos, lui coupant le souffle. Malgré sa taille, la jeune Indienne, du fait de son corps synthétique, possédait une densité conséquente et, une fois lancée à pleine vitesse…

Sergueï manqua entrer en collision avec Ryan qui, surpris lui aussi, tourna vers lui un visage inquiétant.

Devant ce masque de moins en moins humain et de plus en plus semblable aux visages de leurs adversaires, Sergueï eut presque peur face à la férocité du rictus aux dents pointues que lui dévoila l'Américain, avant que ce dernier ne le reconnaisse.

— Sergueï ? Kali ? Mais qu'est-ce que…

— Vous avez vu la capitaine et le docteur ? demanda Kali sans répondre à la question.

— Oui, ils étaient ici il y a un instant, mais la capitaine a eu un message. Elle est partie aussitôt.

Il ajouta, avec un regard gêné :

— Le docteur nous a ordonné de rester là, mais…

Il n'acheva pas, Kali avait compris. Sergueï aussi, qui expliqua :

— Nous aussi, Docteur dire moi rester avec Kali.

Sergueï écarta les bras.

— Lui pas préciser où.

Ils échangèrent tous les trois un regard entendu.

Marie, à son tour, déboucha dans le couloir, juste derrière Ryan.

— Marie ! s'exclama Kali, qui ajouta aussitôt : Comment te sens-tu ?

Il y avait une véritable inquiétude dans la voix de la jeune Indienne. Le visage tiré de la Française, qui, à cet instant, la faisait ressembler à un petit fantôme blond, n'était pas très engageant.

Marie eut un pauvre sourire.

— À part le fait que je me transforme en monstre capable de bouffer tous les gens qui m'entourent à chaque fois que mes sentiments me submergent, ça va.

Kali s'apprêtait à lui donner une réponse embrouillée. Elle ne lui en laissa pas le temps.

— Bon, on y va ?

Kali insista :

— Tu es sûre que ça ira ?

— Oh oui ! Tant que personne ne tente de me tuer ou de m'embrasser…

Ce disant, elle lança un regard douloureux en direction de Ryan.

— Ça devrait aller.

Kali hocha la tête et, d'autorité, prit la direction du groupe en se mettant à courir dans les coursives du *Nautilus*.

Les membres d'équipage avaient l'habitude des déplacements précipités de Kali et des autres « Lovecraftiens » du docteur Sauvage, comme on commençait à les appeler, mais n'en grognèrent pas moins quand ils traversèrent certains attroupements.

Kali, grâce à sa taille et à sa finesse, était très efficace pour se frayer un chemin à travers les couloirs bondés. Ceux qui pensaient la ralentir ou la freiner par leur masse en étaient pour leurs frais.

À chaque intersection, Kali demandait à ceux qu'elle croisait s'ils avaient vu le docteur ou Cornaline et suivait la direction qu'on lui indiquait.

Ils ne mirent pas longtemps à les retrouver. Sauvage et Cornaline n'étaient pas très loin, dans une autre partie des quartiers d'équipage.

Quand les adolescents y arrivèrent, un petit attroupement s'était formé au coude du couloir. Kali, une fois encore, dut s'y immiscer à coups de « pardon », « excusez-moi », « poussez-vous ».

Les matelots, qui connaissaient tous la pupille du docteur et ses capacités, s'écartaient devant elle.

Les autres en profitèrent pour se faufiler dans son sillage, aidés par le récit des exploits de Marie qui, malgré la tentative de contrôle de Cornaline, s'était répandu dans le bâtiment. Rien ne restait secret bien

longtemps, dans un sous-marin. On laissait donc toute la place à la jeune Française, et des murmures s'élevaient après son passage.

Sergueï en était peiné pour elle, car il voyait bien combien ces regards inquiets qui pesaient sur elle blessaient la jeune Française, mais il n'eut pas le temps de s'en préoccuper davantage.

Ils étaient parvenus juste derrière Sauvage qui, dressé dans l'encadrement de la porte ouverte d'une cabine, occultait très efficacement la vue.

Mais pas le son… car de la petite pièce s'élevait une voix que Sergueï identifia aussitôt pour être celle de Cornaline, même s'il ne distinguait pas les mots, et une autre, qui lui arracha un frisson tant elle n'avait pas grand-chose d'humain. Entrecoupée de râles et de plaintes, elle trahissait une souffrance insoutenable, celle d'un être voué aux pires tourments de l'enfer.

— Qu'est-ce que… commença Kali qui, par-dessous l'épaule de Sauvage, avait vue sur la cabine, au moins partiellement.

Kali ne pouvait pas blêmir, mais Sergueï, qui la connaissait maintenant bien, à son geste de recul, devina que ce qu'elle avait découvert ne devait pas être beau à voir. Kali, après tout ce qu'elle avait traversé, n'était pas du genre impressionnable.

— Non ! Kali !

Le docteur venait de se rendre compte de leur présence. Il s'était tourné vers eux, dévoilant ce qui se passait dans la cabine. Cela ne dura qu'une seconde, avant que Sauvage ne bloque totalement la vue, mais ce fut suffisant pour offrir à Sergueï une vision qui le hanterait jusqu'à sa dernière heure.

Cornaline, défaite, même si elle essayait de paraître forte et rassurante, se tenait penchée sur une silhouette allongée… un corps gris et cendreux qui avait dû être un homme… un cauchemar de chair friable, qui râlait dans un coassement mourant, s'effritait et tombait en morceaux, en poudre… se désintégrait lentement, consumé de l'intérieur, sans flamme.

Alors que cette tête que soutenait Cornaline d'une main achevait de se pulvériser entre ses doigts, Sergueï sentit quelque chose d'invisible, mais qui le révulsa tout entier, passer juste devant son visage, avant que Kali ne le tire brutalement en arrière.

Choqué, il se tourna vers la jeune Indienne. Elle ne le regardait pas, ses yeux écarquillés semblant suivre, dans le couloir, quelque forme spectrale.

— Kali, que…

— Tu ne l'as pas vue ? s'exclama la jeune femme en revenant à lui.

— Quoi voir ?

Kali parut troublée, cherchant, dans l'air, cette chose qu'elle était la seule à avoir entrevue.

— Je ne sais pas exactement. Une… Une couleur.

— Une couleur ? murmura Sergueï.

— Bon sang de gosses ! tonna Sauvage au-dessus d'eux. Je vous ai pourtant bien dit de rester dans…

Le regard de Sauvage tomba sur Ryan et Marie.

— Et vous aussi ? C'est complet, grogna-t-il.

Cornaline venait de sortir, les traits marqués, défaits, et les fixait tous les cinq. Sergueï la sentait au bord des larmes.

— Non.

Elle ajouta, catastrophée :

— Vous ne devriez pas être ici, c'est…

Kali ne la laissa pas poursuivre :

— Capitaine, je crois que nous avons déjà vu assez de choses pour…

— Pas comme ça, répondit Cornaline en secouant la tête.

Ce qui hantait son esprit, pourtant habitué au combat, à la mort et à la vision de ce qui habitait les plus sombres recoins de la Terre, était plus parlant que tous les mots, et les cendres qu'elle tenait encore dans sa main paraissaient peser sur son âme d'un poids effroyable.

Kali tenta de parler quand une nouvelle estafette, livide, traversa l'attroupement pour s'arrêter devant elle :

— Capitaine… entama-t-elle en exécutant un semblant de salut.

Cornaline se tourna vers lui et, d'une voix légèrement inquiète, l'interrogea :

— Qu'y a-t-il, matelot ? Parlez !

L'ordonnance, lui aussi hanté par une horreur absolue, bégaya :

— C'est le mess, Madame, il y a…

Il ne parvint pas à en dire plus. C'était inutile.

Cornaline, comme les autres, avait compris.

L'instant d'après, suivie par Sauvage et les quatre adolescents, elle se faufila à travers la cohue en direction du mess.

Derrière eux, ceux qui étaient près de la porte lancèrent un regard à l'intérieur…

Certains eurent simplement des hoquets d'horreur, d'autres, plus impressionnables, se tournèrent pour vomir.

Déjà, la nouvelle se répandait parmi les matelots et aurait bientôt fait le tour du bâtiment.

Le *Nautilus* était maudit.

CHAPITRE 15
La couleur venue d'ailleurs

Dans le sillage de Cornaline et de Sauvage, ils avaient remonté le flot de matelots et de membres d'équipage. À ceux qui posaient la question, en voyant passer leur petit groupe pressé, la capitaine répondait de manière lapidaire et ordonnait à chacun de retourner à son poste.

Ils ne mirent pas longtemps à se rendre au mess, guère éloigné des quartiers de l'équipage, mais, alors qu'ils approchaient, ils rencontrèrent, une fois encore, un attroupement de plus en plus dense où circulaient mille murmures inquiets.

Cette fois pourtant, les choses étaient un peu différentes. Un officier en scaphandre complet, accompagné de plusieurs autres aquanautes pareillement appareillés, se tenait devant l'accès au réfectoire.

— Capitaine, commença-t-il aussitôt en saluant Cornaline.

Sa voix, filtrant par le respirateur du casque, leur parvenait de manière étouffée, un rien métallique.

— J'ai pris la responsabilité de mettre le mess en quarantaine le temps que nous sachions ce qui se passe exactement là-dedans et si c'est contagieux.

— Très bien raisonné, approuva le docteur qui se tenait derrière la capitaine, son ombre massive et musculeuse dominant toutes les autres.

Comme Cornaline faisait mine d'avancer, le soldat l'arrêta.

— Capitaine, je vous le déconseille…

Il ajouta, alors que sa supérieure le toisait d'un regard soudain

glacial :

— C'est l'enfer là-dedans.

— Justement… répondit la capitaine du *Nautilus*, d'une voix à refroidir la lave d'un volcan. Et ce sont mes hommes qui y sont enfermés…

Ce disant, elle baissa les yeux sur la main gantée qui tenait son bras, puis les releva vers le casque de l'aquanaute.

Il devait mesurer une tête de plus qu'elle et, revêtu de son armure, faire au moins deux fois son volume. Ce fut pourtant lui qui céda et recula d'un pas devant ce petit bout de femme déterminée que rien ne semblait pouvoir stopper ni impressionner.

Rien, si ce n'était ce qui se trouvait dans la salle devant elle.

Kali, qui se tenait juste derrière le docteur, s'avança à son tour à la suite de Cornaline.

Sauvage tendit un bras pour la retenir.

— Kali, non !

Il avait froncé les sourcils. D'habitude, cela suffisait à l'arrêter, mais pas aujourd'hui.

Levant les yeux vers ce père de substitution qu'était le géant, la jeune Indienne répondit, avec un étrange calme.

— Je sais que vous voulez me protéger, Docteur, mais j'en ai déjà vu beaucoup depuis que je suis dans l'Agence, et même avant. Cette fois, avec ce qui arrive, vous ne pourrez pas me préserver de tout. Il faut que nous soyons préparés et que nous sachions ce que nous devrons affronter.

Sauvage hésita. Kali crut un instant qu'il allait refuser, mais il finit par céder, à contrecœur.

— Il y a des choses pires que d'autres, Kali.

Il avait prononcé ces mots comme une mise en garde.

— J'y survivrai, l'assura-t-elle, et c'était étrange de deviner un tel calme, sans âge, dans ce visage si jeune.

— Une partie de toi, sûrement, mais pas toutes.

Il écarta son bras.

Kali s'avança et porta son regard dans la salle alors que le docteur refermait le passage.

Elle perçut vaguement les protestations de ses compagnons qui ne comprenaient pas pourquoi Sauvage n'avait laissé entrer qu'elle.

Kali mesurait son privilège d'être la « fille adoptive » de Sauvage… un redoutable privilège.

Car le docteur avait raison. Il est des spectacles dont on ne ressort pas indemne. Des choses si horribles qu'elles emportent avec elles une partie de votre âme et de votre innocence à jamais.

Elle avait déjà vu bien des horreurs, depuis qu'elle avait pris part à ce conflit de l'ombre que se livraient l'Agence et les Grands Anciens, à commencer par son premier contact avec les Mi-Go, quand ils avaient arraché son cerveau à sa boîte crânienne pour le placer dans le cylindre où il baignait maintenant. Mais rien n'était comparable à ça.

L'aquanaute avait eu raison, affreusement raison : c'était bien l'enfer là-dedans…

Des hommes étaient assis aux tables, avachis, privés de toute énergie, dévorés par une souffrance insoutenable, d'autres déambulaient en gémissant, essayant de se mouvoir au ralenti, mais ils tombaient au sol.

Incapables de se relever, ils progressaient, en une horrible reptation, griffant le métal en poussant des râles atroces, quasi inaudibles, comme un bruissement de feuilles mortes…

À mesure qu'ils rampaient, leur chair, devenue grise et cendreuse, se détachait d'eux, tombait au sol où elle se dispersait lentement.

Mais même ainsi, monstrueux, méconnaissables, en pleine désagrégation, consumés de l'intérieur, ils demeuraient encore vivants.

Kali vit l'un d'eux avancer dans leur direction, au ralenti, lever un bras dont la chair se détachait par plaques pulvérulentes, braquer vers eux un œil étonnamment clair et tourmenté dans un cauchemar de visage en cours d'effritement.

— Arrêtez-vous ! ordonna l'officier en scaphandre, alors que ses hommes mettaient le malheureux en joue.

Ce dernier se figea.

Cornaline retenait des larmes d'horreur et de compassion pour ces hommes qui étaient son équipage. Bouleversée, elle demanda, d'une voix qu'elle voulait forte, mais qui sonnait de manière étranglée :

— Que s'est-il passé ici, matelot ? Vous devez me dire…

— A ronge, Capitaine… A brûle… coassa le pauvre homme d'une voix à peine humaine, trahissant une souffrance atroce, inimaginable. A suce la vie… A vient d'ailleurs… A fait mal, si mal…

— C'est une maladie ? Un virus ? On vous a contaminé ? insista la capitaine du *Nautilus*.

— Sais pas, Capitaine… articula le condamné, que la souffrance rendait de plus en plus difficile à comprendre. A vient d'un endroit qu'est pas comme ici. Mais ça a faim, Capitaine, ça a si faim…

Le pauvre hère en phase de désagrégation se tut un instant avant de reprendre, ses yeux roulant dans leurs orbites, suivant une chose invisible :

— Vous ne la voyez pas, Capitaine ? Elle est partout. Elle grossit, elle est de plus en plus forte.

Il tomba à genoux. De nouveaux morceaux de lui se détachèrent, ses bras se réduisaient en cendre, comme du bois consumé :

— Aidez-moi, Capitaine, aidez-moi…

Cornaline, au bord des larmes, hoqueta :

— Je ne sais pas comment… Je ne sais pas…

— Tuez-moi, Capitaine… Tuez-nous tous… A ronge… A brûle…

Il avait murmuré un peu plus fort. Kali devinait que c'était un cri, un cri de détresse, mais sans force…

Cornaline voulut donner un ordre. Elle n'y parvint pas.

Trois décharges de foudre touchèrent les malheureux encore vivants, mettant un terme à leur souffrance. Sauvage, lui, n'avait pas hésité.

À peine le dernier des damnés s'effondrait-il au sol que Kali saisissait Cornaline et le colosse pour les tirer en arrière de toutes ses forces.

Le docteur et la capitaine, surpris, la dévisagèrent.

— Qu'y a-t-il, Kali ? demanda Sauvage.

— Vous ne la voyez pas ? Ce malheureux avait raison. Elle est partout !

— Mais de quoi parles-tu ? l'interrogea Cornaline.

Kali ne la regardait pas. Elle fixait la salle où régnait…

— Cette couleur ! Cette couleur horrible ! Elle est dans cette pièce. Elle se concentrait sur ces pauvres types, c'est comme si… Je ne sais pas… comme si elle leur collait à la peau…

— Une couleur… murmura Cornaline.

— Quand les derniers sont morts, cette couleur les a quittés. Elle a filé juste devant vous. Vous ne l'avez pas vue ?

Kali, au souvenir de l'odieuse chose qui venait de passer dans le couloir, juste devant eux, cette chose indéfinissable, et pourtant bien réelle, sentait le dégoût l'envahir, un dégoût tout psychique, puisque son corps mécanique ne pouvait le relayer, mais profond, instinctif.

— C'était… C'était horrible… Elle est horrible… Sale.

— Oh, Seigneur ! s'exclama Sauvage. Non, elle n'a pas fait ça ! Elle n'en est pas capable… Elle ne peut avoir autant de pouvoirs, il faudrait…

Ses traits taillés à la serpe, image même de la force et de l'assurance, exprimaient une émotion inhabituelle.

— Quoi, Docteur ? exigea Cornaline.

— Une couleur… Elle a invoqué une couleur.

— Une couleur ? Mais qu'est-ce que c'est ? demanda Ryan, aussi horrifié que les autres, observant les vestiges des malheureux qui, dans la cambuse, achevaient de se désagréger.

— Une entité… répondit Sauvage d'une voix absente, le regard lointain. Peut-être une manifestation de Yog-Sothoth, un Grand Ancien, du moins c'est ce que nous laisse à penser le Necronomicon, mais je n'en suis pas certain… Ses apparitions sur Terre ont été très rares et c'est heureux, car à chaque fois…

— À chaque fois quoi, Docteur ? le pressa Cornaline.

— À chaque fois, cela s'est traduit par la même chose.

— À savoir ?

Sauvage abaissa vers elle un regard hanté.

— La mort… La mort de la vie… de toute vie.

Le visage de Sauvage était sombre.

— Comment cela ? interrogea Cornaline.

— Vous ne vous êtes jamais demandé comment est né le Sahara ?

Le docteur ajouta, alors que l'idée terrible faisait son chemin dans l'esprit de chacun :

— Pour une raison ou une autre, un invocateur a appelé une couleur et…

— Cette chose… commença Cornaline, un dégoût profond, viscéral, sur le visage.

— … se nourrit de toute vie autour d'elle. Grossit, devient de plus en plus puissante… poursuivit Sauvage.

— Vous vouloir dire, Docteur… murmura Sergueï, que nous enfermés dans boîte en fer avec quelque chose qu'on peut pas voir et qui dévore formes vivantes qui l'entourent ?

— Une boîte en fer ! réagit Cornaline.

Sauvage la coupa dans son élan d'une voix éteinte :

— Quelque chose comme ça, oui.

— Mais moi, je peux la voir !

Tous se tournèrent vers Kali.

— Pardon ? lui demanda Cornaline.

— Mais bien sûr ! intervint Sauvage, comme s'il venait d'avoir une révélation. Kali peut la voir, car elle possède des yeux au spectre étendu.

— Que voulez-vous dire ?

Cornaline s'impatientait.

— Quand j'ai créé ce corps pour elle, expliqua Sauvage, je l'ai voulu plus performant que l'original, capable de se défendre contre ce que nous affrontons. Je l'ai donc doté d'une force et de réflexes accrus, de capteurs auditifs couvrant les infra et ultrasons et de capteurs oculaires dont l'amplitude descend bien au-delà des infrarouges et monte au-dessus des ultraviolets, ce qui veut dire…

— … qu'elle peut potentiellement percevoir une palette de couleurs

inaccessibles pour nous et la plupart des créatures de ce monde, compléta Cornaline.

Sauvage acquiesça.

— Kali peut voir ce qui fait hurler les chiens, la nuit…

Il ajouta aussitôt, en fixant la jeune Indienne :

— Et ce n'est pas une bénédiction. Je te demande pardon, Kali.

La jeune femme secoua la tête.

— Vous n'avez pas à vous excuser, Docteur, c'est ce que je voulais. Ce que je vous avais demandé.

Sauvage posa sa large main sur l'épaule de la jeune fille.

— Kali est ma kshatriya, ma guerrière. Elle n'a jamais failli…

Ils échangèrent un long regard, d'une étrange intensité, avant que le docteur ne l'interroge :

— Qu'as-tu vu, Kali ?

Tentant de se souvenir exactement de ce qu'elle avait ressenti, Kali décrivit la chose qu'elle avait vue quitter la pièce. Cornaline, Sauvage et les autres l'écoutèrent attentivement.

Le docteur s'exclama :

— Tu l'as vue partir…

Il ajouta, fixant les autres tour à tour :

— Vous l'avez sentie, vous aussi… Comme un souffle d'air épais, écœurant… Un peu comme une brume humide, gluante…

L'expression de chacun était assez évocatrice…

— Mais pourquoi ne nous a-t-elle pas attaqués, alors ? demanda Kali, pragmatique.

— Parce qu'elle a mieux à faire… murmura Sauvage, comme s'il réfléchissait. Cette couleur se fixe à un individu, le colonise, le dévore et, chargée de sa vie, comme une abeille de pollen, elle se rend…

— … à son nid, compléta Cornaline dans un souffle, en leur dédiant un regard horrifié.

CHAPITRE 16
Nous savons qui tu es

— C'est cela, acquiesça Sauvage. La couleur a formé, quelque part dans ce navire, un cocon. Un cocon que chaque spore, après avoir moissonné une vie, va alimenter jusqu'à avoir suffisamment nourri la larve pour qu'elle éclose et…

— … et… le relança Sergueï, pendu à ses lèvres.

— … et regagne les profondeurs de l'espace, ou du moins la singularité où elle vit habituellement…

Il expliqua, devant son auditoire un peu perdu :

— Cette créature, comme les dévoreurs, n'est pas de cet univers. Elle n'obéit pas tout à fait à ses lois…

— C'est un dévoreur, elle aussi ? s'enquit Marie, qui avait jusqu'à présent conservé le silence et scrutait Sauvage avec une intensité presque dérangeante.

— En partie, répondit le docteur. Elle provient en tout cas du même univers. Elle est restée dans celui-ci et s'y est plus ou moins adaptée. Mais elle ne peut survivre que dans des recoins de l'espace où les lois de ce cosmos sont gauchies, sinon celles-ci l'écraseraient. Elle ne vient sur d'autres mondes que si elle est appelée, et seulement sur une courte période…

Il ajouta, le visage sombre :

— Mais c'est bien suffisant. Sa voracité, lorsqu'elle se reproduit, est sans limites.

— Que pouvons-nous faire pour nous en débarrasser ?

Cornaline, elle, demeurait pragmatique. La capitaine du *Nautilus*

avait retrouvé son assurance, mais plus encore, alors qu'elle fixait la salle et les navrants restes qui la jonchaient, une détermination implacable.

— Eh bien… commença Sauvage. La première chose à faire serait de repérer sa cosse. Une fois que nous savons où elle se trouve, nous l'éjectons de ce vaisseau…

— L'éjecter ? répéta Cornaline.

— La cosse est à moitié solide, expliqua Sauvage. Un humain peut la tenir en main. Mais cela ne résout pas notre problème…

— Que voulez-vous dire ?

Cornaline s'impatientait.

— Eh bien, que celui qui approchera la cosse de la couleur verra sa vie dévorée en quelques secondes. Et même si ce n'était pas le cas, les spores se rueront sur lui pour la protéger.

Il ajouta avec un haussement d'épaules à sa mesure :

— Ce sera terminé en quelques battements de paupières, pas assez longtemps, en tout cas, pour sortir la couleur d'ici.

— Vous voulez dire, Docteur… grinça Cornaline, que les deux mille membres d'équipage de ce navire, mon navire, sont condamnés…

— Moi, je peux le faire.

Sergueï, aussi surpris que les autres, se tourna vers celle qui venait de parler.

Kali, déterminée, les défiait.

Sauvage haussa un sourcil.

— Quoi ?

— Je peux le faire, répéta Kali. Je peux suivre cette couleur jusqu'à son nid. Et comme mon corps n'est pas humain, je…

Sauvage l'arrêta :

— Ton corps peut-être pas, Kali, mais ton cerveau, oui.

Il soupira.

— Il sera consommé en quelques secondes. Une couleur dévore tout ce qui est organique, et un cerveau est un morceau de choix, presque une friandise…

Il secoua la tête, les yeux lointains, comme s'il cherchait désespérément une solution qui lui échappait.

— Non, pour lui résister, il faudrait une vigueur que pas un humain sur ce vaisseau, ni aucune créature en ce monde, ne possède.

Le silence s'installa entre eux… Un silence terrible… que rompit Marie :

— Alors moi je le ferai.

Ryan intervint aussitôt.

— Marie, non ! Tu ne vas pas…

— Nous savons tous ce que je recèle en moi, et ce n'est pas humain…

Le contraste entre les paroles de la jeune fille et son visage tourmenté avait quelque chose d'irréel et de tragique à la fois.

Face à leurs attentions conjuguées, elle poursuivit :

— Je ne sais pas exactement ce que je suis, ni ce que je suis capable d'encaisser avant de mourir, mais en tout cas, nul sur ce navire ne saura résister mieux que moi, cela j'en suis sûre.

Elle tourna ses traits d'ange vers Sauvage.

— N'est-ce pas, Docteur ?

Il y avait une étrange note de défi dans sa voix quand elle s'adressa à Sauvage.

Ce dernier soutint son regard un long, très long moment. Ses sentiments étaient complexes et profonds… Il semblait tiraillé entre deux décisions difficiles.

Il concéda enfin, comme à regret :

— Oui, ça pourrait marcher…

À ces mots, Ryan éclata :

— Non mais ça va pas ? Vous allez laisser Marie approcher ce truc ?

Il ajouta, en se dressant entre elle et le docteur :

— C'est hors de question !

Marie, le contournant, s'avança vers Sauvage d'un pas résolu.

— Est-ce que ça peut marcher ?

Sauvage, devant le regard clair de la jeune Française, finit par concéder :

— De toutes les créatures ayant vécu à la surface de ce monde, un shoggoth est celle qui a le plus de chance de pouvoir survivre au contact prolongé d'une couleur… Mais…

— Alors qu'attendons-nous ? le coupa Marie.

— Mais ! explosa Ryan. Ça ne va pas, non ? Marie n'est pas un shoggoth. C'est une humaine !

Ses grands yeux ronds allaient de l'un à l'autre.

— Même si elle a une partie de ce truc en elle, elle…

En désespoir de cause, et comme personne ne répondait, il se tourna vers Sauvage.

— Dites-lui, vous !

Marie regarda Sauvage, elle aussi. Sergueï, qui les observait tous les deux, vit soudain quelque chose passer dans les pupilles du colosse, comme s'il venait de prendre une grave décision.

Le Russe, intrigué, le vit échanger un regard avec Cornaline. La capitaine du *Nautilus* hocha la tête.

Sauvage se tourna une nouvelle fois vers Marie et Ryan.

— Marie, je te dois la vérité…

Cette dernière le fixait avec une grande intensité. Sergueï et tous les autres étaient pendus à ses lèvres. Il choisissait avec soin chacun des mots qu'il allait prononcer :

— Tu n'es pas une jeune fille contaminée par un shoggoth…

— Quoi ?!

C'était Ryan, une fois encore, qui venait de s'exclamer.

— Qu'est-ce que vous racontez ?

Sauvage voulut répondre, mais Marie s'en chargea, dans un étrange murmure :

— Elle était en train de mourir… J'ai senti sa douleur, sa détresse, alors qu'elle basculait dans le néant. Elle appelait à l'aide ses parents, mais ils n'étaient pas là… Elle était seule, si seule et si perdue… Mais moi, moi j'étais là…

Elle s'exprimait avec une voix subtilement différente, pas celle d'une jeune fille, ou alors pas seulement. Quelque chose, dans ses inflexions, sa diction, sonnait infiniment ancien.

— Nous étions liés, tous les deux. C'est elle qui m'a éveillé, touché…

Il y eut une pause, puis :

— Depuis quelque temps, et de plus en plus, je sentais ce qu'elle sentait, je partageais ses souvenirs comme elle partageait les miens… Nous ne faisions plus qu'un… Une même pensée, un même esprit… Un esprit individuel… Un esprit qui disait « moi » à la place de « nous ». Un esprit qui allait basculer dans le néant, qui avait mal, qui avait peur.

Elle les fixa, tour à tour. Il y avait, dans son regard, quelque chose de terrible, une solitude absolue…

— Alors j'ai voulu le sauver… la sauver.

— Alors tu l'as assimilée, compléta Sauvage. Tu es devenu elle.

Sergueï, de plus en plus égaré, suivait l'échange entre la ballerine blonde et le colosse.

— Je ne sais pas. Je ne sais plus… répondit Marie. Je suis elle, du moins je le crois…

Elle contemplait ses mains, les faisait tourner devant elle, comme si elle les découvrait, avant de lever les yeux sur eux, des yeux à la fois familiers et étrangers dans son visage d'ange perdu.

— Je ne sais pas… Je ne sais plus ce que je suis.

— Marie… commença Ryan en tendant une main vers elle.

Mais la jeune fille s'écarta. Elle refusait qu'on la touche. Elle le toisa avec méfiance, puis reporta son attention sur Sauvage.

— Répondez-moi, Docteur. Que suis-je ?

Cette question trahissait une détresse immense, qui se répercutait sur ses traits de sibylle souffrante…

Sauvage la dévisagea un très long moment, soupesant chaque mot.

— Que veux-tu être ?

Ryan attendait la réponse de Marie, mais ce fut Kali qui s'avança pour s'adresser à la jeune Française.

— Si j'ai appris quelque chose, c'est que ce sont nos actes qui nous définissent, nous et ce que nous sommes…

Elle affirma, s'approchant à son tour de Marie :

— Ce que tu es, qui tu es, c'est toi qui le décides… Que veux-tu faire ?

Marie prit le temps de réfléchir avant de répondre, d'une voix ferme et assurée, en dévisageant Ryan :

— Je veux te sauver…

Elle posa son regard tour à tour sur les autres.

— Je veux tous vous sauver.

Cornaline déclara, d'une voix étranglée :

— Alors nous savons qui tu es… Marie.

CHAPITRE 17
Agnus Dei

Tous regardaient la jeune Française, dont Ryan qui s'approcha d'elle et la serra dans ses bras. Cette étreinte, elle la lui rendit.

Ils demeurèrent longtemps ainsi, immobiles, l'un contre l'autre, avant que Marie se tourne vers Sauvage pour lui demander :

— Doc, par où on commence ?

Ryan devina la crainte dans le regard de Marie, et elle lui fit mal, mais il y lut aussi une détermination inébranlable.

Sauvage, le visage sombre, restait muet.

— Docteur ? insista Kali, qui se trouvait juste à côté de lui.

— Il faut qu'un autre malheureux soit saisi par la couleur, lâcha enfin le colosse, à contrecœur.

— Quoi ?! s'exclama Cornaline, indignée. Vous voulez dire qu'il faut attendre qu'un de mes hommes succombe à cette horreur pour…

Sauvage posa sur elle un regard navré.

— Cornaline, je suis désolé de dire ça, mais j'ai peur que ce ne soit pas long.

— Pourquoi dites…

— La cambuse était contaminée, affirma aussitôt le docteur. Certains y étaient depuis un moment, ils sont morts sur place, mais les autres…

— … se sont dispersés dans le vaisseau, murmura la jeune capitaine en comprenant ce que cela sous-entendait. Comment se répand-elle ? Par contact ?

— Je ne crois pas, répondit Sauvage. Enfin pas tout de suite en tout

cas, pas au début. Par la proximité de la source, peut-être ? La nourriture ?

Il leva les bras au ciel.

— Ah ! Je ne sais pas, mais son influence va grandir à mesure qu'elle va consommer des vies… Il faut…

Des cornets d'alarme du bord s'éleva soudain une voix :

— Capitaine, on a besoin de vous.

Cornaline, en alerte, se rua sur un des mécanismes de communication équipant le couloir.

— Où ça ?

— Sur le pont, Capitaine… C'est le lieutenant Aronax, il…

— Aronax… souffla Cornaline, affligée. Non…

Elle s'élança vers le poste de contrôle, aussitôt imitée par Sauvage. Ryan saisit la main de Marie. L'entraînant à sa suite, il se mit lui aussi à courir vers la passerelle, Kali et Sergueï sur ses talons.

Quand ils y parvinrent tous, ils constatèrent, avant même de franchir le sas, qu'il y régnait une grande agitation.

Au centre de la vaste salle sphérique, debout devant son pupitre de contrôle, au milieu d'un cercle d'officiers et d'opérateurs horrifiés, se tenait le lieutenant Aronax.

Ryan n'eut pas besoin de s'approcher pour s'apercevoir que le visage du malheureux avait pris une teinte cendreuse.

— Aronax ! appela Cornaline.

Il tourna vers sa supérieure des yeux tourmentés.

— Capitaine… balbutia-t-il. Capitaine, qu'est-ce qui m'arrive ? Ça brûle… Ça me brûle… Ça suce… ma vie.

— Aronax ! répéta Cornaline, qui s'avança d'un pas vers son lieutenant, avant que Sauvage ne la retienne par le bras.

Cornaline, foudroyant le docteur du regard, s'apprêtait à lui ordonner de la lâcher quand Kali, ses yeux noirs fixés sur Aronax, intervint, d'une voix posée, presque clinique :

— La couleur, il en est recouvert. Elle rampe sur lui, elle…

Ces mots étaient inutiles. Ryan, comme les autres, pouvait presque la voir : une moirure de l'air, quelque chose de plus épais, plus huileux, plus… vorace.

— Je suis désolé, Capitaine… Désolé… répétait Aronax alors que son visage s'effritait, se délitait…

Seuls ses yeux, brillants, ivres de douleur, une douleur insoutenable, demeuraient encore intacts, trahissant un esprit conscient jusqu'au bout.

La main du lieutenant saisit son arme, la leva…

— Aronax ! cria Cornaline.

La décharge de foudre traversa la tête du malheureux, grillant son cerveau et mettant un terme à ses souffrances.

Il venait à peine de s'effondrer que Kali hurla, juste à côté de Ryan :

— Écartez-vous ! Elle est partout !

Effectivement, même sans la voir, Ryan, comme ses compagnons, sentait, autour de la silhouette du second, jonchant à présent le sol tel un vulgaire tas de scories dans ses vêtements intacts, un grouillement.

C'était invisible, mais hideux, d'une teinte indéfinissable, qui échappait à l'œil humain, rampait, rongeait et brûlait ce qui restait de l'officier.

— Kali ?

La voix de Sauvage, à sa gauche.

— Je suis prête, Docteur, répondit seulement la jeune Indienne.

Ryan vit le regard de Sauvage glisser vers Marie.

Sa compagne, son visage d'elfe déterminé, se contenta de hocher la tête. Ryan, même s'il connaissait maintenant sa vraie nature, ne put retenir une bouffée de fierté et d'admiration.

Il lui serra la main. Ils se regardèrent, et ce qu'il lut dans ses yeux…

Il aurait voulu s'approcher d'elle, l'embrasser, mais la chose qui léchait le corps d'Aronax choisit cet instant pour se détacher de lui et filer à travers la pièce, comme une traînée gluante, vers la porte et le couloir.

Kali s'élança aussitôt à sa poursuite, imitée par Marie, Sauvage, Cornaline et Sergueï.

Ryan, pestant et jurant, les suivit à son tour.

Ils traversèrent une partie du navire, alors que les membres d'équipage s'écartaient devant eux, et parvinrent vers les cales où la couleur s'infiltra à travers les panneaux fermés.

— Les cales… s'exclama Cornaline, surprise. Mais pourquoi ?

— La nourriture, tout simplement, répondit Sauvage, qui se dressait à son côté. Elle consomme tout ce qui est organique.

Cornaline tendit la main vers le mécanisme d'ouverture.

Ryan, comme les autres, retint son souffle. La porte s'escamota dans un sifflement feutré.

Il s'attendait au pire… mais la première cale semblait indemne. Les containers et les caisses s'alignaient, intacts, dans la pénombre bornée d'acier.

Vigilants, ils progressèrent jusqu'au prochain sas, l'ouvrirent… Là, encore, rien.

Ils approchaient de la troisième cale, et Ryan se tendait à nouveau, quand s'éleva la voix de Kali :

— La couleur. Elle est là.

Mais une fois encore, les mots étaient inutiles…

La chose était là, filtrant à travers le métal.

Ryan, pas plus que les autres, à part Kali, ne discernait vraiment l'entité. Pourtant, ils sentaient et, alarmés par la jeune Indienne, devinaient maintenant une légère moirure, comme les mirages sur les routes au soleil, en plus épaisse, plus déterminée, plus organique, plus… affamée.

Tous s'arrêtèrent, seule Marie avança d'un pas.

Ryan la saisit par le bras.

— Marie !

Elle se tourna vers lui.

— Tu n'es pas obligée de faire ça, Marie, insista Ryan, tant il craignait de la perdre, tant ce manque, ce vide, lui était déjà insupportable.

Elle répondit, d'une voix très calme, trop calme :

— Qui le fera, si ce n'est pas moi ?

— Moi ! affirma-t-il sans une hésitation.

La jeune fille eut un sourire triste. Elle se rapprocha de lui, leva une main fine, effleura sa joue avant de l'embrasser, avec une douceur, une tendresse comme Ryan n'en avait jamais connu.

— Je t'aime, murmura-t-elle.

Dans ces quelques syllabes, elle avait glissé toute son âme, tout son être.

Elle s'écarta, et ce qu'il y avait dans son regard, l'intensité qui brillait dans ses iris couleur d'azur, l'ombre de ses pupilles, dévorait tout ses yeux. Elle se retourna et, lentement, s'avança vers la soute infestée.

Elle n'était pas arrivée au panneau que les spores l'assaillaient de tous côtés, la pressaient, comme un essaim, curieux tout d'abord, puis plus intrusifs…

Ryan devinait, autour d'elle, la danse vorace des espèces de moirures aux trois quarts invisibles. Il se crispa.

Mais Marie, très calme, saisit le volant de la porte, banda ses muscles, ouvrit…

Une fois encore, Ryan, dépourvu des sens de Kali, ne pouvait vraiment « voir » la couleur, mais il sentait l'agitation qui régnait autour de Marie, comme si l'air se coagulait, grouillait…

— Marie… commença-t-il en faisant mine de s'avancer.

Sauvage le retint.

Et Ryan, horrifié, vit la chair de celle qu'il aimait, sous les assauts de la chose, virer au gris, s'effriter, se détacher…

Pourtant, imperturbable, elle continuait de s'enfoncer dans la

cale… Et là-bas, plus loin, Ryan perçut quelque chose, un chatoiement plus puissant, plus « compact » que les autres.

— La cosse, murmura Sauvage à côté de lui, les yeux rivés sur l'entité vers laquelle se dirigeait la jeune sacrifiée.

— Marie… râla Ryan à l'agonie.

Il sentit une main se poser sur son épaule. Sergueï s'était approché de lui et lui apportait son soutien. La silhouette solitaire de la Française, pressée de toutes parts, semblait sur le point de se désagréger…

Mais elle tint bon, se redressa, avança encore, saisit la cosse…

L'agitation de l'air, cette moirure gluante, se concentra à nouveau, devint frénétique.

Ryan, tremblant, entendit la voix de Kali.

— Ce n'est pas possible, ils vont la dévorer… Ils…

Alors que Marie titubait, s'effondrait, la « cosse » dans les bras, que Ryan, n'y tenant plus, tentait une nouvelle fois de se dégager de la poigne de Kali et de Sauvage, le corps de l'adolescente changea.

Sa chair, de grise, devint noire, se… se reconstituant sous leurs yeux.

Ce n'était pas vraiment un shoggoth, mais pas une humaine non plus, quelque chose entre les deux… Une femme d'un noir absolu, brillant. Une femme qui se redressa et, d'un pas lent, s'avança vers eux, portant, dans ses mains jointes, un « élément » translucide qui luisait d'une lumière impossible, dérangeante, douloureuse à regarder, à la teinte indéfinissable…

Autour d'elle, l'air miroitait, grouillait de choses terribles qui la dévoraient, consommaient sa chair d'obsidienne, effaçaient ses traits. Des traits qui se reconstituaient, encore et encore, comme si Marie, enfin cet être qu'ils appelaient Marie, tentait, sans répit, de maintenir son identité, son intégrité.

Alors qu'elle avançait, Ryan, fasciné, entendit s'élever la mise en garde de Kali.

— Écartez-vous ! Elle est partout !

Ryan n'avait pas besoin d'elle pour le savoir, il sentait physiquement cette présence vorace qui semblait rendre l'air plus épais, presque gluant, corrosif… Comme de la mélasse, mais une mélasse vivante et affamée.

Tous, lui compris, tirés en arrière par la main de Sauvage, reculèrent. L'apparition avançait parmi eux, de sa démarche lente et hypnotique, jusqu'à l'autre bout des soutes, où s'ouvrait un sas de plongée.

Marie s'en approchait. Ryan vit, du coin de l'œil, Cornaline

actionner l'ouverture du puits. La dalle coulissa, révélant l'eau noire, les ténèbres des abysses… Des projecteurs s'allumèrent, éclairant à peine l'obscurité absolue… avant de se diluer dans la nuit sous-marine.

Marie, toujours entourée de la nuée dévorante qui la consommait à chaque pas, se reconstituait, mais, semblait-il à Ryan, un peu moins à chaque fois, comme si même son esprit oubliait peu à peu sa forme. Ryan, déchiré, se serait peut-être élancé vers elle, mais Kali le retenait.

Il tendit la main. À moins d'un mètre d'elle, ses doigts effleurèrent la nuée… Il poussa un cri et les retira aussitôt.

Sa chair, là où il l'avait frôlée, était devenue grise, s'effritait et se détachait… La douleur était insoutenable, comme si on l'avait plongé dans un bain d'acide.

— C'est atroce… râla-t-il.

Il se tourna vers Marie, qui était parvenue au bord du puits.

— Elle souffre… Elle… Marie !

La jeune fille se tourna vers eux. Un étrange sourire, triste et tendre à la fois, étira ses lèvres. Ses yeux jaunes, sans âge, soudain, se posèrent sur eux.

Elle serra la cosse contre sa poitrine. La couleur la dévora de plus belle.

Elle recula d'un pas… et disparut dans les abysses.

CHAPITRE 18
De profundis

Elle sombrait dans les ténèbres.

Ne sentant plus rien que la douleur, cette chose qu'elle serrait contre elle et qui la rongeait la consumait vivante, comme un feu, malgré le froid qui l'entourait, qui dévorait ce corps humain qui était maintenant le sien, ou du moins cette forme qu'elle affectait.

La douleur la tenaillait, la ravageait, effroyable, alors qu'elle s'enfonçait dans l'obscurité. Mais, à travers cette souffrance, cette agonie, comme libérés, deux esprits s'élevaient, se détachaient l'un de l'autre…

Lui revenaient des souvenirs… Ceux d'une petite fille avec ses parents, sa sœur, à Barcelone, ailleurs, juchée sur un canon, avec son père… des rires, de l'insouciance.

Son premier baiser avec ce garçon, comment s'appelait-il déjà ? Derrière le gymnase du collège. Sa gêne quand on les avait surpris… Ses larmes quand il l'avait abandonnée pour une autre… Premier chagrin d'amour.

Son éveil dans cette cité où ses maîtres l'avaient créé, lui, le mille membres, le collectif, pour les servir, bâtir leur demeure, leur grande capitale australe sur ce continent et ce monde encore jeune… Il se voyait, par des centaines d'yeux, lui et ses autres « moi », masses noires iridescentes et polymorphes, malléables, à la force colossale, alors qu'ils construisaient, dans les premiers temps de ce monde, la cité de leurs maîtres, aux sons des étranges flûtes que ces derniers utilisaient pour les diriger, les dominer, eux, lui… Le shoggoth.

Oui, il se voyait, lui et ses autres frères, sous l'égide des choses très anciennes, ces créatures infiniment savantes et omniscientes, plus végétales qu'animales, qui avaient traversé l'espace sur leurs grandes ailes membraneuses pour gagner ce monde où elles les avaient engendrés à partir d'une protocellule de leur création.

Pour elles, il avait colonisé des terres, dévoré, pour se nourrir, d'innombrables créatures.

Il se voyait, les chassant dans les fonds marins, à l'aide de membres et de mâchoires, de ventouses qu'il générait : des méduses, tout d'abord, assez insipides, juste de la matière organique, puis des scorpions de mer, un peu plus goûtus, d'énormes poissons cuirassés à la chair juteuse, puis, quand lui et ses frères étaient montés sur les continents, des amphibiens, des dinosaures… Il se souvenait encore, avec une certaine ivresse, du goût puissant du sang des grands théropodes… Aucun n'était de taille à lui résister. Il apprenait de chacun et était capable de reproduire et d'améliorer leurs organes, leurs mâchoires, leurs pinces…

La naissance de Castille, sa petite sœur, qu'elle avait au départ boudée, car elle lui volait sa place, puis qu'elle avait tant aimée… L'émerveillement dans ses yeux d'enfant quand leurs parents leur avaient offert Floppy, leur westie, tout blanc et tout câlin… Ses pleurs quand il était mort, fauché par une voiture. Le léger corps de Castille contre elle comme elle la consolait.

Ses premières leçons de danse alors que, maladroite encore, elle s'essayait aux pointes, sous les regards moqueurs de ses camarades. La jalousie de Laëtitia, qui l'avait poursuivie des années, et ne manquait jamais une occasion de la rabaisser ou de la blesser.

Mais elle avait persévéré, envers et contre tout. Mieux que ça ! De la gamine boulotte qu'elle était, à force de volonté et de privations, elle était devenue une svelte adolescente, et la meilleure du cours, tant et si bien que leur enseignante l'avait proposée pour l'école nationale de danse et qu'elle avait été admise. Laëtitia, elle, avait été refusée. Elle se souvenait encore du regard de dépit de cette dernière quand elles avaient reçu la réponse, et de la satisfaction qui avait été la sienne… revanche tant attendue.

Son arrivée à Paris, dans ce petit appartement qu'elle partageait avec Léa, sa colocataire.

L'école, bien sûr…

Son appréhension. La boule qu'elle avait au ventre quand elle était, pour la première fois, entrée dans le cours de Francette, sa professeure de danse, qui l'avait tout de suite accueillie par des mots cinglants.

La douleur lors des entraînements où elle les poussait le plus loin

possible, pour faire craquer les plus faibles et ne garder que les meilleures. Ses moments de découragement, sa solitude, dans ce milieu où régnait le chacun pour soi, où les places étaient chères, où toutes les autres étaient des adversaires… Toutes… sauf Léa.

Le sourire de Léa, la douceur de Léa, celle de ses baisers, de ses caresses… dans leurs moments intimes, leurs moments volés, comme une parenthèse à la dureté de ce monde.

Léa, son premier grand amour, sa déchirure, quand elle l'avait abandonnée pour aller faire carrière aux États-Unis… Leur relation n'avait pas résisté au rêve du Nouveau Monde.

La colère qu'elle avait ressentie à cette trahison, une colère dont avait fait les frais l'une de ses camarades qui avait eu le tort de la pousser à bout au mauvais moment…

Francette avait compris, ce jour-là, que la petite Marie n'était peut-être pas si démunie ni si fragile que ça… Curieusement, même si elle l'en avait blâmée et failli la renvoyer, elle l'en avait d'autant plus appréciée.

Plus profond, plus profond vers les abîmes alors que son corps ne cessait de se restructurer pour résister à l'appétit goulu de la couleur, de moins en moins fort cependant. Comme s'il renonçait, laissait la chose le consumer… le dissoudre.

La violence… La douleur…

Les maîtres, ces êtres infiniment sages, qui prenaient peur quand d'autres créatures utilisèrent le shoggoth à leur propre compte…

Les maîtres qui décidèrent de les détruire.

La guerre. La révolte.

Des scènes terribles, de massacre, de destruction…

Il se voyait, démembrant, déchiquetant ses maîtres vénérés alors que ceux-ci s'acharnaient sur ses « lui » avec leurs armes à disruption moléculaire.

Les magnifiques cités qu'il avait lui-même construites pour eux, ravagées.

Jusqu'à la dernière, l'ultime bastion des maîtres, la grande cité antarctique où ses différents « moi » les avaient repoussés.

Les shoggoths avaient fini par la prendre. Ils la connaissaient tellement bien, eux qui l'avaient bâtie, pierre après pierre, et n'oubliaient rien.

Ils avaient repoussé les maîtres, les avaient acculés, avec une férocité égale à la cruauté de la trahison qu'ils avaient subie, celle d'enfants martyrisés se retournant contre leurs parents.

Il n'y avait eu ni oubli ni pardon.

Ils les avaient assiégés et, quand ils étaient enfin parvenus à entrer

dans le dernier bastion, s'étaient livrés à un véritable massacre.

Il se souvenait, avec une sorte d'ivresse mêlée de dégoût, de ces corps coriaces qui cédaient sous la pression de leur masse, se démembraient dans des bruits déchirants, sans un cri, sans un pleur, puisque les maîtres étaient dépourvus d'organes vocaux.

Mais il sentait encore leur détresse, leur terreur, dans ce gigantesque holocauste qu'il avait perpétré au sein des ténèbres, sous la cité antarctique, où s'étaient réfugiées les dernières des choses très anciennes.

Ces ténèbres dans lesquelles lui et ses frères aussi étaient demeurés quand les glaces, comme pour les punir de leur péché de parricide, avaient envahi et recouvert le grand continent antarctique.

Le froid. La désolation… La nuit souterraine dans ces galeries ignorées, autour de cette mer intérieure, à se nourrir des étranges manchots albinos et géants au cri bizarre : Tekeli-Li ! Tekeli-Li !

Là, pendant des milliers, des millions d'années, ils avaient attendu, creusant des tunnels, singeant l'art des maîtres… sans but, sans guide, comme des enfants abandonnés.

Ses premiers saignements de nez, puis sa perte de conscience, lors de ce gala, à Paris, devant tout un aréopage de gens célèbres venus admirer les petits prodiges de l'école. La fine fleur de la danse française.

La fine fleur dont elle était la première, la danseuse étoile… puisque Francette l'avait choisie au détriment de toutes les autres.

Et là, en plein milieu du *Lac des cygnes*, alors qu'elle donnait toute sa mesure… l'éblouissement, la perte de conscience.

Son réveil à la clinique, les visages catastrophés de ses parents qui essayaient de ne pas l'affoler, mais c'était pire encore.

Le choc, comme si le monde s'effondrait, quand on lui avait enfin appris pour la tumeur au cerveau… Une tumeur qui ne lui donnait que six mois à vivre.

L'abattement d'abord, puis l'espoir, quand on l'avait transférée dans cette autre clinique pour un traitement « expérimental ».

Le froid, quand il était sorti des souterrains, après que des humains eurent porté leurs pas dans les profondeurs de leur domaine, prouvant que la vie avait repris, là-haut, que des êtres prospéraient à nouveau… Des êtres plus goûtus, plus savoureux que les manchots albinos, un monde plein de possibilités.

Le froid, toujours, quand il avait voulu poursuivre le grand navire des humains qui ne leur avait échappé que de peu, et que l'eau s'était refermée sur lui, s'était épaissie, était devenue solide… Ses efforts vains pour se dégager de la glace qui se resserrait autour de son corps,

le chant de ses frères qui s'éloignaient, le laissaient seul…

Ses pensées qui s'engourdissaient, se ralentissaient pendant que son corps se refroidissait, se figeait dans la glace.

Le départ de la maison. Castille qui lui faisait des adieux déchirants, puis la clinique… Ces infirmiers et infirmières antipathiques, qui lui faisaient mal, ces tests…

Son réveil, dans cet endroit qu'il ne connaissait pas, un endroit grouillant de cette espèce qui était venue dans leur monde souterrain, comme ceux qu'il avait suivis à l'extérieur, qui avaient fui à bord de ce grand objet de métal sur la mer…

Cette chose noire et abominable qui était là, derrière cette vitre de verre, cette chose qui était comme un cauchemar, un cauchemar d'yeux jaunes, de bouches terrifiantes, garnies de crocs, qui changeait tout le temps de forme…

Ce petit être à côté de lui, frêle, ridicule, couronné de poils blonds et longs, aux grands yeux clairs, clairs comme ce ciel qu'il venait de redécouvrir à la surface…

Il ne désirait tout d'abord que le consommer, comme les autres… avant que leurs pensées ne fusionnent, qu'il devienne plus que de la viande, qu'elle prenne un nom, un prénom… qu'elle lui apprenne le sens du « je » là où il ne connaissait que le « nous ».

Qu'il sente sa détresse, sa peur, sa solitude, si semblable à la sienne, lui, coupé de ses autres « lui »… Son désir d'apaiser sa souffrance, de ne plus être seul… d'être avec elle… d'être deux, et un seul à la fois.

Leurs esprits qui se mêlaient, chaque jour un peu plus, au gré de ces injections qu'ils lui faisaient, qui fusionnaient.

Et puis ce jour… ce jour où la douleur, sa douleur à elle, après la dernière piqûre, atteignit un seuil insupportable. Il comprit qu'elle était en train de mourir, de le quitter, et que cette pensée lui était intolérable.

Les cris, la peur des autres quand il brisa sa cage, se répandit dans la pièce et absorba Marie juste avant qu'elle ne bascule dans le néant… absorba sa chair et son esprit…

Et puis sa fuite, l'Agence, Ryan… Ryan… Son espoir.

Et ses frères, ses frères qui l'appelaient, de l'autre bout de la Terre, dont elle sentait la présence, quelque part, autour d'elle…

Ryan à nouveau, son espoir, comme Léa avant lui. Ryan, si différent des autres, si honnête, le plus humain de tous, malgré son visage, son atavisme.

Ryan…

Elle lâcha la cosse qui continua de s'enfoncer sans elle dans les profondeurs abyssales… disparut de sa vue, cessa de la dévorer.

Mais avait-elle la force et la volonté de remonter, maintenant ?

Elle flottait dans les ténèbres alors que la quittaient les derniers miasmes de la couleur qui plongeaient à la suite de la cosse et de ce qu'elle contenait dans les ténèbres insondables des abîmes.

Elle se laissa aller.

Se diluer là, ne plus faire qu'un avec la nuit aquatique… La paix enfin, la sérénité.

La douleur s'estompait déjà dans le néant.

Et soudain…

— Marie !

Elle entendit sa voix, une voix étrange, véhiculée par l'eau… Il la saisit, la tenant dans ses bras.

Son visage, plus que jamais, ressemblait à celui d'une créature marine, mais elle ne voyait plus, elle voyait seulement l'âme qui se trouvait derrière, cette âme qui lui disait qu'elle l'aimait, inconditionnellement, quelle que soit sa nature…

Alors, rassemblant les fragments d'elle-même, comme il murmurait à nouveau son nom, elle se laissa convaincre qu'elle était encore humaine… qu'elle était encore… Marie.

Groupés autour du puits de plongée, Cornaline, le docteur, Sergueï et Kali attendaient, en silence, les yeux fixés sur l'eau noire où avaient disparu Marie et Ryan.

Cela faisait longtemps, très longtemps… trop longtemps.

Sauvage, ayant perdu tout espoir, commençait à se redresser quand Kali, dont les yeux synthétiques étaient bien supérieurs à ceux des simples humains, s'exclama :

— Ils arrivent !

Deux silhouettes émergèrent des ténèbres liquides, se précisaient, devenaient un homme et une femme…

Ryan surgit de l'eau noire, soutenant le corps inconscient de Marie, que Sauvage s'empressa d'aider à hisser à bord, grimaçant sous l'effort, tant la densité de ses tissus était impressionnante.

Ryan les rejoignit alors qu'ils faisaient cercle autour de la jeune fille sans connaissance allongée au sol.

Elle faisait peine à voir, sorte de dépouille noire, luisante et sans visage, comme rongée… Ryan s'approcha d'elle, en ne cessant de répéter son prénom. Ses traits, lentement tout d'abord, puis de plus en plus vite, se reconstituèrent pour redevenir ceux de la Française, comme moulée dans l'onyx… avant de reprendre une carnation plus humaine.

Bientôt c'était la jeune femme qui reposait, nue, au bord du bassin.

Marie ouvrit ses immenses yeux clairs pour les fixer l'un après l'autre, avant de s'arrêter sur Ryan et l'observer longuement :

— Je t'aime.

Ce fut tout, mais ce qu'il y avait dans ces trois syllabes valait tous les discours.

Ils s'enlacèrent et demeurèrent ainsi, sous le regard ému des autres.

Tous avaient la gorge nouée, jusqu'à ce qu'une voix tombée des haut-parleurs du bord ne résonne dans la salle.

— Capitaine… Vous devriez venir au poste de commandement…

— Qu'y a-t-il encore ? demanda Cornaline, fatiguée.

— C'est sur toutes les chaînes de tous les continents, Madame.

Cornaline échangea un regard avec Sauvage et une même certitude, une certitude terrible, hantait leurs pupilles…

CHAPITRE 19
La forteresse de la solitude

— Je suis en salle de plongée, transmettez sur l'écran, ordonna Cornaline en se tournant vers le mur dont saillait une large dalle noire qui grésilla un instant de parasites neigeux avant de s'illuminer pour présenter…

Une grande ville en flamme, des vagues géantes qui battaient les hauts immeubles, des foules de gens fuyant dans les rues parmi les cohortes de véhicules qui se carambolaient dans leur course éperdue, s'écrasaient, balayant les malheureux hurlant, hommes, femmes et enfants…

Des bâtisses de moindre importance étaient emportées, leurs occupants noyés… Des torrents de boue recouvraient des rues entières et ceux qui s'y trouvaient, les amalgamant en un chaos gesticulant et hideux.

Les images se succédaient, plus terribles les unes que les autres… Ici, un tanker, drossé par les déferlantes comme une vulgaire barcasse, fauchait des maisons telle une gigantesque lame avant de se retrouver bloqué entre deux buildings…

Partout des scènes hallucinantes de destruction, de mort et de ravage, des foules terrifiées cherchant à fuir les éléments déchaînés.

Et par là-dessus la voix de la présentatrice, qui en rajoutait sur un ton dramatique :

— Des tsunamis énormes dans le Pacifique. Des volcans qui entrent en éruption tout le long de la ceinture de feu… On dirait que la Terre se révolte… On parle de secousses telluriques sans précédent dans des

endroits où on n'en avait jusqu'à présent jamais décelé… On en ignore encore l'origine, mais…

Dans le silence saisissant provoqué par ces images effroyables qui se succédaient sans discontinuer, Sauvage murmura, avec la force d'un cri :

— Mon Dieu, ça commence.

— Quoi donc ? demanda Sergueï, qui avait donné la main à Kali sans quitter des yeux ce qui se déroulait sur l'écran.

— La conjonction, répondit seulement le docteur.

Ils auraient pu rester bloqués ici encore longtemps, horrifiés et fascinés à la fois par les abominables images, si la voix du matelot qui s'était déjà adressé à Cornaline ne s'était à nouveau élevée dans la salle.

— Capitaine, nous approchons.

Cornaline, s'arrachant à la contemplation morbide des scènes de destruction, se tourna vers Sauvage.

— Nous arrivons, Docteur. Venez.

Elle ajouta, à l'intention de Ryan et de Marie :

— Tous les deux, allez à l'infirmerie. Il faut que Marie se repose.

La jeune Française secoua la tête.

— Non, je veux voir moi aussi.

Ses grands yeux bleus n'avaient rien perdu de leur intensité. Au contraire, ce passage à travers la corrosion de la chose et la noirceur des abîmes avait retiré d'elle le vulgaire pour ne garder que le plus pur, le plus déterminé.

Cornaline finit par approuver.

— Trouve quelque chose pour te couvrir.

Paraissant se rappeler un élément important, elle se tourna vers le docteur.

— Je crois que votre excursion dans ce nid à pestilence de Miss Moriarty n'est plus d'actualité.

L'intonation qu'elle avait mise sur le nom de Miss Moriarty était pour le moins caustique. À l'entendre on aurait cru que les syllabes lui écorchaient la langue et la gorge.

Sauvage lui dédia un regard étonné avant de soupirer, vaincu :

— Nous n'avons plus le temps pour ça.

Cornaline hocha la tête et, appuyant à nouveau sur le système de transmission de bord, ordonna :

— Ici la capitaine Nemo. Ordre d'envoyer deux missiles typhon sur l'objectif que nous avons repéré en Écosse. Confirmez !

Il y eut un silence, puis :

— Coordonnées confirmées, Capitaine, à votre ordre.

— Lancez.

Deux secousses agitèrent le *Nautilus* alors que les missiles mer-sol jaillissaient de leur tube.

— Une bonne chose de faite, lâcha seulement la capitaine du *Nautilus*, son beau visage figé en un masque vengeur.

Elle ne portait décidément pas Miss Moriarty dans son cœur.

Elle ajouta aussitôt, en se dirigeant vers le sas d'entrée de la salle :

— Allons, vite, il n'y a plus de temps à perdre.

Quelques minutes plus tard, le petit groupe faisait irruption dans le poste de commandement.

— Capitaine sur le pont, annonça l'un des officiers alors que Cornaline prenait place sur la plateforme centrale.

Tandis que la barre émergeait du sol devant la maîtresse du *Nautilus*, et qu'elle posait ses mains dessus avec un geste de propriétaire, ses yeux s'écarquillèrent en découvrant ce qui se trouvait derrière la grande verrière translucide.

Tirée de la pénombre sous-marine se dressait une gigantesque falaise de glace vers laquelle le sous-marin se dirigeait en droite ligne, une falaise dans laquelle s'ouvrait une cavité à peine assez large pour…

Sergueï comprit que Cornaline guidait le léviathan de métal pour faire entrer le submersible à l'intérieur.

— Ça ne pas passer… murmura-t-il, inquiet, pendant que la muraille de matière translucide se ruait vers eux. Nous allons…

Il recula instinctivement, sûr que le *Nautilus* allait s'écraser d'une seconde à l'autre, que la verrière allait se fissurer et craquer quand elle raclerait…

Mais, guidé par la main infaillible de Cornaline, le formidable sous-marin se glissa dans l'ouverture pour s'enfoncer dans un tunnel foré dans la glace. Au départ étroit, il s'élargissait avant de déboucher sur une large galerie qui plongeait en diagonale dans les profondeurs de la banquise.

Les projecteurs avant éclairaient la matière luisante qui céda bientôt la place à de la roche.

— Une grotte ? demanda Sergueï en interrogeant Kali du regard.

Cette dernière répondit seulement d'un sourire.

Ils commençaient à remonter quand une ombre géante, un poisson monstrueux, s'aventura dans la clarté des projecteurs.

Il ouvrait une large mâchoire hérissée de dents pointues comme des aiguilles quand une autre forme, énorme, dotée de quatre nageoires et d'une gueule rappelant vaguement celle d'un crocodile, mais en dix fois plus grosse, surgit de l'obscurité subaquatique, se rua sur lui et le

goba au passage.

Sergueï s'exclama :

— Ah ! Quoi ça être ? Encore horreur de Cthulhu ?

— Non, lui répondit Sauvage, qui se tenait derrière lui et regardait, placide, s'éloigner la silhouette gigantesque. Juste un mosasaure. Rien que de très naturel.

— Mosasaure ? releva Sergueï. Ça être dinosaure ! Vous trouver ça naturel ?

Kali rectifia d'une voix docte :

— Ce n'est pas un dinosaure. C'est un reptile marin.

Comme il la fixait avec une expression ahurie, elle ajouta :

— C'est une erreur assez répandue.

— Mais ça plus devoir exister !

— Ailleurs, c'est vrai, acquiesça Sauvage. Mais ici, dans cette vallée, ma vallée, ils existent encore…

Alors même qu'il prononçait ces mots, le *Nautilus* émergea à l'air libre, révélant à Sergueï et à ses compagnons un spectacle… extraordinaire.

C'était effectivement une vallée, une vallée comme il ne s'en trouvait nulle part ailleurs…

De l'autre côté de la verrière s'étendait, ses vagues clapotant contre la coupole de commandement, une petite mer intérieure dans laquelle s'ébattaient d'incroyables animaux marins. Certains, dotés d'un cou interminable, se disputaient ce qui devait être un poisson… Plus loin, une vaste jungle luxuriante, parsemée de pâturages dans lesquels, à ce qu'il croyait voir, circulaient paisiblement des troupeaux de créatures qui, cette fois, ne laissaient aucune part à la contestation.

— Ça être dinosaures ! affirma-t-il, en pointant du doigt les géants qui broutaient les sommets de certains arbres semblables à des séquoias.

Kali hocha la tête.

— Oui, ça, ce sont des dinosaures… Des sauropodes, pour être exact.

Elle désigna un vol d'ombres aux ailes ornées de plumes chatoyantes.

— Et ça, des reptiles volants.

Le regard de Sergueï suivit les fantastiques créatures de la taille d'un petit avion.

— Je croyais eux ailes chauve-souris.

— Ça, c'est dans les films… rectifia Kali. Les vrais ont des plumes. Nous le savons maintenant.

— Mais comment ça être possible ?

Derrière lui, Sergueï entendit une voix qui murmurait :

— C'est magnifique.

Tous se retournèrent pour trouver Ryan soutenant Marie enveloppée d'une couverture. Le visage creusé, elle avait des allures de petit fantôme, mais elle tenait sur ses jambes.

— Marie… la gronda Cornaline avec une expression réprobatrice. Ce n'est pas raisonnable.

Elle avait l'air vraiment inquiète pour la jeune fille. Mais cette dernière, ses grands yeux buvant tout ce qui l'entourait, souffla :

— Vous auriez voulu que je rate ça ?

— Docteur, intervint Sergueï. Comment ça être possible ?

— Regardez le ciel, répondit Sauvage avec un sourire. Il ne vous intrigue pas ?

La lumière était effectivement étonnante, crépusculaire.

Sergueï comprit pourquoi en levant les yeux.

Toute la vallée se trouvait non pas à l'air libre, mais sous un gigantesque dôme de glace. La clarté du jour, diffractée en d'étranges et déroutants rayons, filtrait à travers ce dais translucide de manière parcimonieuse.

— Cette vallée, par un caprice géologique, s'est retrouvée bloquée sous ce gigantesque glacier, ainsi que les créatures qui la peuplaient… expliqua Sauvage.

— Pourquoi la glace n'a-t-elle pas tout envahi ? demanda Ryan.

— Le volcan Erebus, répondit Sauvage. Une activité magmatique couve sous cette partie de l'Antarctique. La lave réchauffe l'eau et la terre. Cette vallée est restée préservée, ainsi que tout son écosystème. Quand la météorite de Chicxulub est tombée sur Terre et a mis un terme au règne des dinosaures, voici soixante-sept millions d'années, cette vallée, qui était déjà coupée du monde, est restée inchangée… Les espèces qui la peuplaient ont évolué. Pour la plupart, elles sont devenues plus petites. Comme elles vivent dans une lumière crépusculaire, elles ont développé des yeux hypertrophiés, mais ce sont bien des descendants de dinosaures et de reptiles marins. Certains sont même intelligents.

— Intelligents ? répéta Sergueï, incrédule.

— Oui, répondit Sauvage, comme si c'était la chose la plus naturelle du monde. J'en connais un qui vous battrait aux échecs à plate couture, tout Russe que vous êtes, mon cher Sergueï.

Alors que le *Nautilus* contournait un dernier cap de roc usé pour s'engager dans une anse où les attendait une incroyable résidence à mi-chemin de la villa de luxe et du bunker, Sauvage annonça, avec une certaine emphase :

— Bienvenue dans ma forteresse de la solitude.

CHAPITRE 20
Ils m'appellent

— Hé ! La petite Nemo ! Ça faisait une paye, princesse !

Celui qui venait de s'exprimer souleva Cornaline de terre de ses bras aussi larges que des cuisses et la fit tourner comme si elle ne pesait rien. Il aurait pu servir d'illustration pour le chaînon manquant.

Presque aussi large que haut, des épaules à en complexer un ours, des mains énormes et des mâchoires à concasser les pierres, et des arcades sourcilières touffues que n'aurait pas reniées plus d'un gorille, Andrew Blodgett Mayfair méritait bien son surnom de « Monk[7] ».

Mais il ne fallait pas s'y fier. Malgré son apparence simiesque et sa force herculéenne, « Monk » était un scientifique de premier ordre, en particulier pour tout ce qui touchait la physique et la biologie, une sommité internationale qui avait fréquenté les plus prestigieuses universités et instituts de recherche. Il avait participé à plus d'une découverte de portée mondiale avant de se retirer, du moins officiellement, quand il avait décidé de se consacrer au service exclusif de la lutte contre le retour des Grands Anciens.

Il avait établi ses quartiers dans la « forteresse de la solitude » de Sauvage pour parfaire sa connaissance de Cthulhu et des siens, et passer son temps libre à l'étude du biotope extraordinaire de cette vallée cachée.

Il gardait des contacts avec certains de ses plus éminents confrères, qui l'interrogeaient parfois pour avoir ses conseils, mais, malgré de nombreuses sollicitations, refusait le plus souvent de se rendre dans le monde extérieur.

Toujours présent pour « la petite Nemo », quand Sauvage était occupé à sauver l'humanité aux quatre coins de la Terre, il avait en partie élevé Cornaline, après la disparition de ses parents tombés dans l'effroyable guerre secrète que se livraient l'Agence et les adorateurs de Cthulhu depuis des générations.

Cette fois pourtant, après avoir reposé la jeune capitaine au sol, il reçut, pour tout salut de la part de son vieil ami, l'un de ces fameux froncements de sourcils qui impressionnaient tant le commun des mortels.

— Toi et moi, il va falloir qu'on ait une explication.

Sauvage faisait bien sûr référence à la discussion qu'il avait eue avec Cornaline, mais Monk ne l'écoutait pas, fasciné par l'idole de pierre noire que Sauvage portait sur son bras comme si elle n'avait rien pesé.

— C'est bien ce que je pense ? demanda le scientifique, et ses yeux, sous ses arcades extraordinaires, brillaient d'une lueur d'intelligence aiguë qui tranchait avec son apparence simiesque, lui qu'on aurait plus imaginé en tenue de rugbyman que dans la blouse de laborantin qu'il avait revêtue.

Sauvage hocha gravement la tête.

— La pierre de R'lyeh, oui.

— Ce n'est pas de la pierre… intervint Monk d'une voix absente, comme ses énormes doigts frôlaient l'inquiétante statue sans pour autant la toucher. Je ne suis même pas sûr que ce soit vraiment de la matière…

Sauvage, qui s'était avancé au milieu du laboratoire encombré de mille et un ustensiles aux usages plus mystérieux les uns que les autres, posa l'artefact sur un coin dégagé de la grande table, au centre du domaine de Monk.

Guidés par un Sauvage déterminé, les passagers du *Nautilus* avaient débarqué, et, sans prendre le temps de visiter les lieux qui avaient l'air fascinants, avaient gagné le cœur de l'étonnante propriété, traversant des salons élégants et des jardins intérieurs où batifolaient les silhouettes agiles de petits dinosaures emplumés. Marie, Sergueï et Ryan n'avaient pas assez d'yeux pour observer tout ce qui les entourait. Ils auraient bien aimé flâner, mais Sauvage les avait menés à un train d'enfer.

L'homme de bronze était pressé.

— Elle est bien là pourtant… affirma-t-il en posant sa main sur la roche noire, presque vitreuse, sillonnée de veines vertes. On peut la toucher.

— Oui… acquiesça Monk avec un hochement de ses formidables

épaules. Comme certaines des saletés que vous combattez, Doc. Elles peuvent même vous bouffer, vous dissoudre, ou que sais-je encore…

Il avait levé les yeux pour les porter sur son vieil ami par-dessus les lunettes qui chaussaient son large nez.

— … mais ça n'en fait pas pour autant de la matière à proprement parler…

— Mais alors, qu'est-ce que c'est ? s'enquit Sauvage, qui venait de retirer sa main de la pierre, comme si un contact prolongé le brûlait.

— Qu'est-ce que la matière en général ? éluda Monk. Si on s'en réfère aux théories de Louis de Broglie[8], la matière, et par extension notre réalité, n'est qu'une forme d'ondes, une sorte de portée musicale… Et il peut y en avoir plein de différentes.

— La théorie des supercordes et des univers parallèles, intervint Kali.

Monk apprécia, en se tournant vers la jeune Indienne avec un grand sourire.

— Je vois que tu as retenu mes leçons.

— Et cette pierre ? insista Sauvage.

— Eh bien, cette pierre…

Monk, d'un de ses énormes doigts, remonta ses lunettes sur son nez.

— Cette pierre possède, ou concentre, toutes les harmoniques.

— Ce qui veut dire… commença Kali, qui fixait l'artefact avec des yeux fascinés.

— Qu'elle existe en même temps dans toutes les réalités…

— Vous en êtes sûr ? s'étonna Sauvage.

Monk se redressa et désigna l'idole.

— Dites-moi combien cette horreur a de côtés ?

Tout d'abord surpris par la question, chacun, autour de la grande table, examina l'objet à s'en donner mal au crâne.

— Trois, proposa Cornaline.

— Non… non, objecta Ryan. Quatre… euh… cinq !

— Dix ? hasarda Kali, pour une fois peu sûre d'elle.

— Vous voyez ! exulta Monk. En fait, elle en a certainement beaucoup plus. Dix, vingt, cent… Peut-être mille…

— Côtés ? interrogea Cornaline d'une voix incrédule.

— Non…

Monk secoua la tête.

— … dimensions. Mais nous ne pouvons en percevoir que trois, les autres nous sont interdites. Nous n'avons pas les sens pour ça. Kali peut probablement en deviner un peu plus, et ce jeune homme…

— Ryan, le renseigna Sauvage.

Monk acquiesça.

— Ryan aussi, mais pas nous.

Sergueï, qui, par son expérience avec les Yithiens, avait une certaine familiarité avec ces concepts, se pencha sur la statuette :

— Vous dire que nos sens trop limités pour percevoir totalité objet.

— C'est une évidence, souligna Monk.

— Mais à quoi sert-il ? demanda Ryan, qui se sentait concerné par tout ce qui touchait les Grands Anciens, et Cthulhu en particulier.

— Eh bien… commença Monk. C'est difficile à dire, mais…

— On l'appelle la clef de R'lyeh, fit remarquer Sauvage. Ce qui signifie que…

— … que cet artefact sert à ouvrir un pont entre les différentes réalités. En tout cas vers celle qui retient Cthulhu et les siens. Ces limbes entre les dimensions où ils sont prisonniers… murmura Monk.

— Mais en quoi pourrait-il nous être utile ? insista Sauvage.

— Eh bien… hasarda Monk en se penchant de nouveau vers la pierre. S'il peut ouvrir le passage et permettre à Cthulhu et ses mignons de se manifester ici, dans cet univers, il pourrait aussi, avec le bon catalyseur, les forcer à s'incarner totalement dans notre monde…

— Je ne comprends pas en quoi cela peut nous aider ? intervint Cornaline.

— Moi si…

Le regard de Sauvage était lointain.

— Car, une fois incarné dans notre réalité, Cthulhu sera soumis à ses règles… Donc, comme toute créature vivante…

— … il pourra mourir, acheva Kali, avec une expression féroce.

— C'est ça… acquiesça Sauvage, qui sourit à son tour. Mais pour y parvenir, nous allons avoir besoin d'aide.

— Laquelle ? s'exclama Sergueï. Qui aider nous ? Qui assez puissant pour tuer quelque chose comme cette créature ?

Sauvage se tourna vers Marie.

— Elle… Et les siens.

Ryan se plaça aussitôt devant la jeune fille.

— Non ! C'est hors de question ! Vous ne croyez pas que vous lui en avez demandé assez ?

Il désigna la jeune Française au visage creusé. Elle les fixait tous de ses grands yeux couleur d'azur.

— Regardez-la !

Il était prêt à se battre pour défendre son amie. La tension montait entre Sauvage et lui, presque palpable. Cornaline s'apprêtait à intervenir quand s'éleva la voix de Marie.

— Je veux y aller.

Tous se figèrent, avant de se tourner lentement vers elle.

— Quoi ? s'étouffa Ryan.

Marie le dévisagea avec un regard d'excuse, mais également une détermination sans faille.

— Je veux y aller, répéta-t-elle.

— Mais pourquoi ? éclata Ryan, qui ne comprenait visiblement pas.

— Je veux savoir d'où je viens… ce que je suis…

— Mais tu es Marie ! affirma Ryan. Tu l'as prouvé à bord du *Nautilus*, avec cette chose.

— C'est vrai, acquiesça la jeune Française, son visage d'ange tourné vers lui. Mais pas seulement et, si je veux être en paix avec moi-même, je dois savoir ce que je suis en totalité.

— On est ce que l'on veut être, intervint Cornaline.

— Oui, acquiesça Marie avec une profonde conviction en rendant son regard à son amie. Mais pour cela, il faut savoir d'où on vient.

— Mais tu… commença Ryan.

— Ils m'appellent… souffla Marie.

— Qui ? demanda Sauvage.

— Mes frères. J'entends leurs voix en moi… Ils sont moi…

Marie acheva :

— Je dois y aller… les rejoindre. Alors seulement je saurai qui je suis vraiment et je pourrai faire mon choix, en pleine connaissance de cause.

— Marie…

C'était une plainte qui sortait des lèvres de Ryan.

Marie le dévisagea, triste soudain.

— J'aimerais être celle dont tu rêves, Ryan, mais je ne suis pas elle… Enfin pas seulement, et je ne pourrai jamais l'être si je ne sais pas ce que je suis. Pour choisir, il faut que j'aille au fond, tout au fond de moi.

Ryan la dévisagea longuement, des larmes dans les yeux, ces yeux trop ronds, avant de se détourner et de s'en aller.

Marie tendit une main vers lui, mais il était déjà parti.

Alors, se tournant vers Sauvage, elle demanda, d'une voix qui ne souffrait aucune contestation :

— Docteur, amenez-moi… amenez-moi à la cité dolente.

. Monk, diminutif de *monkey*, « singe » en anglais.

Louis Victor de Broglie (1892-1987) est un mathématicien et physicien français qui a révolutionné la physique en généralisant à toute la matière la dualité onde-corpuscule d'Einstein.

CHAPITRE 21
Tekeli-Li

L'autochenillette était d'une facture étonnante, comme la Nemobile et tous les véhicules qu'utilisait l'Agence Lovecraft, produits d'une technologie extrêmement avancée et à la fois rétro. L'évolution, au sein de ce repli de la réalité où vivaient Sauvage, Cornaline et les autres, avait suivi un cours différent de celle du reste du monde.

Le véhicule trapu, conçu pour résister aux conditions météorologiques extrêmes qui sévissaient sous ces latitudes australes, avançait, tel un étonnant croisement de char et de scolopendre, dans sa cuirasse articulée qui s'adaptait au terrain, sur son jeu de huit chenilles.

Le moteur, propulsé par la même énergie que le *Nautilus* ou l'*Albatros*, produisait un étrange sifflement bas qui montait parfois en régime quand l'engin, comme à ce moment-là, forçait pour gravir des pentes un peu raides.

Dans l'habitacle baigné d'une pénombre bleutée, éclairé par l'affichage des différents contrôles du bord, régnait une douce chaleur. Mais, à l'extérieur, le furieux vent antarctique s'acharnait sur la coque en rafales si violentes qu'on avait l'impression qu'il allait soulever le pesant véhicule.

Il en était ainsi depuis qu'ils avaient quitté la vallée miraculeuse où se cachait la forteresse australe du docteur.

Ils avaient gagné le poste extérieur en empruntant une rampe à laquelle on accédait de la villa par un véritable petit « métro » privé. Là, tout près de la lourde porte blindée installée dans la glace, se

trouvait alignées un certain nombre de « scolopendres des neiges ». Le docteur les avait tous invités à embarquer à bord d'un des engins et avait pris place aux commandes. Il avait lancé l'ouverture des grandes dalles de métal qui s'étaient lentement écartées pour leur dévoiler l'enfer blanc.

À peine s'étaient-elles désolidarisées que le vent démentiel s'était engouffré dans la grotte.

La « scolopendre » s'était mise en mouvement. Quelques minutes plus tard, ils s'éloignaient de l'entrée de la base dont les portes se refermaient déjà, dans l'immensité blafarde du sixième continent.

Depuis, les heures s'étaient écoulées, monotones, au rythme lancinant de l'étrange bourdonnement du moteur.

Il n'y avait pas grand-chose à regarder dehors, le néant blanc du ciel se confondant avec celui du sol. L'univers se réduisait à un grand rien hurlant qui cernait leur petit cocon d'humanité.

Marie, silencieuse, paraissait absorbée dans ses pensées. Face à elle, Kali et Sergueï, serrés l'un contre l'autre, l'observaient sans mot dire.

Là où aurait dû se trouver Ryan, Cornaline avait pris place et la surveillait avec bienveillance.

Ryan, lui, était absent.

Il avait refusé de venir quand Sauvage avait annoncé leur départ. La décision de Marie l'avait profondément touché. Était-ce sa manière de se venger ? De se protéger ? Comment savoir ?

Cette décision avait-elle affecté Marie ? Certainement, mais elle demeurait indéchiffrable, comme enfermée dans des pensées lointaines, et son regard, presque effrayant, semblait ne rien voir de ce qui l'entourait, comme si elle évoluait dans une autre réalité.

Son expression n'avait pas changé depuis des heures, pas plus que son immobilité de statue, quand le ronron lancinant varia soudain d'intensité.

L'inclinaison de l'appareil, jusqu'alors assez prononcée, se modifia pour retrouver une assiette à peu près horizontale.

À l'avant, derrière le pare-brise bombé, Sauvage déclara, laconique :

— Nous arrivons.

Il y avait une curieuse intonation dans sa voix, quand il leur adressa ces mots, avant d'arrêter l'engin dont le mouvement cessa en douceur.

Le docteur se leva de son siège.

— Équipez-vous, nous sortons. Il fait –70 °C dehors.

Chacun revêtit ses affaires d'extérieur : pardessus isolant, lunettes glaciaires et masque respiratoire pour éviter que la buée rejetée ne

condense aussitôt.

Seule Kali demeura le visage nu et ne prit pas la peine de se revêtir de couches excessives de vêtements protecteurs. L'un des « avantages » de son corps synthétique.

Sauvage gagna la porte latérale, posa sa grande main gantée, plus imposante encore, sur la commande d'ouverture.

— Prêts ? interrogea-t-il, sa voix un peu étouffée par le respirateur qui dissimulait ses traits.

Tous hochèrent la tête.

Il appuya.

La dalle de métal glissa sur le côté.

Aussitôt, le vent hurlant s'engouffra dans la soute, dissipant instantanément la douce chaleur qui y avait régné jusqu'alors, tentant de les mordre à travers les couches protectrices, comme un loup enragé.

Ils sortirent du véhicule. Le ciel était en train de se dégager. D'un néant blanc, il passait maintenant à un azur céruléen, si clair, si limpide, si vaste, qu'il en devenait presque inquiétant.

Et là, devant eux…

Ils se trouvaient sur une sorte de crête, le sommet d'une montagne érodée par les vents furieux qui soufflaient ici, dominée par d'autres pics plus hauts et violents, dont certains paraissaient creusés d'étranges grottes aux formes vaguement géométriques.

Mais rien de tout cela ne retint leur attention quand ils découvrirent ce qui s'étendait devant eux, au bas d'une longue pente de neige.

Une cité… Une cité comme jamais ils n'en avaient vu ou n'auraient cru en voir.

Une cité colossale, immense, une métropole antédiluvienne qui s'étalait là, sur et sous la glace, dans cette vallée gigantesque. Les constructions extraordinaires, à l'architecture déroutante, délirante et surdimensionnée, se perdaient de loin en loin avant de se confondre avec le désert de neige.

La démesure, voilà l'adjectif qui convenait à ce lieu, une démesure dans l'espace, mais aussi dans le temps, car il était évident, quand on observait cette démence de pierre, qu'elle se trouvait là depuis des temps immémoriaux, bien avant que la glace ne recouvre ce continent de sa gangue blanche… Tout comme il était évident qu'elle n'avait pas été conçue par ni pour des humains.

Ces bâtiments, dont les ouvertures en hauteur avaient été aménagées pour des créatures volantes, ces tours au plan en étoile, obéissant à une logique et à une géométrie qui n'étaient pas humaines,

ces proportions hallucinantes…

Cornaline, qui se tenait juste derrière Sauvage et observait, elle aussi, fascinée, la formidable mégapole non humaine, murmura :

— Docteur, vous ne m'aviez jamais amenée ici, c'est…

— Angoissant ? Oppressant ? proposa Sauvage.

— Tout cela, oui, souffla Cornaline. Mais pas seulement. Je ne sais pas comment dire… J'ai comme une impression…

— … de familiarité, acheva Sauvage pour elle, sa puissante silhouette, campée sur ses jambes écartées, défiant le blizzard glacial qui leur saisissait les membres même à travers leurs combinaisons isolantes.

— Oui, c'est cela… avoua Cornaline.

Car, malgré l'antiquité de ces lieux, puisque seul le sommet des bâtiments (qu'on devinait gigantesques) émergeait de la glace, on ne pouvait s'empêcher de faire le parallèle avec New York, Tokyo ou Mexico… des cités vibrantes de vie et d'activités.

Tout en l'observant, Sergueï et les autres l'imaginaient du temps de sa splendeur.

Et Sauvage de préciser, de sa voix qui, en ces lieux, s'imposant même sur les mugissements du vent, prenait des accents prophétiques :

— On les appelle, dans les plus vieux livres que nous ayons, les « Choses très anciennes ». Ce sont certainement les premiers occupants de ce monde, avant même les Yithiens, des millions d'années plus tôt. Ce sont eux qui ont créé un certain nombre de formes de vie sur cette planète, par manipulation et croisements, dont les premiers humains…

Il laissa un temps avant de poursuivre.

— Ils étaient issus d'un autre monde, très lointain. Ils avaient voyagé à travers l'espace sur leurs ailes membraneuses capables de supporter le froid interstellaire et de capter la lueur des étoiles… Ils n'étaient pas vraiment animaux, ni végétaux non plus, à la croisée des deux. Des êtres différents, nés sous un soleil différent, dans un monde différent, mais…

Il ajouta, avec une étrange inflexion :

— Mais ils étaient curieux, capables de ressentir la peur, la colère, l'amour peut-être ? Et quoique très, très différents de nous, c'étaient des hommes aussi, à leur manière…

— Les maîtres… murmura Marie.

Tous se tournèrent vers elle avec surprise et un peu de crainte, tant sa voix possédait à cet instant des accents étranges.

— Quoi arriver à eux ? demanda enfin Sergueï du bout des lèvres, comme s'il redoutait la réponse.

Sauvage ouvrit la bouche… Marie le prit de vitesse, les yeux toujours plongés vers l'extraordinaire cité.

— Je les avons tués. Je les avons tous tués, nos sages et vénérés maîtres…

La manière dont elle prononça ces mots, l'expression de son visage, avaient quelque chose de tragique et de terrifiant à la fois.

— « Je les avons tous tués ? » répéta Sergueï. Mais quoi cela vouloir dire ?

— Nous sommes un… eux et moi.

— Eux ?

Sergueï ne comprenait visiblement pas.

Le docteur expliqua :

— Les shoggoths, les serviteurs des choses très anciennes, qu'ils avaient créés pour bâtir leur cité, étaient leurs esclaves. La créature que… que vous avez vue dans le British Museum ou à Pnakotus… Un être multiple et unique… Une intelligence collective qui partage ses pensées, ses expériences…

— Et Marie être… commença Sergueï. Fragment de cette chose…

— Je suis eux, et ils sont moi… affirma Marie en les fixant de son terrible regard. Ils chantent à travers moi, j'entends leur appel…

Elle se tournait vers la cité quand un cri monta derrière eux :

— Marie !

Une silhouette, surgie d'une seconde scolopendre arrêtée à quelque distance, courait dans leur direction.

— Ryan ? murmura Marie, ses yeux immenses encore agrandis par l'étonnement derrière ses lunettes glaciaires.

Arrivé à leur hauteur, celui qui se précipitait vers eux ralentit.

Traversant leurs rangs, il s'avança vers la jeune Française avant d'abaisser son masque pour dévoiler son visage.

C'était bien Ryan qui, bravant le froid, se tenait juste devant elle, silencieux, la dévorant des yeux.

Tous les deux se faisaient face, sans un mot, immobiles, dans le vent meurtrier, avant de se jeter dans les bras l'un de l'autre et de demeurer enlacés un très long moment, comme s'ils voulaient ne plus faire qu'un, devant les regards émus de tous les autres.

Quand ils se séparèrent, les yeux de Marie avaient perdu leur bleu d'azur pour se muer en flaques d'onyx luisant.

— Tu reviendras ? demanda Ryan.

C'était presque une supplique.

Marie lui répondit d'une étrange voix, humaine et différente à la fois, tant s'y glissaient des accents flûtés à la note déroutante… inquiétante :

— Je ne sais pas, Ryan…

Elle répéta, plus bas :

— Je ne sais pas.

— Je t'aime, finit-il par avouer, et son visage, son corps entier criaient la vérité de ces mots.

Elle leva une main, caressa sa joue, ses branchies, s'approcha… Ses lèvres gonflées s'entrouvrirent…

Elle l'embrassa.

Alors que leurs lèvres s'unissaient, que leurs souffles ne faisaient plus qu'un, la peau de la jeune fille changea de couleur, comme une marée qui monte, débordant de son col pour gagner son visage.

Elle s'écarta de lui et le fixa à nouveau, ses traits formant un masque déconcertant, d'un noir absolu, à la luisance de l'onyx, beau et terrible à la fois.

— Moi aussi, je t'aime, mon play-boy des sardines. Surtout, ne change pas…

— Je change chaque jour, murmura-t-il d'une voix dépitée.

— Je ne parle pas de l'apparence. L'apparence n'est rien… Et si je reviens, Ryan, si je reviens, ce sera pour toi et ce que tu es…

Ces mots prononcés, de cette voix pas tout à fait humaine qui les rendait plus poignants encore, elle se détourna. Après un dernier regard au groupe, un geste de la main et un étrange sourire, comme si elle s'excusait de les abandonner, elle s'éloigna, de son pas léger, sur la pente de neige menant à l'incroyable cité…

Le blizzard tourbillonnait autour d'elle, la masquant parfois, mais pas assez pour qu'ils ne la voient rejeter ses vêtements qui tombaient derrière elle, un à un, telle une mue inutile…

Elle avançait, nue à présent, insensible au froid meurtrier, silhouette dérisoire face à cette immensité, noire sur fond blanc, comme sculptée à même la nuit.

Elle s'amenuisa encore, jusqu'à devenir presque invisible, diluée dans le blizzard blanc. Sa silhouette se troubla, se transforma, se fit autre, comme une pâte qui ruisselait, se développant, se déployant pour prendre une autre forme…

À la faveur d'un coup de vent qui balaya les flocons de neige et dévoila la grande artère en pente qui s'enfonçait entre les étranges bâtiments cyclopéens qui émergeaient de leur gangue de glace, ses compagnons devinèrent une ombre cauchemardesque, une ombre folle, celle que Ryan et Sauvage connaissaient déjà pour l'avoir vue décimer les polypes volants, dans la métropole souterraine de Pnakotus.

Tous, même les plus endurcis, mis à part Kali, retinrent un frisson

alors que la forme démente du shoggoth s'éloignait vers les profondeurs de la cité, accompagnée par ce sifflement flûté et ce cri spectral, insensé, qui était sa manière de s'exprimer, d'appeler…

« Tekeli-Li ! Tekeli-Li ! »

Les flocons se refermèrent sur elle, tirant un voile pudique sur cette abomination de chair noire en révolution dont le chant étrange persista encore quelques secondes sur le mugissement furieux du blizzard meurtrier, avant de disparaître…

CHAPITRE 22
L'heure de R'lyeh

L'orage se déchaînait sur la grande cité de verre et d'acier.

Sous les nuées fuligineuses qui tournoyaient dans le ciel, en un bouillonnement gras teinté de brun par les débauches photoniques de la ville, les éclairs fouettaient les hauts buildings à un rythme furieux, comme si quelque tortionnaire divin avait décidé de punir la métropole pour son orgueil.

Les langues de foudre, comme autant de mèches, venaient frapper encore et encore les paratonnerres des tours étincelantes sur lesquelles se déversaient de véritables trombes d'eau.

Beijing, pour avoir traversé quelques tempêtes mémorables, n'en avait pas connu de telle de toute son histoire.

Ici, au 65e étage du China World Trade Center Tower, la vue était saisissante.

Même à travers la grande et épaisse baie vitrée blindée qui offrait sur la cité un panorama imprenable, on entendait les grondements de l'orage, les gouttes furieuses martelaient la matière translucide comme de petits impacts de balles.

Mais celle qui se tenait derrière, sa silhouette idéale gainée de cuir sombre, ses cheveux ramenés en un strict chignon qui mettait en valeur la courbe fine de sa nuque et dégageait son beau visage oriental, ne montrait aucune inquiétude.

Même ses yeux bridés, où se reflétait la lueur sauvage des éclairs, ne se teintaient pas d'une once de terreur. Froids et scrutateurs, ils observaient le déchaînement des éléments avec un intérêt et un calme

presque dérangeants, les pupilles si dilatées qu'elles paraissaient recouvrir les globes oculaires, un néant affamé où on aurait pu se perdre.

Il y avait une ébauche de sourire, sur le masque délicat de cette beauté qu'on devinait redoutable, une beauté qu'on ne côtoyait pas sans en payer le prix… un prix élevé.

— C'est la même chose dans le monde entier. On dirait que la nature devient véritablement folle.

La voix un rien haut perchée, s'exprimant dans un mandarin pressé, brisa l'instant de sa note maladroite.

Miss Moriarty se retourna. Ses pupilles s'étrécirent un peu pour se poser sur le gros Chinois qui, assis dans son large fauteuil, fixait la mosaïque d'écrans qui brillaient au mur, face à lui. Des écrans qui présentaient autant de vues du monde entier… et autant de désastres.

Ici, des volcans crachaient vers le ciel des panaches de cendre et de feu : Hawaï, Naples, Mexico. Même le Fuji, au Japon, s'était réveillé… Partout des foules paniquées fuyaient les torrents de lave ou les nuées ardentes qui ensevelissaient des villes entières…

Là, des tsunamis balayaient les continents, dévastant des pays entiers…

En Russie, sur le site de Tunguska, quelque chose, que la caméra ne parvenait pas à capter, mais dont on devinait vaguement les contours, des contours déjà bien suffisants pour ébranler la raison de n'importe qui, était en train de se matérialiser…

— J'ai envoyé nos navires et tout l'équipement que vous demandiez dans le Pacifique, au point que vous nous avez spécifié, là où vivent ces…

Le regard du gros Chinois en costard glissa vers une autre silhouette dressée derrière Miss Moriarty, un homme dont le visage ressemblait plus à celui d'une créature marine, et pas des plus engageantes, qu'à celui d'un humain… Pourtant, malgré ces yeux globuleux, cette bouche sans lèvres, cette peau écailleuse, Ryan aurait reconnu les traits de son frère, Jonathan.

Et il n'était pas seul. Plus loin, trois de ses semblables, plus ou moins humanoïdes, scrutaient eux aussi le gros Chinois.

Celui-ci, pour fuir cette vision, se tourna vers la femme.

Mais ce qu'il lut dans ses yeux sombres, cet appétit insatiable, cette voracité aveugle, celle du vide, ne le rassura pas. À tout prendre, même les hommes-poissons étaient moins effrayants qu'elle.

Il ajouta, comme pour combler le silence terrifiant qui s'était installé entre eux :

— Vous nous avez fait faire des profits prodigieux par votre

capacité à prédire les catastrophes naturelles… Nous avons pu spéculer sur certaines villes ou régions, mais…

Il s'arrêta, alors que ses yeux glissaient d'un écran à l'autre et qu'une idée effroyable faisait lentement, mais sûrement, chemin dans son esprit, que la vérité, aussi démente qu'elle soit, lui éclatait enfin au visage. Il murmura, terrifié :

— Vous ne prévoyez pas les catastrophes…

Un horrible sourire releva les lèvres de Miss Moriarty.

— … vous les provoquez… souffla-t-il pendant que les images des gigantesques navires ballottés tels des fétus de paille par les vagues énormes défilaient sur les écrans. Vous nous avez promis des richesses inouïes à cet endroit, mais je ne vois pas…

— Soyez patient, répondit Miss Moriarty en se rapprochant de lui de sa démarche inquiétante, reptilienne, mélange de sensualité et de menace latente. La patience est une vertu rare chez les humains… Vous êtes tellement pressés, alors que vous assistez à un avènement attendu depuis des millions d'années.

Elle se pencha sur lui. Le cuir sombre qui moulait sa silhouette affolante, comme une seconde peau, crissa doucement.

— Savourez, Monsieur Wang, savourez le retour des vrais maîtres de ce monde…

Sur l'écran, des tankers ou des porte-avions se renversaient, perdant leur contenu dans l'océan, et quelque chose, une masse gigantesque, émergea des profondeurs océanes.

On ne la distinguait pas très bien, dans les trombes d'eau et le chaos. Celui qui filmait tentait de garder son assiette sur un pont qui tanguait, mais ce qu'on en devinait était déjà bien suffisant…

Un délire de pierre noire, sombre et limoneuse, comme le sommet d'une montagne, se soulevait. Et l'esprit se repliait, se racornissait face à cette démence architecturale, cette construction qui défiait toutes les lois de la géométrie.

Il était évident que ce n'était pas une formation naturelle. Jamais la nature ne se serait compromise dans une aberration pareille. C'était une cité… une cité comme jamais il n'aurait dû en exister sur cette planète tant elle était un blasphème aux lois physiques de ce monde.

— Mais qu'est-ce que c'est ? geignit le gros homme d'une voix plaintive, un masque de terreur sur le visage.

— La puissance, répondit Miss Moriarty d'une voix terrible… La fin… Votre fin… Et notre retour.

Tout en prononçant ces mots, elle paraissait grandir, recouvrir l'homme de son ombre, une ombre qui semblait s'étirer, étrange, terrifiante…

Le malheureux était paralysé. La bouche de Miss Moriarty se déforma, s'ouvrit démesurément, comme un puits, un gouffre béant sur quelque néant infini, et elle… Elle l'avala, d'un seul coup, avant de se redresser, la moitié du corps du Chinois dépassant de cette gueule géante avant de disparaître…

Elle secoua le cou, puis joua des mâchoires et referma sa bouche qui avait repris une taille normale.

Ses yeux brillèrent un instant d'une intense satisfaction. Ce fut tout. On n'aurait jamais cru, en regardant sa silhouette de rêve, qu'elle venait d'avaler un homme tout entier.

Les hybrides s'agitèrent, mal à l'aise.

À leur tête, Jonathan, plus grand, plus fort, plus horrible encore que les autres, semblait, lui aussi, un peu inquiet, quand elle se tourna vers lui et s'approcha de sa démarche de prédateur en chasse.

Car son ombre, projetée sur le mur par le jeu stroboscopique des éclairs qui n'avaient pas cessé de fouetter la cité, n'était pas celle d'une femme qui marche. En fait, elle n'était même pas celle d'une femme du tout… ni d'un humain… ni de quelque créature de ce monde, et aucun des hybrides présents n'était désireux de porter son regard vers elle.

Parvenue devant lui, elle leva une main pour caresser sa peau écailleuse.

Il mesurait bien trois têtes de plus et la couvrait de son ombre, mais c'était lui le plus nerveux. Tout ce qui émanait de Miss Moriarty, de sa personne, cette aura qui l'environnait, l'habillait, était terrifiant. Il était clair que cette femme concentrait, dans sa chair, dans tout son être, une malignité froide et infinie… un pouvoir inconcevable.

— Il est temps, mon beau poisson… Tu es prêt maintenant. L'heure est venue…

— Le temps de quoi ? demanda Jonathan d'une voix méconnaissable, à peine humaine, qui ressemblait plus à un gargouillement qu'à une parole articulée.

— Le temps pour tes frères d'avoir un guide pour mener la cérémonie finale… Celle qui libérera notre Seigneur et Maître, ainsi que tous les siens. Il ne nous manque plus que deux ingrédients…

— La pierre de R'lyeh, commença la chose qui avait été Jonathan.

— Oui, approuva Miss Moriarty.

— Et le second ?

— Ton frère, mon cher Jonathan… Seul son génome, son héritage, celui d'Obed Marsh et de la reine des tiens, la descendante de Dagon en personne, pourra activer la pierre, ouvrir R'lyeh, briser les sceaux que ces maudits anciens, ces misérables concombres pensants qui

vivaient en Antarctique, avaient posés sur la demeure de Cthulhu…

— Qu'allez-vous faire de lui ?

Était-ce de l'inquiétude qui brillait dans l'œil glauque et globuleux du profond ?

— Moi ? Mais moi je ne vais rien en faire, mon brave petit poisson. C'est toi qui feras… Tu le sacrifieras. Tu prendras sa vie et tu la consommeras en prononçant les mots que je t'apprendrai, avec les gestes que nous avons répétés…

Sa main s'arrêta sur sa gorge, tout près de ses branchies.

— Cela te pose un souci, mon beau petit poisson ?

— Non… Non… coassa-t-il d'une voix qu'il voulait assurée.

Et peut-être l'était-elle ? Comment savoir à présent ?

— Bien, approuva-t-elle en le relâchant avant de se tourner vers la baie vitrée.

Là, de l'autre côté, où le ciel se déchaînait, se rapprochait une ombre cauchemardesque, une ombre ailée…

L'instant suivant, le verre blindé explosa en milliers de fragments. Une monstrueuse créature, à la peau étrange, squameuse et pustuleuse, à la gueule énorme, la traversa avant de replier ses ailes membraneuses et de pousser un cri à martyriser le tympan.

Sans attendre ni montrer le moindre signe de crainte devant cette abomination de chair sombre, Miss Moriarty sauta sur son dos.

Alors que le shantak se retournait et approchait de la baie vitrée fracassée d'un pas dandinant, elle lança à Jonathan :

— Nous nous retrouverons, mon beau poisson… Je te charge de ramener ton peuple à mon appel et d'être prêt.

Elle s'apprêtait à solliciter son abjecte monture dont les griffes agrippaient le rebord de l'étage sans se soucier des éclats de verre. Des trombes d'eau, celles de la tempête qui cinglait la cité, s'engouffrèrent par la fenêtre éventrée en rafales hurlantes, quand Jonathan l'interpella :

— Pourquoi ?

Elle se retourna vers lui et lui lança un regard à pétrifier bien des âmes.

— Pourquoi, quoi ?

— Pourquoi, vous, une humaine, livrez-vous ce monde et les vôtres aux Grands Anciens ? Qu'avez-vous à y gagner ?

Elle le dévisagea. Les autres s'écartèrent de lui, comme s'ils craignaient de partager quelque sort peu enviable. Mais pour seule réponse, elle éclata d'un rire dont les harmoniques s'étendaient bien au-delà de ce que pouvait percevoir l'oreille humaine et torturaient le cerveau de Jonathan, tout profond qu'il soit.

Elle ajouta néanmoins, les échos de son effroyable hilarité hantant encore la pièce :

— Charge-toi de ta mission, je me charge de la mienne.

— Quelle mission ? ne put-il s'empêcher de demander.

— Rapporter la pierre et ton frère.

Le shantak déployait déjà ses ailes et s'envolait dans la tourmente, insensible aux bourrasques qui flagellaient la cité et aux éclairs qui déchiraient le ciel en fureur, emportant avec lui le masque de Miss Moriarty.

Et même s'il refusait de se l'avouer, Jonathan respira soudain beaucoup mieux.

Entraînant avec lui ses frères semi-humains, il quitta la pièce. Derrière lui, dans le vent hurlant, les écrans présentaient encore les images apocalyptiques des quatre coins du globe et celle de la démence architecturale qui se dressait à présent au-dessus des vagues démontées…

L'heure de R'lyeh. L'heure de Cthulhu approchait…

CHAPITRE 23
Trahison

— Ils ont attaqué les rorquals, grand-père. Mais j'ai réussi à les sauver…

— Pas tous, Cornaline. L'un d'eux a été tué.

La voix avait un ton de reproche. Cornaline se replia au fond de son lit, dans l'obscurité de sa vaste chambre, au sommet de la forteresse de la solitude.

Dans la pénombre à peine troublée par l'étrange luminosité filtrant des stores de métal abaissés occultant la fenêtre, cette semi-obscurité à la teinte violine qui était celle de son enfance passée en ces lieux, elle distinguait, assise dans le grand fauteuil club qui faisait face au lit, la haute et étroite silhouette d'un homme à la peau sombre, aux cheveux savamment lissés en arrière, à la mode ancienne, une courte barbe bien entretenue ceinturant sa mâchoire et soulignant ses lèvres fines et volontaires, au nez aquilin.

C'étaient ses yeux qui retenaient le plus l'attention, des yeux noirs, mais qui, même là, en l'absence de véritable lumière, brillaient d'un éclat intérieur, une flamme terrible que rien ne pouvait arrêter ni apaiser.

Il était sanglé dans un uniforme d'un autre temps dans lequel on reconnaissait sans peine la filiation avec celui de Cornaline. Un uniforme de marin, et pas n'importe quel marin : celui du capitaine Nemo, fléau des sept mers qui, à son époque, avait terrorisé la marine de guerre anglaise et celle des autres nations coloniales.

Poursuivant sa vengeance aveugle, combien avait-il coulé de

navires, avant que le docteur Sauvage, lors d'une rencontre homérique où le *Nautilus*, attaqué par une créature invoquée par un adepte des Grands Anciens, avait manqué être détruit, ne le sauve lui et son équipage, le décidant à passer de son côté ?

Le capitaine Nemo, après avoir fait croire à sa mort en sabordant le *Nautilus I*, avait mis son formidable savoir au service de l'humanité, contre les Grands Anciens qui voulaient ravager la Terre et toutes ses formes de vie…

Dans l'île mystérieuse et sur le site d'Atlantis, il avait construit un nouveau sous-marin, le *Nautilus II*, et l'avait lancé à son tour dans la bataille. Il avait été détruit juste à la fin de la Première Guerre mondiale, dans un formidable affrontement entre les sbires des Grands Anciens et l'Agence, au large de la Scandinavie.

Le grand-père de Cornaline, Cornelius Nemo, avait pris la succession, construit le *Nautilus III* et poursuivi la lutte. Lui était tombé au cours de la Seconde Guerre mondiale, au large de la Sicile, où les adorateurs de Cthulhu avaient invoqué une abomination marine pour couler la flotte alliée prête à débarquer.

Les parents de Cornaline, Émile et Ryoko Nemo, avaient donc appareillé avec le *Nautilus IV*, plus grand, plus performant que les précédents, et repris la lutte, jusqu'à cette nuit de 1998 où leur navire, au large du Japon, assailli par des créatures invoquées par Miss Moriarty, avait sombré et causé leur disparition… laissant Cornaline orpheline.

Élevée par Sauvage, Monk, et les autres membres éminents de l'Agence, puis envoyée dans les plus grandes écoles d'Angleterre et du Japon, où se trouvait une partie de ses ancêtres, elle avait, à sa majorité, décidé à son tour de rejoindre la lutte et avait mis en chantier le *Nautilus V*. Plus puissant, plus imposant encore que ses prédécesseurs, il disposait de toutes les dernières améliorations de la technologie moderne en plus de celle inventée par son arrière-grand-père. Elle en assumait depuis le commandement.

Sous les ordres du docteur, auquel elle vouait un véritable culte et des sentiments qu'elle se refusait à analyser, mais n'en conservait pas moins une certaine indépendance, celle que sa famille avait toujours gardée vis-à-vis de l'Agence.

Elle n'avait pas de secret pour Sauvage, qu'elle connaissait depuis l'enfance. Il faisait partie de sa vie aussi loin que remontait sa mémoire, si ce n'était cette étrange relation qu'elle entretenait avec le « fantôme » de son arrière-grand-père.

Elle n'aurait pas pu l'expliquer, et ne le cherchait d'ailleurs pas, mais, depuis la mort de ses parents, elle voyait, pas toutes les nuits,

mais très souvent, le spectre de son arrière-grand-père, tel qu'il était sur les photos qu'elle avait vues de lui.

Cela ne l'effrayait pas, bien au contraire. Elle lui parlait, lui racontait ses déboires, ses peines, ses doutes, ses misères, tout ce dont elle n'osait pas s'ouvrir au docteur de crainte de le décevoir.

Depuis quelque temps, cependant, elle avait noté une fréquence plus importante des apparitions de son aïeul, et des discussions étonnantes, plus… vivantes.

Il l'interrogeait souvent, la conseillait aussi, parfois de manière surprenante. C'était lui, par exemple, qui lui avait suggéré de laisser filtrer ses sentiments envers le docteur, chose qu'elle n'aurait jamais osé faire auparavant.

Mais ce soir, il était encore plus étonnant que d'habitude.

— Cornaline, affirma-t-il. J'ai refait les calculs. Sauvage se trompe. R'lyeh est déjà sortie des flots. C'est maintenant qu'il faut prendre la pierre et aller fermer le portail à jamais.

Cornaline, du fond de son lit, écarquilla les yeux.

— Maintenant ? Mais c'est trop tôt, nous ne pourrons pas…

— Si nous ne le faisons pas, Cthulhu sortira de sa tombe, et alors…

— Mais c'est ce qu'il faut faire, attendre que Cthulhu sorte et… le détruire en utilisant la matière qui lui permet de s'incarner en ce monde, acheva Cornaline.

— C'est ce que veut faire Sauvage, acquiesça son arrière-grand-père en se levant, mais tu sais ce que cela implique ? Où va-t-il trouver la matière de Cthulhu ?

— Dans… commença Cornaline, qui commençait à comprendre. Dans un être qui appartient à sa descendance…

Elle leva vers son aïeul des yeux horrifiés.

— Oh mon Dieu… Il ne peut pas faire ça !

Elle s'était redressée dans le noir et fixait l'étroite silhouette sanglée dans son uniforme sombre au col relevé.

— Sauvage pense œuvrer pour un but plus grand. Rien ne l'arrêtera dans sa quête, tu le sais. Tes parents, leurs parents avant eux, et moi-même, il nous a tous sacrifiés dans cette lutte…

— Ryan… murmura Cornaline, atterrée. Il va sacrifier Ryan. Il est le descendant d'Obed Marsh, donc de Dagon, et donc de Cthulhu…

— Mais nous pouvons le sauver, Cornaline… Tu peux le sauver… et sauver le monde du même coup.

— Comment ? demanda la jeune capitaine, bouleversée.

— En prenant la pierre. Nous nous rendons à R'lyeh maintenant, toi et moi, et nous scellons le tombeau de Cthulhu, à jamais. Personne ne mourra.

— Mais Cthulhu ne sera pas détruit, objecta Cornaline, qui s'était levée elle aussi.

Son arrière-grand-père balaya l'argument d'un geste.

— Mais il sera enfermé pour toujours, quelle différence cela fait-il ? Et personne ne sera sacrifié.

— Mais cela veut dire… commença-t-elle.

— Désobéir au docteur, oui. Tu ne l'as jamais fait depuis l'enfance.

— Le trahir, souffla-t-elle en serrant les bras contre sa poitrine, comme si cette idée même la révulsait.

— Pas le trahir, mais le protéger de lui-même. L'empêcher de sacrifier un innocent sur l'autel du devoir.

L'ombre de son arrière-grand-père s'avança, prit plus de consistance, posa une main sur son épaule.

— Ma petite-fille. Tu l'aimes, n'est-ce pas ? Tu l'as toujours aimé…

— Je… commença Cornaline, heureuse que l'ombre dissimule sa rougeur. Oui je l'aime, depuis toujours…

— Alors, tu sais qu'on doit protéger les gens qu'on aime, et parfois d'eux-mêmes… C'est ce que tu vas faire, cette nuit.

Cornaline ouvrit un instant la bouche pour protester, tant cette affirmation lui semblait déraisonnable, mais quelque chose, dans les yeux de son arrière-grand-père, dans son visage taillé à la serpe, dans sa main posée sur elle, balaya ses doutes et l'emplit d'une nouvelle détermination. Oui, c'était cela qu'il fallait faire. Sauver le docteur de lui-même, et Ryan par la même occasion.

Quelques minutes plus tard, dans son uniforme sombre, Cornaline se glissait dans les couloirs silencieux de la forteresse de la solitude pour parvenir au laboratoire où Monk étudiait la clef de R'lyeh.

Elle prit soin de ne croiser personne, évitant sans difficulté les quelques gardes qui patrouillaient les différents niveaux et dont elle connaissait les rondes.

La porte à reconnaissance digitale s'effaça dans un petit bruit feutré qui lui parut pourtant assourdissant.

Le grand labo s'étendait devant elle, la table centrale jonchée de documents, d'appareils divers… et sur laquelle reposait la tête de Monk qui, visiblement, comme ça lui arrivait parfois, s'était endormi en pleins travaux.

Sa respiration profonde, entrecoupée de ronflements, peuplait toute la pièce.

Et face à lui, trônant au milieu de cent objets et réactifs, brillant de sa propre lumière noire, se trouvait la clef de R'lyeh.

Cornaline hésita… Allait-elle vraiment faire ça ? Et si Monk se réveillait ?

Elle se tourna vers son arrière-grand-père, rencontra ses yeux sombres et luisants qui, une fois encore, l'investirent de leur volonté inflexible.

— Vas-y, murmura-t-il seulement.

Ces deux syllabes la décidèrent.

Elle s'avança, contourna la table pour éviter Monk, se pencha, saisit la clef avec précaution, la tira à elle… surveillant le large visage du scientifique endormi.

Elle avait presque réussi à récupérer la pierre quand son coude heurta une éprouvette, qui glissa avant de basculer dans le vide et se fracasser sur le sol du laboratoire.

Cornaline se figea.

Les yeux de Monk s'ouvrirent, embués, se posèrent sur l'emplacement vide de la pierre, puis sur elle, s'écarquillèrent.

— Cornaline, grogna-t-il. Qu'est-ce que…

Cornaline, un instant paniquée, s'apprêta à répondre…

La voix de son arrière-grand-père, depuis l'entrée de la pièce, la coupa dans son élan.

— Cours !

L'ordre la frappa comme un coup de badine, annihilant sa volonté. Serrant la pierre contre elle, elle sprinta vers l'entrée, franchit la porte. Derrière elle, le cri du scientifique retentissait.

— Cornaline ! Arrête ! Qu'est-ce que tu…

Elle courait déjà dans le couloir, à la suite de son arrière-grand-père.

— Il faut rejoindre le *Nautilus* si nous voulons avoir une chance de réussir, il va donner l'alarme.

À peine avait-elle prononcé ces mots que le son assourdissant d'une sirène s'élevait dans le couloir.

Son ancêtre secoua la tête.

— Non. Nous n'y arriverons jamais, il faut gagner le toit.

— Le toit ? Mais… commença Cornaline.

— Fais-moi confiance, lui lança seulement son arrière-grand-père en se retournant vers elle.

Une nouvelle fois, Cornaline trouva, dans ses noires prunelles, la force de surmonter ses doutes et ses craintes.

Elle bifurqua donc à droite pour prendre l'escalier qui conduisait aux étages, négligeant l'ascenseur qui aurait pu être bloqué.

Quand ils arrivèrent au deuxième palier, un garde tenta de leur barrer la route, mais son arrière-grand-père, avec une efficacité étonnante, se débarrassa de lui d'un seul coup qui le projeta plusieurs mètres en arrière.

— Grand-père, tu… commença-t-elle.

— Kalarippayatt[9], répondit-il en gravissant l'ultime escalier, celui menant au toit.

Alors qu'ils parvenaient au dernier palier, et qu'elle faisait basculer la pierre dans un de ses bras pour apposer sa main droite sur la plaque, il lui suggéra :

— Confie-moi la pierre, ce sera plus facile pour toi.

Elle hésita, saisie d'une curieuse réticence, mais une fois encore l'éclat des yeux sombres finit par la convaincre. Au point où ils en étaient…

Elle passa donc la statuette à son aïeul qui, quand il l'eut dans ses mains, afficha une étrange expression, mélange de satisfaction et… oui… d'avidité.

La porte se déverrouilla. Son arrière-grand-père appuya sur le panneau qui s'ouvrit sans résister, posa un pied dehors.

— Allez, viens ! ordonna-t-il, ses yeux plus noirs et brillants que jamais.

Cornaline allait obéir quand, derrière elle, s'éleva une voix qu'elle connaissait bien.

— Cornaline ! Qu'est-ce que vous faites ? Reprenez-vous !

Cette voix, basse, puissante, profonde, peuplait sa vie et ses rêves depuis si longtemps…

Sauvage.

Elle se retourna.

Le docteur se tenait au bas des marches en compagnie de Monk et des trois adolescents, tous plongés dans l'incompréhension.

— Docteur… commença-t-elle, avec la voix d'une enfant se réveillant d'un cauchemar, se rendant soudain compte de ce qu'elle venait de faire, alors que se dissipaient les brumes que les yeux noirs avaient tendues devant sa conscience.

Elle se tourna vers la porte ouverte et le toit de la grande villa bunker.

Là-bas, à une dizaine de mètres, une monstrueuse créature déployait ses ailes membraneuses en poussant un cri hideux.

Juché sur le dos de l'abomination à la peau squameuse et putrescente, son arrière-grand-père la toisait d'un regard triomphal, diabolique… mais son image parut se brouiller, se modifier, comme une cire qui coule, se remodeler, pour devenir…

— Fanny… murmura une voix tout près d'elle, avec assez de feu et de rage pour embraser un continent, celle de Sauvage.

Et sur le dos de son shantak, Miss Moriarty lança à l'intention du docteur :

— Dommage, Clark, j'aurais bien emporté avec moi ta jolie Nemo…

Elle haussa les épaules.

— Je vous laisse savourer vos derniers instants…

Elle leva la statuette qui, dans son poing, étincela de sa radiance obscure.

— J'ai gagné… Nous avons gagné. Ce monde est à nous, et vous… vous allez mourir avec lui.

Le shantak battit de ses puissantes ailes et s'envola vers la voûte de glace.

Sauvage sortit son arme, vida tout son chargeur. Peut-être fit-il mouche ? Mais les balles n'eurent pas plus d'effet sur la monture que sur la cavalière, dont le rire diabolique résonna encore longtemps après que leurs ombres se furent diluées dans la pénombre violine…

Miss Moriarty et les Grands Anciens avaient maintenant toutes les cartes en main. Jamais l'avenir n'avait été si sombre.

Et tout cela, c'était sa faute.

Le docteur, qui venait d'abaisser son arme inutile, se tourna vers Cornaline, qui sentit des larmes monter à ses yeux.

Mais au lieu des reproches qu'il aurait pu lui adresser, Sauvage s'avança et, sans un mot, la serra dans ses bras.

Blottie contre sa poitrine, elle sanglota en silence, évacuant, sans retenue, le trop-plein d'émotion et de tension qu'elle avait accumulées ces dernières semaines et, plus loin que cela, depuis son enfance et la mort de ses parents.

— Pardon. C'est ma faute… C'est ma faute. Nous avons tout perdu, ce monde est perdu, ne cessait-elle de répéter en un murmure mourant.

— Mais non. Mais non, répondait inlassablement le géant en la berçant doucement.

Mais dans sa voix, et pour la première fois, l'ombre du doute venait de se glisser.

Art martial indien originaire du Kerala (sud de l'Inde).

CHAPITRE 24
Branle-bas de combat

— Je sais pas de votre côté, mais du nôtre c'est un sacré merdier.

C'était la voix de Robur qui, avec son franc-parler habituel et ses expressions « brutes de décoffrage », avait résumé la situation avec une économie de mots remarquable.

Kali et les autres étaient groupés dans la salle de briefing du *Nautilus*, les yeux rivés vers l'hologramme du commandant de l'*Albatros*, qui flottait en suspension au-dessus de la table, dans son uniforme impeccablement ajusté, comme jamais la jeune Indienne ne l'avait vu. S'était-il fait beau pour le dernier combat ? C'était fort possible, et pas vraiment rassurant.

Quittant la silhouette évanescente, le regard de Kali fit le tour de la pièce et de ceux qui s'y trouvaient.

Ce fut Sauvage sur lequel elle s'arrêta d'abord. Il était, de toute manière, difficile de le rater, dressé au milieu des autres tel un véritable demi-dieu parmi les mortels ordinaires, dépassant de deux bonnes têtes les plus grands d'entre eux.

Il avait son apparence de baroudeur habituel : pantalon Jodhpur, chemise aux manches retroussées, gilet de cuir râpé barré par le double holster de ses revolvers. On le devinait prêt à en découdre.

À côté de lui, petite silhouette aussi fine et féminine qu'il était puissant et masculin, se tenait Cornaline.

Elle, en revanche, avait remarqué Kali, n'avait pas son uniforme de capitaine. Cette fois, elle avait revêtu une armure d'aquanaute dont le casque reposait à côté d'elle. Était-ce pour rappeler à tous qu'elle

partageait le lot de tous ses hommes, même ceux qui se trouvaient au plus fort de la bataille ? Kali ne le pensait pas. Non, si elle s'était équipée de la sorte, c'était pour commander encore, au cas où le bâtiment serait touché et inondé, et pouvoir le guider jusqu'à la dernière extrémité.

Cornaline, comprit la jeune Indienne, ne survivrait pas à la destruction de son navire, si celle-ci devait survenir. Comme ses aïeux, elle sombrerait avec son vaisseau plutôt que de l'abandonner.

Si elle avait encore pu frissonner, à cet instant-là, elle l'aurait sûrement fait.

Car tout, autour d'elle, du couple Sauvage/Cornaline à ses compagnons Sergueï et Ryan, jusqu'à l'hologramme de Robur, respirait la guerre.

Ils ne partaient pas pour une nouvelle expédition, certes périlleuse, à l'autre bout de la Terre, mais pour la bataille finale. Il n'y aurait pas de retraite, pas d'échec, seulement la destruction de l'humanité s'ils ne triomphaient pas, une fin si terrible que Kali préférait ne pas l'imaginer.

Cette fois, ils étaient peut-être vraiment arrivés à la fin des temps.

Il suffisait, pour s'en convaincre, de regarder les images que les écrans présents dans la pièce retransmettaient depuis différents points du globe, elles n'avaient pas changé depuis les dernières vingt-quatre heures.

Tsunamis, tremblements de terre, ouragans, volcans qui se réveillaient, le monde tout entier, tiraillé par des forces effroyables, était sur le point de se déchirer.

Et ces puissances… Là, au sein d'une tornade qui éventrait les plaines du Midwest américain, emportant voitures, camions et maisons tels de vulgaires fétus de paille, sous les commentaires horrifiés du caméraman, on devinait, dans les trombes, une silhouette fuligineuse, délirante. Son ébauche était bien suffisante pour faire naître une terreur sans nom, ses appendices de vent déchaînés fouillant la terre et les villes, aspirant avec elles, parmi les débris, des milliers de malheureux.

Toutes ces vies, éparpillées, broyées, laminées…

Et s'il n'y avait eu que cela…

Dans les rues de Londres, c'étaient des meutes de kronolosses qui couraient parmi les hurlements éperdus des habitants de la ville, leurs silhouettes efflanquées, démentielles, constituées de pans de temps et de réalité volés, poursuivant leurs proies avant de les harponner et de leur arracher leur substance.

Là, dans un port d'Asie, Hong Kong, Singapour ou Tokyo, elle ne

savait pas, des profonds, par dizaines, par milliers, certains à un tel stade de métamorphose qu'ils atteignaient plus de sept mètres de haut, se jetaient sur les malheureux qui tentaient de les fuir, tels des requins blancs sur des bancs de poissons impuissants.

Partout, le chaos, la mort, la démence et l'horreur, une horreur comme jamais l'humanité n'en avait connu.

Il était évident, pour tous ceux présents ici, que leurs adversaires ne montreraient nulle clémence, ne feraient pas de trêve, ne concluraient pas de pacte. Ce n'était pas une guerre ni un conflit, c'était une extermination… Pire encore… un banquet, un banquet à ciel ouvert pour des abominations plus vieilles que le temps lui-même, qui avaient attendu que vienne ce moment, celui où les astres, enfin propices, les libèrent de leurs tombeaux, de leurs prisons, les laissant se déchaîner et assouvir la faim insatiable qui les tenaillait. Faim de matière, faim de réalité, faim de vie…

Aujourd'hui, ils faisaient festin.

Entre eux et l'humanité ne se dressaient plus… que ce navire, le vaisseau de Robur et l'opération insensée que l'Agence Lovecraft allait lancer.

La main de Kali, inconsciemment, se tendit et saisit celle de Sergueï, qui, surpris, se tourna vers elle et la fixa de son regard égaré, navré, jusqu'alors attaché à l'un des écrans montrant Saint-Pétersbourg balayée par des vagues gigantesques. Dans les rues, des militaires essayaient, en vain, de retenir une foule grouillante de profonds alors que s'abattaient sur eux les silhouettes décharnées d'immondes créatures ailées qui les emportaient haut, très haut, pour les relâcher, hurlants, dans le vide.

Kali vit l'une de ces créatures s'approcher de la caméra (probablement embarquée dans un hélicoptère) assez pour deviner son crâne lisse, allongé et sans visage, un masque sans traits, dénué de bouche, d'yeux ou de quelque organe que ce soit.

L'instant d'après, la ville qui se précipitait vers eux disparaissait. L'hélicoptère, son pilote et le caméraman avaient dû être abattus.

La scène se répétait à l'envi d'un moniteur à l'autre.

Sauf pour l'écran central, plus grand, qui, lui, présentait une vue de l'océan, un océan démonté, déchaîné, dont les vagues gigantesques, crêtées d'écume, se heurtaient et se brisaient en bouillonnements formidables. Et au milieu de cette démence liquide, une autre, de pierre celle-là, noire parsemée d'algues énormes, boursouflées, se dressait au milieu de ce chaos mouvant.

Point d'orgue de cette symphonie de destruction et de mort, R'lyeh s'élevait à présent hors des flots. Blasphème aux lois de la nature, de

la géométrie, des constantes de ce monde, elle blessait le regard et la conscience, même à travers cet écran qui ne pouvait rendre que bien pauvrement l'impact de sa présence… Une véritable montagne qui concentrait en elle l'essence même de Cthulhu et des siens… L'antivie, l'antimatière, au sens premier du terme, le noir qui s'ouvre entre les astres, pas les ténèbres, mais la Ténèbre en tant que force agissante… La nuit, le néant, celui qui régnait sur l'univers, sur tous les univers, avant le big bang, et qui désirait aujourd'hui retrouver son pouvoir absolu.

Et son plus grand pourvoyeur était sur le point de se réveiller.

— Quel est le plan ? demanda Robur qui, à son habitude, en homme d'action qu'il était, ne perdait pas de temps.

Sauvage lui répondit :

— Nous débarquons. Vous nous soutenez en assurant la couverture aérienne aussi longtemps que vous le pouvez.

— C'est-à-dire… Jusqu'à quand ?

— Jusqu'au bout.

Il avait levé les yeux vers l'hologramme. Ce dernier était un instant demeuré silencieux, avant de hocher la tête.

— Bien, Monsieur. Pas de ticket retour. Ça me va.

À l'entendre et à l'expression farouche de son visage taillé à la serpe, on pouvait presque se demander s'il s'en affligeait ou s'en réjouissait. Avec lui, tout était possible, songea Kali.

Son regard glissa vers ses autres compagnons, en particulier Ryan.

Depuis leur retour à la forteresse de la solitude, puis leur départ précipité à la poursuite de Miss Moriarty, l'Américain n'avait quasiment pas décroché un mot. Son visage, ce masque de moins en moins humain, était de plus en plus semblable au faciès des créatures qui, à cet instant même, sortaient des flots pour s'en prendre aux foules hurlantes aux quatre coins du globe.

Kali et Sergueï avaient bien essayé de le réconforter, de lui adresser quelques mots de soutien, mais il n'avait pas réagi, absent, replié sur sa douleur, celle de la perte de Marie…

Ils réalisaient combien Ryan, qui avait perdu sa famille, vu son frère se transformer en monstre, aussi bien physiquement que psychologiquement, et qui voyait son propre corps devenir un objet d'horreur et d'abomination, avait reporté tous ses espoirs sur Marie. En elle, il avait trouvé une raison de vivre, quelqu'un à soutenir, à aider, à aimer, un sens à cette existence…

Comme Kali avait trouvé Sergueï.

Alors que cette pensée venait à la jeune femme, elle serra plus fort la main du jeune Russe. Peut-être un peu trop fort.

Ce dernier fit une grimace. Surpris, il tourna vers elle un regard curieux avant de poser une main sur ses lèvres en désignant Cornaline.

Kali reporta son attention sur la capitaine du *Nautilus*.

Depuis qu'ils l'avaient découverte sur le toit, quand Miss Moriarty s'était envolée sur sa hideuse monture, Cornaline, après s'être effondrée dans les bras de Sauvage, s'était reprise, et plus que cela encore.

Kali, qui la connaissait bien, avait deviné que la jeune capitaine, qui s'en voulait de s'être laissé berner et, surtout, craignait d'avoir déçu celui qu'elle considérait comme son précepteur, chercherait à se racheter en faisant payer à Miss Moriarty de l'avoir manipulée.

Jamais, depuis aussi longtemps que Kali pouvait se souvenir, Cornaline n'avait manœuvré le *Nautilus* aussi vite sous les glaces de l'Antarctique. Plus d'une fois, tandis que fonçait vers eux un mur translucide, elle avait cru leur dernière heure venue. Même Sauvage avait appelé Cornaline à un peu de mesure, mais la capitaine, sans ralentir d'un iota, avait franchi tous les obstacles.

Suivant le signal du traceur que Sauvage avait dissimulé sur l'idole, ils avaient traversé à pleine vitesse une bonne partie du Pacifique pour se trouver ici, à quelques milles du lieu où R'lyeh avait émergé des flots.

Invisibles grâce aux boucliers du *Nautilus* tant qu'ils ne lanceraient pas d'attaque, à une centaine de mètres sous la surface pour éviter la houle, ils pouvaient observer sans être vus…

Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il y avait de l'animation.

Autour de la structure démentielle de R'lyeh, les fonds marins grouillaient : des profonds aux créatures les plus délirantes, remontées de quelque enfer abyssal où elles se tapissaient d'habitude, tournoyaient autour de la tombe immémoriale de Cthulhu telle une farandole infernale hérissée de pinces, de tentacules, d'antennes et de mille membres plus douteux et répugnants les uns que les autres.

Rejetons d'une alchimie effroyable, pour moitié de ce monde et pour moitié d'un autre, inspirateurs d'innombrables récits qui hantaient les folklores de tous les pays, ils étaient venus pour assister à la résurrection et à l'avènement de leur maître.

Et cet avènement aurait bientôt lieu.

C'est à cet instant précis, alors que l'anneau des créatures se resserrait encore autour de l'abominable prodige architectural dont la machine ne parvenait pas à rendre la géométrie non euclidienne, que Sauvage annonça d'une voix d'airain :

— Tout le monde connaît son rôle ? Vous êtes prêts ?

Personne ne pouvait être prêt pour ce qui allait suivre, mais tous

répondirent néanmoins, à haute et intelligible voix :

— Oui, Monsieur.

Sauvage se tourna vers eux, s'attardant sur chacun, leur communiquant sa force, sa conviction absolue.

— Je suis fier de vous, de vous tous.

Se tournant vers Cornaline, avec une émotion que même Kali devina, il entreprit de prononcer une phrase, mais n'eut pas le temps d'en articuler un mot.

Cornaline, saisissant le visage du colosse dans ses mains, se hissa sur la pointe des pieds en un élan irrésistible et, avant qu'il ne réagisse, l'embrassa à pleine bouche avec une fougue désespérée, s'écarta et avoua, le regard brûlant :

— Je vous ai toujours aimé, Docteur.

— Cornaline, je… ânonna le colosse, pour une fois pris de court, désarmé et bouleversé, qui la contemplait comme il l'aurait fait d'un trésor qu'il venait de découvrir… au moment de le perdre.

Il tendit une main vers elle.

Après un dernier regard plein de regret et de larmes contenues, elle s'empara de son casque et se détourna pour gagner son poste de commandement.

Le panneau de métal s'effaça devant elle, révélant l'effervescence de la grande rotonde à travers la verrière de laquelle se déployait le spectacle effroyable de R'lyeh entourée de ses gardiens.

L'attente était tellement prégnante que l'air en semblait compact.

Dans le silence seulement troublé par les bruits discrets des consoles derrière lesquelles chacun des techniciens et des officiers, debout, attendait les ordres, elle s'avança. Parvenue sur la plateforme centrale, elle attendit que les commandes jaillissent du sol devant elle.

Dressée dans sa combinaison d'aquanaute, son casque sous le bras, elle déclara sobrement :

— Mesdames, Messieurs, c'est un privilège et un avantage de vous avoir sous mes ordres et de vous savoir près de moi, aujourd'hui, à la fin des temps.

Elle inspira profondément, avant de reprendre, plus fort :

— Équipage du *Nautilus*, vous avez servi mes parents, pour certains d'entre vous mes grands-parents… Êtes-vous prêts, aujourd'hui, à me servir pour le dernier combat ?

Le rugissement qui accueillit ses paroles se répercuta contre le verre du poste de contrôle, et peut-être se propagea-t-il au-delà, car certaines des créatures qui glissaient dans les ténèbres aquatiques se tournèrent vers le *Nautilus*.

Mais Cornaline n'en avait cure. Faisant face à R'lyeh et à ses

cerbères cauchemardesques, elle tendit le bras vers l'avant.

— Activez l'hologramme tactique.

Aussitôt, devant elle, une image brillante moira le centre de la pièce avant de se stabiliser, affichant les structures délirantes de R'lyeh, les monstres qui l'environnaient et le *Nautilus*.

— Hologramme ! répondit une voix. Tout poste de combat activé !

— Lancez les mantas !

— Mantas lancés.

Dans des sillages de bulles, les formes hydrodynamiques des chasseurs sous-marins quittaient le *Nautilus* pour filer vers les rangs des créatures cauchemardesques. Cornaline acheva, plus haut, plus fort encore, comme possédée :

— Ouvrez le feu de toutes les torpilles ! Marche avant toute ! Pleine puissance !

À cet instant, ce n'était plus la jeune femme épuisée qui s'était effondrée dans les bras de Sauvage, mais, le visage hanté, habitée par une détermination et une fureur combattante, la descendante directe du capitaine Nemo qui lançait son navire et son équipage dans sa dernière bataille.

Ce fut cette image que Kali emporta d'elle, dressée dans son armure d'aquanaute devant les fonds marins grouillant de créatures effroyables vers lesquelles se précipitait le *Nautilus*.

Mais, alors que les grandes portes étanches se refermaient, elle vit la tête de Cornaline se tourner pour leur adresser, à eux et à Sauvage, un ultime regard, et elle fut sûre de surprendre, sur son masque guerrier, à la commissure de ses paupières, les perles de cristal de larmes qu'elle leur avait dissimulées.

Sauvage serra les poings. Si des larmes ne coulaient pas de ses yeux d'acier, Kali le savait, c'était uniquement parce qu'il venait d'un monde où les hommes ne pleuraient pas.

— Venez…

Il y avait quelque chose de terrible, dans la voix du docteur, quand il acheva :

— Elle a son combat, nous avons le nôtre…

CHAPITRE 25
Aquamate

Dans le sillage de Sauvage, qui les menait au pas de charge, de ses grandes jambes, ils avaient traversé une bonne partie du *Nautilus*.

Le sous-marin était en effervescence.

Partout, dans la lumière rouge de l'éclairage d'urgence et le hurlement des sirènes d'alarme, retentissaient les ordres diffusés par les haut-parleurs du bord.

— Aux postes de combat… Tous les hommes aux postes de combat… Toutes batteries en activité… Conditions de bataille… Parés à…

Des silhouettes pressées se croisaient dans les couloirs, sur les ponts, dans une chorégraphie savante dont le chaos n'était qu'apparent, tous sachant exactement ce qu'ils avaient à faire et s'en acquittant sans délai.

Le sol, sous leurs pieds, frémissait du largage des chasseurs mantas, qui quittaient le sabord par leurs tubes de lancement, et des torpilles, que le *Nautilus* tirait coup sur coup sans discontinuer.

La bataille avait commencé.

À deux reprises, alors qu'ils traversaient une coursive, de gigantesques secousses avaient ébranlé le sous-marin qui avait donné de la gîte. Autour d'eux, des matelots, surpris, étaient tombés, d'autres s'étaient rattrapés de justesse au mur ou à ce qui les entourait.

Quelque chose d'énorme avait frappé la coque.

La seconde fois, la voix du bord s'était élevée, sur un ton d'urgence :

— Voie d'eau au pont 4. Équipes techniques réquisitionnées pour…

Sauvage, loin de faiblir, avait battu le rappel de ses troupes et avait encore accéléré.

Il y avait du monde dans les allées, mais avec un docteur à leur tête, qui fendait la foule tel un brise-glace que rien ne pouvait arrêter, ils avançaient vite. Même avec son naturel affable, on cédait la place à Sauvage quand il se dirigeait vers vous… Avec l'expression qu'il arborait aujourd'hui, personne ne se serait avisé de lui barrer la route.

Ce fut donc sans encombre qu'ils parvinrent enfin au pont de largage.

L'activité qui y régnait était frénétique.

Dès qu'ils débouchèrent sur la passerelle en surplomb et que leur regard plongea vers la grande salle en contrebas, Sergueï fut saisi de vertige devant un tel tourbillon de mouvements.

Les techniciens, grouillant telles des fourmis affairées autour des chasseurs mantas en partance, vérifiaient une dernière fois les coques et les turbines pour les placer sur les rails de lancement avant qu'ils ne disparaissent dans les tubes inondables et ne soient catapultés au-dehors.

Un peu plus loin, un hurlement de sirène résonna, indiquant qu'un des sas était défectueux, causant aussitôt la ruée d'hommes en combinaison qui s'attaquèrent au problème.

À intervalles réguliers, on devinait, elles aussi entourées de leurs petites grappes de servants diligents, les formes plus trapues et massives des limules.

Sauvage les conduisit vers l'un d'eux, descendant les escaliers menant au hangar quatre à quatre, les autres sur les talons.

Alors même qu'ils touchaient le pont, le bâtiment fut secoué par une série de coups formidables. La coque résonna plusieurs fois, avec un son de cloche, tout près… Sergueï, en levant les yeux, eut l'impression qu'une armée s'acharnait dessus. Un terrible instant, il craignit qu'elle ne vienne à céder et que la soute ne soit inondée.

Sauvage, qui s'était arrêté près d'un des limules, devant un rack où s'alignaient des combinaisons d'aquanautes, ordonna :

— Mettez-vous en tenue.

Il braqua son regard sur Sergueï.

— Toi, particulièrement.

Le colosse, qui avait enlevé sa chemise, ses bottes et son Jodhpur, plus impressionnant que jamais, dans sa semi-nudité de surhomme, était déjà en train de revêtir une armure à sa mesure, qui le faisait paraître plus immense encore, un véritable goliath parmi les mortels.

— Pourquoi moi, particulièrement ?

Il lança un regard vers Ryan. Ce dernier lui adressa un sourire qui tenait plus de la grimace, de sa bouche sans lèvres aux dents pointues comme… comme celle des requins.

Oui… Ryan n'avait pas besoin de combinaison sous-marine.

Ryan qui, d'ailleurs, s'animait pour demander au docteur :

— Qu'est-ce que je dois faire, maintenant ? En quoi pourrais-je être utile là-dedans ?

D'un geste, il désigna tout ce qui l'entourait, avec un étrange détachement, comme si le chaos qui sévissait autour d'eux ne le concernait pas.

Sauvage répondit aussitôt :

— Tu me suis, tu restes en retrait. Tu ne t'exposes pas. Quand ce sera le moment d'agir, je te le dirai.

Il ajouta, martelant chaque mot :

— Et surtout… Surtout… tu attends mes instructions.

— Pourquoi ?

Sauvage le considéra avec un mélange d'incompréhension et de colère. Sergueï le vit ouvrir la bouche, avant de se raviser. Son regard s'adoucit. Il posa la main sur l'épaule de l'Américain.

— Ryan, je sais ce que tu ressens. Tu as perdu celle que tu aimais. Tu te dis que tu ne la reverras jamais…

Comme Ryan paraissait sur le point de protester, il continua :

— Je viens de vivre la même chose.

Ce qu'il y avait dans cet aveu coupait court à toute contestation… Et il poursuivait déjà, avec une fièvre et une ferveur sans faille :

— Mais je vais me battre, me battre jusqu'au bout, tu m'entends. Pour elle, pour ce monde et tous ses habitants, y compris Marie car, où qu'elle soit et quoi qu'elle soit, si Cthulhu et les siens l'emportent, elle disparaîtra elle aussi. Alors quoi qu'il arrive, que ce soit pour qu'elles vivent ou pour que leur sacrifice ne soit pas vain, je me battrai…

Il posa sur Ryan le gris acier interrogateur de ses pupilles.

— Et toi ?

Ryan, les yeux levés vers le colosse, demeura un instant silencieux, avant d'approuver :

— Moi aussi, Docteur, pardon.

La main de Sauvage se serra. Ce fut tout.

— Et moi, Docteur, comment je devoir faire ?

Sergueï, qui revêtait à son tour sa combinaison, avait retenu sa question jusque-là.

Sauvage se tourna vers lui.

— Toi aussi, Sergueï, tu me suis, je vais ouvrir la route avec mes

aquanautes. Tu ne prends aucun risque, tu restes en retrait et, quand ce sera le moment…

Il saisit un objet à sa ceinture et le lui tendit. Sergueï le reconnut aussitôt, c'était l'artefact que le Yithien avait utilisé sur le moteur éthérique.

Il s'en empara et le trouva bien plus lourd et massif que dans son souvenir. Il comprit pourquoi en l'observant. On lui avait adjoint un mécanisme supplémentaire, une sorte de grosse pile… un générateur portatif.

Sauvage reprenait déjà en le fixant avec intensité :

— Tu sais ce que tu as à faire, Sergueï ?

Devant Sauvage, il hocha la tête, mais demanda néanmoins :

— Mais comment je faire pour arriver là-bas ?

À cela, Sauvage avait la réponse :

— Nous allons t'ouvrir un passage.

— Vous êtes fort, Docteur, et les aquanautes aussi, mais…

Sergueï chercha ses mots. Il faudrait plus que ça pour…

Il n'eut pas le temps de finir. Derrière lui s'éleva soudain un bruit sourd, un martèlement de métal sur le sol du hangar, puis une voix que Sergueï reconnut, mais différente, déformée, amplifiée… celle de Kali.

— Je serai là pour vous aider.

Il se retourna pour découvrir un gigantesque automate, une sorte de robot aquanaute géant presque aussi haut que la soute, aux bras agrémentés d'armes redoutables, aux épaules hérissées de canons.

— Kali ? balbutia-t-il, comprenant que c'était la jeune Indienne qui animait le colossal automate. Mais comment…

Son regard se dirigea alors vers le fond du hangar. Il y devina, dans une sorte de sarcophage, le corps inanimé de la jeune fille, comme une poupée abandonnée, le buste ouvert, ce buste dans lequel se dissimulait le cerveau qui lui prêtait vie… L'ultime vestige d'elle-même.

— Kali… commença-t-il. Mais pourquoi ? Pourquoi tu…

L'une des mains du géant se tendit vers lui. Un doigt d'acier énorme effleura son visage avec une étrange délicatesse.

— Parce que je suis la seule qui puisse piloter cet engin. On ne va pas demander à un autre de subir la même chose que moi, non ?

— Mais tu vas…

— Je vais faire ce qui doit être fait, répondit aussitôt l'automate avec la voix de la jeune fille.

— Mais moi veux pas perdre toi…

Le regard de Sergueï s'égara vers la poupée au buste ouvert.

— Moi aimer toi. Même comme ça.

— Mais pas moi, Sergueï ! s'exclama le colossal aquamate. Je t'aime moi aussi, mais je ne veux plus de cette demi-vie. Elle m'allait bien quand j'étais seule et que je ne vivais que pour la vengeance, mais plus maintenant… Plutôt rien que cette demi-existence…

— Mais, et moi, toi penser à moi ?

— Oui, justement. Je t'ai vu à Paris, avec ton amie, Tanya. J'ai vu quand vous vous êtes embrassés…

— Quoi ? s'indigna-t-il. Mais ça être rien. C'est elle. Ça être marque d'amitié, pas amour. C'est… C'est toi que j'aime, Kali.

Il s'avança vers l'automate, saisit son doigt.

Il y eut un silence. Le doigt d'acier caressa une dernière fois sa joue… avant de s'éloigner.

— Elle, elle pourra te rendre vraiment heureux, pas moi… acheva la voix de la jeune fille filtrant du masque d'alliage lisse. Je suis contente d'avoir pu croiser ta route et de te donner la possibilité de vivre…

— Mais ce que moi vouloir, Kali, c'est toi, je me moque de…

Il y eut un coup terrible, le *Nautilus* gîta violemment. Un bruit de métal déchiré, assourdissant, retentit dans toute la soute alors qu'un des sabords se tordait, se fendait et s'ouvrait. L'eau s'engouffra dans le hangar, une eau grouillante de silhouettes monstrueuses qui se répandirent dans les entrailles du sous-marin éventré en se jetant sur les matelots hurlants.

Sergueï, pétrifié, alors que les flots et les créatures se ruaient vers eux, sentit une poigne d'acier se saisir de son bras et le propulser dans le limule dont le hayon se referma aussitôt, les coupant de ce qui se passait sur le pont, où des aquanautes en scaphandre faisaient déjà feu de leurs armes sur les rangs hideux des assaillants.

Sergueï, se remettant à peine debout, se précipita vers le poste de pilotage, pour voir le sas s'ouvrir devant eux.

Le limule avança. Les décharges électriques fusèrent autour d'eux. La première porte se scella, la seconde s'effaça, la catapulte se déclencha, les expulsant dans les profondeurs océanes.

Et l'enfer se déchaîna.

CHAPITRE 26
Un capitaine et son navire

— Il y en a partout, on n'y arrivera jamais !

Le pilote hurlait à peine ces mots qu'une pince monstrueuse, achevant le membre cuirassé d'une abomination tenant autant de l'araignée de mer géante que du poulpe, passait au ras de la coque et venait éventrer un autre limule qui se désintégra dans un nuage de bulles. La scène se répétait à l'envi tout autour d'eux. Les horreurs montées des abîmes, secondées par des milliers de profonds, tournoyaient autour d'eux. Le *Nautilus* et ses vaisseaux, vaille que vaille, s'enfonçaient au sein de cette nuée grouillante comme un fer de lance dans une chair fuyante qui s'écartait pour mieux se reformer, l'enserrer de toutes parts.

Le grand submersible, tel un formidable léviathan, fendait les bancs d'aberrations frénétiques de toute sa puissance de feu… Ses canons sous-marins tiraient sans discontinuer. De longues traînées d'énergie zébraient les ténèbres, sabraient les conglomérats de monstruosités délirantes jaillies des profondeurs océanes.

Et elles étaient innombrables, plus répugnantes et contrefaites les unes que les autres, formes de vie gauchies et perverties par l'influence de Cthulhu et des siens. Leur réalité altérait peu à peu la matière qui les entourait, la métamorphosait à leur image, celle d'un ailleurs hostile et vorace dont la seule destination était la dévoration de toute vie…

Qu'avaient-elles été auparavant, ces ombres boursouflées qui jaillissaient des ténèbres abyssales pour se ruer vers le *Nautilus* ? Ryan

l'ignorait. Mais ce qu'il en voyait lui suffisait bien, car il y avait là, dans ces entités délirantes, douteuses, hideuses, de quoi terrifier le plus cartésien des hommes.

Ces choses étaient la substance même dont sont faits les cauchemars des gosses, ce que les aquaphobes imaginent ramper, nager, grouiller dans la nuit silencieuse des abysses.

Ah ! S'ils avaient su, tous ces touristes balnéaires si pressés d'aller plonger leur derrière en bikini ou en short de plage, dans l'écume des vagues… Ils auraient perdu pour toujours le goût de la baignade et n'auraient rien eu de plus urgent que de mettre des centaines de kilomètres entre eux et la surface des flots… La simple vue d'une carte postale leur présentant un coucher de soleil sur l'océan leur aurait arraché des frissons de terreur.

Même Ryan, pourtant enfant de cette étendue liquide qui les entourait, qui avait déjà vu plus que sa part d'horreur, devait se retenir de reculer quand une monstruosité plus difforme et colossale que les autres se ruait vers eux…

Mais en même temps…

C'était peut-être ça, le pire : ce frisson qui le parcourait, non de répulsion ou de peur, mais d'un autre sentiment, plus primal… Le désir de rejoindre les essaims qui tournoyaient devant lui, d'unir son chant au leur… de partager cette faim terrible, anthropophage, qu'il sentait monter de chacune des cellules de son être, un peu plus forte à chaque seconde qui les rapprochait de R'lyeh.

R'lyeh dont la masse colossale s'élevait là-bas, devant eux, ses structures délirantes, blasphématrices, martyrisant la trame de la réalité, la gauchissant pour la plier à sa forme, à son pouvoir…

Il devait lutter, à chaque instant, pour conserver sa lucidité, mais plus que cela… son humanité.

Il bataillait ainsi, dans son combat intérieur. Le pilote poussa alors un nouveau cri pathétique. Une horreur à huit bras tentaculaires et aux chélicères grandes ouvertes pour les engloutir se rua sur eux, spontanément générée depuis l'ombre gangrenée.

Les canons du limule eurent beau cracher leurs décharges d'énergie, ces dernières ne firent qu'effleurer la cuirasse de l'abomination lorsqu'une silhouette fuselée harponna la créature et la sépara en deux.

Ryan, surpris, reconnut la forme singulière de l'automate de Kali qui, réorganisé, les jambes soudées en une étrange queue de dauphin, venait de se porter à leur secours.

— Bien joué, Kali ! approuva aussitôt Sauvage comme le grand aquamate dirigé par le cerveau en conserve de la jeune Indienne se

plaçait à côté de leur engin.

— Je crois que vous aviez besoin d'un petit coup de main.

— C'est peu de le dire, répondit Sauvage. Celui-ci avait réussi à passer le barrage du *Nautilus*, il…

À peine avait-il prononcé ces mots que le géant se raidissait. Son regard se porta vers le grand submersible qui, devant eux, éventrait les légions grouillantes des horreurs abyssales.

Oui, le monstre avait passé le barrage du *Nautilus*, et pour cause…

Entouré par les bancs serrés des monstruosités subaquatiques qui le pressaient de toutes parts, le *Nautilus*, recouvert par une véritable carapace d'hybrides, telles des tiques accrochées à un géant, fonçait toujours vers R'lyeh, mais ne l'atteindrait jamais.

Les mantas restants lui faisaient encore escorte, traquant et harcelant les abominations, dans les éclats aveuglants de leurs canons électriques qui éventraient les profondeurs marines, et le sillage de leurs torpilles qui frappaient sans discontinuer les plus grosses créatures, mais ils étaient de moins en moins nombreux.

Un à un, Sauvage les voyait exploser, broyés par des pinces gigantesques, saisis par des tentacules monstrueux ou harponnés par des rostres perforateurs…

Là, c'étaient des hybrides qui, cramponnés à la carlingue, martelaient le cockpit de leurs griffes jusqu'à ce qu'il cède.

Ici, c'était une espèce de lamproie boursouflée, ventousée à l'un d'eux, qui, ayant réussi à percer la surface translucide, aspirait le pilote hors de son siège et le dévorait séance tenante.

La scène se répétait partout, *ad nauseam*.

Et ce n'était rien comparé au *Nautilus* littéralement couvert d'une multitude vivante dont chaque individu tentait de déchirer le blindage pour entrer à l'intérieur… et y parvenait.

Retransmis par la radio du bord, les passagers du limule entendaient, impuissants, les messages d'alarme émanant du grand vaisseau en perdition.

— Pont 8 inondé, envoyez les équipes à…

— Pont 4 perdu, les créatures…

— Nous ne pouvons plus les tenir, nous…

Mais ce n'était pas le pire, car là, au-devant du *Nautilus*, au milieu des meutes de profonds plus abjects et déviants les uns que les autres, se tenait une abomination colossale comme Sauvage en avait rarement vu.

C'était… un odieux compromis de seiche et de cachalot mâtiné de crustacé, fruit contre nature de quelque douteuse fusion engendrée par l'influence métamorphique de R'lyeh qui avait façonné, déformé et

pétri cette formidable horreur en une hideuse apothéose qui tendait ses tentacules et ses membres segmentés vers eux.

Sa gueule invraisemblable, mâchoire délirante composée de lames et de becs cornés emboîtés les uns dans les autres, s'ouvrait déjà en un four à viande capable d'accueillir le limule et de le broyer en une seule bouchée.

Cette ombre monstrueuse, Sauvage l'avait déjà rencontré dans les pages à l'odeur de vieux cuir d'un livre abominable. Il était plus jeune à l'époque. Son âme n'avait pas encore sondé la profondeur de l'horreur que recelaient les sombres recoins de ce monde. Elle l'avait durablement marqué, même à peine ébauchée sur le parchemin jauni par quelque artiste sans nom plus ou moins dément.

Mais la voir maintenant incarnée, devant lui…

— Mère Hydra, murmura-t-il.

Ainsi, elle était sortie des pages de ce livre maudit et de ces abîmes ténébreux pour se dresser devant eux.

N'y tenant plus, il composa sur le tableau de bord le code d'urgence du poste de Cornaline.

Rien.

Les poings du docteur se serrèrent.

Devant eux, le *Nautilus* disparaissant sous les assauts des monstres commençait à donner de la gîte, à piquer du nez…

Enfin, alors qu'il désespérait de recevoir une réponse, la voix de Cornaline s'éleva des haut-parleurs du bord :

— Docteur !

Il y avait de l'angoisse dans le ton de la jeune capitaine, mais aussi une terrible détermination, celle qu'elle avait toujours montrée depuis son enfance et la mort de ses parents.

— Cornaline ! s'exclama-t-il aussitôt, au moment où s'approchait encore la forme colossale de Mère Hydra qui devenait, de seconde en seconde, plus précise, plus énorme, plus hideuse. C'est trop pour vous ! Dégagez ! Dégagez de là !

Personne ne résistait au docteur quand il était dans cet état, personne… si ce n'était Cornaline Nemo.

— Non, Docteur… répondit la digne descendante du capitaine Nemo avec un calme presque effrayant. Je vais jusqu'au bout… Je vous ouvre la voie… suivez-la.

Derrière elle, Sauvage et les autres crurent entendre les cris des membres de l'équipage.

— Ils ont percé la verrière ! L'eau… Ils… Ils sont là.

— Cornaline ! Cornaline ! hurla le docteur, son visage déformé par la colère et la douleur.

Du transpondeur s'élevait un concert de bruits terribles, ceux de la guerre qui se déroulait dans les entrailles du *Nautilus*. Mère Hydra projetait ses longs bras hérissés de ventouses dentelées vers le grand submersible pour l'entourer, le saisir.

Se détachant sur le chaos, comme une sonate de piano dans un déchaînement de violence sonore, leur parvinrent ces mots :

— Je vous aime, Docteur. Adieu.

Après cet aveu, Cornaline poursuivit, s'adressant cette fois à ce qui restait de son équipage :

— Tirs de tous les postes ! Déployez l'éperon !

Ryan vit surgir de l'étrave du *Nautilus* une longue pointe de fer barbelée, héritage du premier *Nautilus*, celui de l'arrière-grand-père de Cornaline. Elle se mit en place juste devant la verrière, transformant l'extraordinaire sous-marin en étrange narval de métal.

Alors s'éleva une fois de plus la voix de Cornaline.

— En avant toute ! Pleine puissance !

Le *Nautilus*, dans le bouillonnement de ses turbines lancées à plein régime, accéléra encore. Sauvage, impuissant, s'écria :

— Moi aussi je vous aime, Cornaline. Vivez… Vivez…

Son cri se perdit dans la nuit abyssale. Le *Nautilus*, sa dernière salve tirée, environné par les tentacules de Mère Hydra, heurta la colossale créature sans ralentir et, telle une lance, la transperça de part en part…

Dans les profondeurs ténébreuses, il y eut un cri hideux, comme celui de mille baleines démoniaques qui, se répandant jusqu'à eux, martyrisa leur cerveau. Le monstre se tordit et enroula ses appendices autour du formidable submersible qui l'éventrait…

L'un et l'autre, entraînés par leur propre poids, commencèrent à sombrer.

— Cornaline ! Cornaline ! hurla Sauvage en vain.

La forme désemparée du *Nautilus* et celle du kraken infernal s'enfoncèrent dans l'ombre abyssale, s'y diluèrent.

Il baissa la tête, les poings serrés d'où s'écoulait entre ses doigts un filet de liquide vermeil alors que montait de sa poitrine un grondement sourd, tel celui d'un tigre blessé.

Se tournant vers le compartiment arrière, il ordonna, d'une voix méconnaissable, tant on devinait le colossal effort de volonté qu'il faisait pour s'exprimer sur un ton calme et assuré. Ça n'en était que plus effrayant dans ce visage marqué par une douleur insoutenable.

— Jeunes gens, tenez-vous prêts… nous débarquons !

S'adressant au pilote du limule, il exigea :

— Pleine puissance vers la surface ! Kali ?

— Prête, Docteur, répondit la voix de la jeune Indienne par les transpondeurs du bord.

Son étrange automate, faisant feu de toutes ses armes sur les abominations marines dont elle esquivait les assauts avec une aisance insolente, leur fit escorte.

Elle ajouta, sur un timbre d'acier :

— Pour Cornaline.

— Pour Cornaline, articula Sauvage sans desserrer les mâchoires, les yeux ardents telles deux billes de métal en fusion.

— Pour Cornaline ! répétèrent en chœur Sergueï, Ryan et tous les aquanautes, depuis la soute où ils se tenaient prêts.

Dans la voix de chacun, les syllabes du prénom de la capitaine du *Nautilus* prenaient des allures d'incantation… Une incantation guerrière.

CHAPITRE 27
Débarquement en enfer

À peine la dernière syllabe du prénom de Cornaline s'élevait-elle dans le limule que le submersible filait vers la brèche qu'avait pratiquée le *Nautilus* dans les rangs adverses, droit vers la titanesque masse de roche noire qu'on devinait difficilement dans la pénombre marine.

Mais déjà, le maillage serré se refermait, comblant le passage entrouvert, leur seule occasion de mener à bien leur mission… et d'assurer la survie de l'humanité.

— Accélérez ! ordonna Sauvage.

— Je suis à fond ! répondit aussitôt le pilote d'une voix désespérée.

Sauvage, pestant et jurant, eut beau déclencher le feu des canons du véhicule et tailler dans la masse écailleuse de larges saignées, cela ne suffisait pas. Les armes du limule n'étaient pas assez puissantes…

Alors même que lui venait cette pensée, deux langues d'énergie crépitantes déchirèrent les ténèbres sous-marines pour balayer les abords de la brèche, carbonisant instantanément les profonds qui tentaient de la refermer dans un ballet d'éclairs bleutés.

L'aquamate de Kali, slalomant entre les silhouettes indistinctes de quelques abominations subaquatiques, les arrosant au passage du feu de ses armes, leur avait frayé un chemin.

— Maintenant ! Allez-y ! ordonna le colosse d'airain tandis que le passage bâillait de nouveau devant eux. Pleine vitesse !

Ce disant, il saisit la commande des turbines et la poussa.

— Vous êtes fou ! hurla le pilote, les yeux exorbités. Nous allons

nous crash…

Et Sauvage crut un instant que celui-ci avait raison, quand l'un des blocs cyclopéens qui composaient la masse de R'lyeh se dressa devant eux, telle une montagne, un mur de nuit compacte et définitive…

Le pilote, de toutes ses forces, tira vers lui le palonnier de direction, pour modifier l'orientation des ailerons et l'inclinaison du limule, sans succès.

— J'y arrive pas ! cria-t-il, terrifié, alors que la roche noire se précipitait vers eux.

Sauvage saisit la barre. Bandant ses muscles formidables, il tira à son tour…

Le limule infléchit sa trajectoire, mais pas assez…

Dans la clarté des projecteurs avant, un nouveau bloc, chapeautant le précédent, pointait vers eux comme un éperon, prêt à les éventrer.

Sauvage retint un grognement, sûr que la pierre sombre allait défoncer le cockpit et les pulvériser.

Mais il n'en fut rien.

Au contraire, le limule s'enfonça littéralement dans la roche, qui se comporta comme un pan entrant et en pente bien qu'elle paraisse saillante.

Sauvage, pendant que le limule filait vers la surface, se souvint en un éclair de ce qu'il avait lu sur les proportions trompeuses, aberrantes, de R'lyeh qui, n'appartenant pas vraiment à ce plan de réalité, en altérait les lois…

Il en était là de ses réflexions enfiévrées quand le submersible creva la surface, à pleine puissance de ses moteurs, dans un jaillissement d'écume, s'envola en suivant une superbe parabole qui le porta des mètres au-dessus des flots et de la grève, avant de retomber sur la roche nue, en un choc terrible et une glissade tourbillonnante. Il ne s'arrêta que contre un promontoire déroutant qui projeta Sauvage dans la cale et concassa l'infortuné pilote.

Sauvage, secoué mais indemne, jeta un regard vers les formes brisées de ceux qui les avaient conduits ici, se redressa et écrasa son poing sur la commande d'ouverture de la soute.

La porte du hayon arrière se rétracta…

Une odeur infecte, au relent de poisson pourri et d'autre chose, plus immonde encore, dans cette boue et ces algues malsaines qui proliféraient sur la roche noire, les prit à la gorge.

Sauvage, sans attendre, traversa la soute. Ryan, Sergueï et les aquanautes d'élite débouclèrent leur harnais et sortirent du limule, imités par les autres.

L'enfer reprit aussitôt ses droits.

Partout, autour d'eux, les tirs fusaient. Les aquanautes affrontaient des créatures effroyables qui rampaient, couraient sur deux, quatre, huit ou cent membres. Même l'équipement extraordinaire des hommes du *Nautilus*, dont les décharges électriques se croisaient en tous sens pour frapper les silhouettes grotesques et meurtrières, ne suffisait pas à faire la différence.

Devant eux, un chaos d'obsidienne, aux angles délirants, s'élevait vers le monolithe, la porte, le centre de cette démence… Le lieu où Cthulhu allait arriver en ce monde, celui qu'ils devaient atteindre.

Mais entre eux et lui grouillait une telle armée de monstruosités qu'il était impensable qu'ils parviennent à la traverser.

À moins que…

Un faisceau, d'une étrange couleur violette, transperça l'un des profonds qui se dressait devant eux, puis un autre, puis des dizaines, aussitôt suivi de nouvelles décharges, plus familières.

Sauvage leva les yeux pour voir, des nébulosités noires et grasses qui tournoyaient au-dessus d'eux, surgir la forme singulière de l'*Albatros*. Précédé d'un essaim de Mi-Go et de ses chasseurs agrions, il faisait feu de toutes ses armes sur les rangs de leurs adversaires.

Alors, porté par sa colère, sa douleur et le désir de vengeance, lui qui venait de perdre celle qu'il aimait sans jamais pouvoir lui exprimer ces sentiments qu'il avait toujours refusé de s'avouer, Sauvage leva son énorme canon Gatling et hurla à ceux qui se tenaient derrière lui :

— Soldats du *Nautilus* ! Soldats de l'humanité ! Suivez-moi !

Tel le demi-dieu guerrier d'une nouvelle Iliade, Sauvage porta l'offensive sur les rangs des hybrides.

Les profonds, ainsi que la plupart des monstres marins qui se trouvaient déjà sur l'île de roche nue battue par les flots, comme commandés par une même volonté, convergèrent vers eux.

Par centaines, par milliers, ils se pressaient à présent dans leur direction, multitude compacte et nauséeuse, rampant, bondissant, tout en gueules de requins, en dents tranchantes comme des rasoirs, en griffes acérées…

Et face à eux, moderne Léonidas à la tête de ses troupes, fer de lance de la petite armée qui, ayant échappé aux monstres marins, venait de débarquer sur la grève noire, Sauvage s'enfonçait dans les rangs des abominations.

L'énorme Gatling, taillé à sa mesure, c'est-à-dire pour un tank, alimenté par l'impressionnante batterie Tesla qu'il avait endossée, crachait sans discontinuer ses langues de foudre sur leurs adversaires, creusant dans les légions gesticulantes des saignées fumantes, après

que les humanoïdes s'étaient tordus dans la danse ravageuse des éclairs.

Il le tenait d'une main, brandissant de l'autre un gigantesque couteau à chasser le mammouth à main nue qu'il abattait sur ceux qui parvenaient à franchir le barrage bleuté des décharges de son arme principale.

Irrésistible, il s'enfonçait en plein cœur des rangs ennemis, droit vers le monolithe central autour duquel tourbillonnaient les nuées.

Même sans rien connaître de la physique quantique, de la démonologie ou de la métaphysique, chacun devinait, intuitivement, par quelque sens primitif, qu'un événement terrible allait se produire, que la réalité elle-même était en train d'être bafouée, violée, pour engendrer quelque abominable engeance…

C'était comme si le monde entier, et jusqu'à la lumière du jour, se courbait vers le point de ce pic de roc noir où s'élevait une porte titanesque, à la mesure d'un géant haut comme une montagne, un géant dont on n'avait nulle envie de découvrir la nature.

Sauvage, lui, savait. Seuls sa force de volonté et son esprit à toute épreuve, un esprit d'airain, comme toute sa personne, qu'il avait affûté, jour après jour, année après année, comme on le fait d'une lame, lui avaient permis de conserver sa santé mentale en parcourant les pages des livres maudits qu'il avait étudiés…

Oui, lui savait ce qui allait surgir d'un instant à l'autre de cette dalle noire si l'on ne faisait rien pour l'empêcher, et cette connaissance ne lui apportait nul réconfort, au contraire… Elle motivait chacun de ses pas sur ces cadavres monstrueux et fumants qui crissaient sous ses pieds, dans des odeurs nauséabondes de poisson brûlé.

Ils avaient parcouru la moitié de la distance les séparant du monolithe. La puissance qui tourbillonnait autour du pic central devenait de plus en plus écrasante, comme si quelque chose de colossal approchait, appuyait sur leurs épaules et l'air qu'ils respiraient.

Alors même qu'ils gagnaient du terrain, la horde grouillante, qui s'agitait autour d'eux, se tordait et grillait sous leurs décharges en une gigantesque et répugnante friture, parut soudain se coaguler. Sa résistance se fit plus forte. Des rangs plus serrés de profonds émergèrent de recoins cachés dans ce paysage où les angles n'étaient pas ce qu'ils semblaient être et d'où pouvait surgir n'importe quoi à n'importe quel moment. De nouvelles abominations se jetèrent aussitôt sur eux.

Sauvage comprit qu'on les avait joués, qu'on les avait

volontairement laissés pénétrer au cœur de l'armée délirante des abysses pour mieux la refermer sur eux. Qu'on avait gardé en réserve les pires de leurs adversaires…

Ceux qui convergeaient maintenant vers eux, véritables géants d'écailles, de carapaces hérissées de pointes, de coquilles cuirassées, que savait-il encore ?

Il y en avait pour tous les phobiques, de l'araignée de mer colossale à la limace visqueuse dotée d'une longue et mortelle langue préhensile, en passant par des amphibiens face auxquels les profonds, tout hideux qu'ils soient, faisaient figure de premiers prix de beauté. Sauvage, même dans ses pires cauchemars, n'avait jamais rien imaginé de pareil.

Tel cet humanoïde plus ou moins batracien, haut comme une maison, qui, progressant à quatre pattes, se précipita soudain vers lui, sa gueule large à avaler un bœuf entier d'une seule cisaillée de mâchoires garnies de milliers de dents luisantes comme des rasoirs.

Certains des aquanautes, autour de lui, eurent des mouvements de recul… mais pas Sauvage.

L'odieuse créature était presque sur lui. Il leva son Gatling, pressa la détente et…

Rien.

Le générateur Tesla était vide.

Comprenant que rien ne pourrait plus le sauver, alors que la gueule démesurée s'ouvrait devant lui, Sauvage, bien déterminé à vendre chèrement sa peau, lâcha sa mitrailleuse inutile, attrapa son pistolet à foudre et brandit son énorme couteau.

Cornaline ne l'aurait pas attendu longtemps…

À cet instant, très calme, il ne regrettait rien, mais enrageait de quitter trop tôt le champ de bataille car les autres avaient encore besoin de lui.

Il se battrait jusqu'au bout et, si le sort lui était favorable, vaincrait et poursuivrait sa tâche…

Mais l'ombre tout en dents et en griffes le recouvrait. Ses chances de s'en sortir s'amenuisaient.

Ce n'était pas Dagon, mais il s'en fallait de peu…

La gigantesque main palmée de la créature s'ouvrit en grand pour le cueillir…

Sauvage s'apprêta à pousser un cri de défi primal…

Quelque chose, une forme massive, passa au-dessus de sa tête, atterrit pile entre la créature et lui, la saisit par le cou, la souleva, alors qu'elle battait inutilement de ses pieds écailleux et de sa queue. D'un seul geste, elle lui enfourna dans la gueule le bout d'un canon

impressionnant, la foudroyant de l'intérieur.

Le grand corps, parcouru de langues étincelantes, s'agita de manière épileptique. Un cri insoutenable s'échappa de sa gorge, bientôt remplacé par un nuage de fumée nauséabonde, avant qu'il ne s'immobilise et pende, flasque et grillé, au bras de son bourreau.

Un bourreau qui se débarrassa de lui pour se dresser à la tête des forces humaines, un bourreau qui n'était autre que…

— Kali ! exulta Sauvage tandis que le formidable aquamate de la jeune Indienne se redressait et faisait face aux hordes abyssales, cri que reprit aussitôt Sergueï, quelque part dans les rangs des aquanautes, qui, eux, firent une véritable ovation.

— Je vous ai manqué, Docteur ? demanda la voix de Kali par les amplificateurs de l'automate géant.

— Ce n'est rien de le dire, acquiesça Sauvage. Mais où étais-tu ?

— Une petite discussion avec un fâcheux marin un peu trop collant.

L'automate haussa ses épaules de métal.

— Rien que je n'aie pu gérer.

Un sourire farouche étira les lèvres du docteur à cette saillie d'humour.

Il ne put en dire plus. Déjà, l'armée abominable et grouillante se resserrait à nouveau autour d'eux, cherchait à les encercler, à les écraser… Et la pression se faisait toujours plus forte…

Sauvage, reprenant leur geste, leva son fusil à foudre et le pointa vers le monolithe pour s'adresser au géant de métal qui se trouvait maintenant à leur tête.

— Kali, ouvre-nous la voie, nous te suivons !

CHAPITRE 28
Même la mort peut mourir

Kali n'avait pas menti. Sa sortie de l'océan avait été un peu compliquée.

Le « fâcheux marin » était en fait une sorte de calmar dont le corps était enveloppé d'une coquille coriace et allongée, hérissée de pointes. Il s'était rué sur elle depuis les abysses et avait enroulé ses membres autour de sa grande carcasse de métal pour l'entraîner vers le fond où l'attendaient d'autres abominations plus hideuses et redoutables encore.

En surimpression sur ce qu'elle percevait de l'extérieur, *via* les senseurs de l'automate, elle avait vu s'afficher les indications du manomètre. Ils descendaient de plus en plus bas, et la pression montait, à chaque instant un peu plus.

L'armure géante pouvait en encaisser beaucoup, mais, passé les 700 mètres où s'exerçait une pression de sept tonnes au centimètre carré, elle aurait été concassée comme une noix, et son cerveau en conserve aussi.

Parvenue à la limite, la cuirasse de la machine avait commencé à émettre des bruits alarmants. Des parties de sa structure, plus faibles que d'autres, s'étaient écrasées, quand elle avait enfin réussi à dégager l'un de ses bras des tentacules pour braquer son canon énergétique contre la gueule cornée et ouvrir le feu…

Dans les abîmes, la décharge de lumière avait paru plus aveuglante encore.

Elle avait en tout cas foudroyé la créature dont les longs bras

s'étaient décrochés et l'avaient libérée.

Elle avait aussitôt déchaîné les propulseurs dorsaux de son « armure ». Alors qu'elle devinait déjà d'autres ombres, plus cauchemardesques et démentielles, monter vers elle, elle avait filé vers la surface dans un sillage de bulles.

Elle n'avait pas ralenti et avait jailli des vagues pour s'élever de plusieurs mètres au-dessus des flots.

Ses propulseurs avaient automatiquement changé de mode pour passer en poussée atmosphérique.

Elle avait toujours aimé voler avec son armure, ressentir, même fugacement et de manière limitée, cette impression de liberté, cet oubli de sa condition de cerveau en boîte.

Mais pas aujourd'hui, car le ciel, autour d'elle, grouillait d'une armada de monstruosités ailées qui tournoyaient, s'abattant sur le champ de bataille pour déchiqueter quelques malheureux aquanautes, ou se lançant dans des courses-poursuites délirantes avec les chasseurs agrions de l'*Albatros* ou les formes luminescentes des Mi-Go.

Elle avait balayé l'île de roche noire de ses senseurs et avait aussitôt repéré la pointe de l'armée humaine qui, telle une lance, s'enfonçait dans les rangs des profonds et de leurs difformes alliés. Et à la tête de cette pointe, elle avait reconnu sans peine…

Sauvage !

Il menait ses troupes, toujours plus loin, droit vers le monolithe, vers…

Un piège !

D'où elle se trouvait, elle le devina tout de suite, quand elle vit s'extraire de nouvelles horreurs de certains angles gauchis de la roche, qui s'avéraient concaves alors qu'ils apparaissaient convexes.

Un cri lui échappa quand l'abomination écailleuse surgit devant le docteur.

Un cri inutile… Il fallait agir, agir vite, très vite.

Elle avait plongé et, alors que le monstre levait son bras énorme pour frapper le docteur, s'était abattue juste devant lui et l'avait foudroyé.

Maintenant, précédant Sauvage lui-même, elle ouvrait la marche vers le portail qui menait à la conclusion de l'histoire humaine, plus encore, de celle de ce monde…

Si la petite gamine qui jouait au singe sur les toits de Mumbai pour aller voir son ami avait su ça, elle aurait probablement refusé d'y croire… mais pas celle dont le cerveau baignait dans une solution nutritive, au centre de l'extraordinaire machine. Celle qui, à cet instant même, faisait usage de ce grand corps de métal pour tailler

une route fumante vers leur destination.

Que de chemin depuis cette enfance bénie auprès de son père, jusqu'à cette nuit où sa vie avait viré au cauchemar, où on l'avait arrachée à son existence, à son corps… Quelles expériences avait-elle connues ! Combien de combats, d'horreur, dans cette guerre des ombres qui était son quotidien depuis tout ce temps !

Elle y pensait encore en taillant un sillon de mort et de destruction, comme elle savait si bien le faire, à travers les rangs des humanoïdes écailleux et de leurs alliés qui tombaient telles des quilles face à elle, fauchés par les griffes de son gantelet droit, la Gatling énergétique du gauche ou ses canons d'épaule qui faisaient des ravages…

Oui, elle savait tuer, elle faisait ça très bien. Elle était devenue une experte en la matière. Privée de son corps, de ses sensations, persuadée que la vengeance était la seule satisfaction, la seule ivresse qu'elle tirerait dorénavant de cette vie, elle s'y était totalement dévouée…

Comme elle le faisait en ce moment, tandis que de nouvelles horreurs dotées de trop de pattes, de pinces et de ventouses meurtrières se tendaient vers elle, tentaient de la saisir. Elle les tranchait, les hachait, les carbonisait ou les foudroyait…

Il y en avait tant… et elle se rendait compte, à présent, alors que la vision à 360 degrés de ses capteurs lui montrait toute l'étendue du champ de bataille et les créatures qu'on aurait crues issues des plus délirants tableaux de Jérôme Bosch[10], qu'elle s'était peu à peu insensibilisée à tout cela.

Il y a encore quelques années, elle aurait peut-être sombré dans la démence ou l'hystérie à la simple vue d'un de ces monstres. Maintenant, elle les affrontait par paquet de douze sans le moindre frisson.

Le moindre frisson… Oui, comment aurait-elle pu ?

À cette pensée, son attention se focalisa sur celui qui avait tout changé, l'avait tirée de cette vie de vengeance et de mort qui était jusqu'alors la sienne, lui avait fait ressentir, à nouveau, ce qu'elle croyait ne plus jamais ressentir… ces sentiments qui lui étaient interdits.

Le visage de Sergueï, qui avançait sous la garde de plusieurs aquanautes, s'imposa à elle, agrandi par ses capteurs visuels. Elle ne put s'empêcher de s'interroger.

Quel avenir les attendait, tous les deux, même s'ils l'emportaient, ce qui était loin d'être sûr ?

Combien de temps un homme pourrait-il supporter la compagnie d'une fille automate qui ne serait qu'un leurre, une poupée qui ne

pourrait apprécier ses caresses, ne pourrait que jouer un rôle ? Combien de temps une telle relation pourrait-elle tenir ? Un an ? Deux ? Trois, peut-être… Et puis il se détournerait, il partirait pour cette superbe jeune femme qu'il avait retrouvée à Paris, celle qui l'avait embrassé, celle qu'il…

Et elle, que devait-elle faire ? Prendre les devants ? Briser leur relation maintenant, pour le libérer et leur éviter de la souffrance inutile ?

Emportée par ces pensées, comme elle observait le visage franc de Sergueï, si reconnaissable avec ce front bombé, ce menton volontaire, tout ce qu'elle avait appris à tant aimer, elle ne vit pas l'abomination surgir d'un repli de la roche et se jeter sur elle.

En un instant, une pince aussi large et puissante qu'une pelle de grue mécanique se referma sur sa jambe droite.

Il y eut un bruit insoutenable d'alliage torturé… juste avant que sa cuisse ne se sectionne sous l'effroyable pression et qu'elle tombe à terre, son grand corps de métal déséquilibré.

Elle réagit aussitôt. Son canon d'épaule pivota, se braqua sur la créature et, sans laisser le temps à cette dernière de frapper une fois de plus, pulvérisa son crâne cuirassé.

Mais elle n'était pas seule… D'autres, profitant de la chute du géant, se précipitaient déjà pour la curée, la recouvraient et commençaient à la marteler.

Ses capteurs mouraient les uns après les autres, la privant de sensation, l'enfermant à chaque instant un peu plus…

Les tirs des aquanautes et de Sauvage pleuvaient sur les aberrations mutantes, mais pas assez rapidement. Elles étaient trop nombreuses.

Elle venait de perdre son canon d'épaule… Son bras gauche suivit, arraché par un faisceau de tentacules.

Elle entendit soudain s'élever, à quelque distance, un cri déchirant… Deux syllabes qu'elle connaissait… son prénom.

— Kali ! Non !

Cette voix, elle l'aurait reconnue entre toutes… C'était celle… de Sergueï.

Elle tourna son ultime capteur oculaire vers celui qu'elle aimait, qui s'agitait, là-bas, se débattant entre deux aquanautes qui le maintenaient. Elle comprenait qu'il désirait se jeter vers elle pour tenter de… De quoi ? Il ne pouvait rien faire.

Elle zooma sur son visage pour graver dans sa mémoire chacun de ses traits, son regard, son expression… juste avant qu'un de ses assaillants ne détruise son dernier capteur oculaire et qu'elle se retrouve plongée dans les ténèbres, privée de vue, d'ouïe, de

toucher…

Le néant.

Là, elle sut ce qu'elle devait faire.

Mourir. Mourir et le laisser libre de recommencer sa vie avec une vraie femme.

En paix avec elle-même, sachant qu'elle avait accompli son devoir, elle attendit, dans ces limbes, que vienne le coup final qui détruirait le cylindre et mettrait un terme à son existence.

Ce ne devrait pas être long.

Alors, par le communicateur de son armure, elle déclara, espérant qu'il fonctionnait encore et que la machine retranscrirait, intacte, l'émotion qu'elle ressentait :

— Sergueï. Je t'aime.

Jheronimus van Aken (1450-1516), dit Jérôme Bosch, est un peintre néerlandais connu pour ses tableaux peuplés de créatures étranges ou effrayantes, dont un des plus connus est *Le Jardin des délices*.

CHAPITRE 29
Le dernier masque

Sauvage, qui venait d'assister à la mise en pièces de l'automate de Kali, démembré par les monstruosités abyssales, vit Sergueï échapper aux aquanautes et se ruer sur la machine échouée.

Aussitôt, secondé par ses hommes, il concentra son tir sur les créatures qui recouvraient la grande carcasse de métal et ordonna à une escouade d'accompagner le jeune Russe.

Il ne pouvait faire moins.

La douleur, dans sa poitrine, avait encore augmenté, celle de la perte de cette enfant qu'il considérait comme sa propre fille et qui s'ajoutait à celle de Cornaline…

Combien devrait-il en perdre avant que tout cela ne soit fini ? Un ? Deux ? Tous ?

Il aurait voulu adresser un mot de réconfort à Sergueï, lui dire… Mais lui dire quoi ? Il savait, et pour cause, que les mots n'apaiseraient rien…

Comme il n'avait pas le temps de fouiller la carcasse pour voir si le cerveau de Kali était indemne ou non…

Car, levant le visage vers le monolithe central qui s'élevait devant lui de sa masse formidable et blasphématoire, point d'orgue de toute cette folie, Sauvage remarqua une forme qui se tenait droite et immobile, au milieu de tous ces corps en œuvre de violence et de mort.

Une forme qu'il aurait reconnue entre mille…

Là-haut, dressée devant le tombeau de son maître, Miss Moriarty

l'attendait.

Elle n'était pas seule… À côté d'elle se tenait une autre silhouette, une silhouette que Sauvage identifia aussitôt, même si elle avait bien changé… celle du frère de Ryan.

Même ainsi, sous cette apparence monstrueuse, on le reconnaissait. Il ressemblait trait pour trait à une version terrible et démoniaque de son frère.

Il dominait Miss Moriarty de sa masse écailleuse. Son large visage, à présent plus proche du requin que de l'humain, ou de quelque étrange créature marine à la crête complexe qui, telle une couronne, hérissait l'arrière de son crâne, avait de quoi donner des cauchemars aux âmes les mieux aguerries, mais Sauvage avait déjà trop vu d'horreurs et d'abominations pour encore avoir la place pour de nouveaux cauchemars.

Aujourd'hui, il était trop tard pour avoir peur… Ou trop tôt.

Même si Jonathan, en quintessence des siens qu'il était, concentrait dans sa chair tout ce que cette engeance maudite pouvait avoir de douteux, de détestable, il n'était rien comparé à celle qui l'accompagnait et qui, malgré sa beauté, sa mortelle séduction, condensait en elle toute la malignité du monde.

Car il était évident, alors que Sauvage, de haute lutte, écartait de son chemin les derniers profonds qui lui barraient la route, les fauchant de son canon dont le fût porté au rouge fumait dans les embruns et les trombes battant la pierre noire, que c'était elle, et personne d'autre, le chef d'orchestre de cette apocalypse.

— Te voilà enfin, Clark ! J'ai failli attendre.

La voix de Miss Moriarty, cette voix qu'il connaissait si bien, résonna dans le chaos qui les environnait, non pas forte, mais avec une qualité sonore différente, et s'imposa malgré la tempête, malgré les combats, et s'insinua en lui comme un long serpent froid et gluant…

— Je t'aurais manqué, sorcière ?

Sauvage retenait sa colère, mais le feu, dans chacun de ses mots, sous chacune de ses syllabes, comme un volcan prêt à exploser, brûlait ses pupilles rivées sur la femme incongrue, dans son tailleur impeccable, au milieu de la tourmente.

Elle le toisait de son regard de braise rousse, mais des braises froides, des braises qui ne recouvraient nulle flamme, mais au contraire le néant… Un néant vaste et affamé qui absorbait toute lumière et qu'il sentait d'ici comme une porte ouverte sur un ailleurs dévorant.

— Je dois t'avouer que cette fête n'aurait pas été complète si tu

n'avais pas été là, Clark. Tu es un de mes jouets favoris.

— Ton jouet, cracha Sauvage en foudroyant un groupe de profonds qui se jetaient vers lui. Je n'ai jamais été ton jouet.

— Voyons, Clark…

Le rire de la femme était terrible à entendre, ses harmoniques se répandant dans des espaces insoupçonnés, prenant une qualité détestable, trahissant une joie, une cruauté qui n'avaient rien d'humain, une cruauté qui s'exerçait aussi bien sur les hommes que sur les mondes, les étoiles, qui se réjouissait de la fin de toute vie, de la plus petite bactérie à la plus formidable nova.

— Tous autant que vous êtes, vous êtes mes marionnettes, mes jouets. Je me suis amusée avec vous, Clark, depuis si longtemps…

Elle ajouta après un instant :

— Toi… Pendant quelque temps… Souviens-toi, Clark.

— Je me souviens très bien, sorcière.

Une ombre s'abattit sur lui, une ombre longue et sinueuse, l'un des hideux serpents de ténèbres qui rampaient dans le ciel.

Les rais de lumière des énormes revolvers électriques du docteur déchiquetèrent l'horreur chasseresse dont la mâchoire s'ouvrit en grand, avant qu'il ne la pulvérise et qu'elle se disperse en étranges lambeaux qui se dissipèrent telle de la fumée.

— Oui, tu te souviens… Tu te souviens quand elle a changé… Quand j'ai changé.

Le visage de Miss Moriarty affichait un horrible sourire, plus humain, celui-là, plus complice.

Il reprit sa progression :

— Tu as toujours été celle que tu es maintenant, tu t'es seulement dissimulée, tu t'es jouée de moi, de nous tous…

Un coassement bizarre, sur sa gauche. Une silhouette bondit. Il se retourna. Son arme cracha une décharge étincelante qui foudroya un nouveau profond dans un ballet d'éclair. La créature, carbonisée, fumante, s'abattit à ses pieds.

— Et si je te disais que non, Clark. Si je te disais qu'elle était sincère, au début, quand elle a rejoint l'Agence, avant que tu ne la laisses pour partir sauver le monde… que tu la laisses à ma merci, dans ta forteresse de la solitude… Avec ces livres, ces livres que tu lui as demandé d'étudier…

Les paroles de Miss Moriarty trahissaient une cruauté plus ciblée, plus précise…

— Et elle a étudié, Clark. Elle a étudié, pendant que tu courais le monde pour nous combattre, si bien étudié que mes mots, mon essence, se sont déversés en elle, qu'elle y a peu à peu perdu la raison

et son discernement, qu'elle est devenue une des nôtres…

Chaque mot faisait mouche, comme des flèches, des balles tirées en plein cœur. Le visage de Sauvage, ce masque d'airain, se fissurait d'une nouvelle ride, d'un nouveau pli de malheur et de douleur à chaque fois.

— Oui, Clark, tu commences à comprendre. C'est toi qui l'as abandonnée, qui me l'as abandonnée. Le combat que tu croyais mener ne se déroulait pas où tu le pensais…

Une joie démoniaque illumina le beau visage eurasien, le rendant hideux à cet instant.

— As-tu oublié, Clark ? Le mal se trouve toujours là où on l'attend le moins. Et où l'attendais-tu le moins, si ce n'était au cœur même de ton bastion, de ta forteresse… de ta…

Avec un cri inarticulé, Sauvage se jeta sur Miss Moriarty.

La femme élégante leva un bras qui s'étendit, se fit brumeux, comme une fumée noire, grasse, épaisse, qui se déploya, devint une main aux doigts interminables qui saisirent Sauvage, s'enroulèrent autour de lui.

— … de ta famille, Clark.

La longue main approcha d'elle le docteur, gesticulant mais impuissant. Elle avança vers lui son visage plus beau et infernal que jamais, tant l'habitaient la flamme dévorante d'une cruauté insatiable, un appétit pour la douleur et l'agonie, et elle acheva, en un horrible murmure :

— … tu sais, elle a essayé de te prévenir, avant que je ne la consume et que je m'empare d'elle, que j'en fasse un de mes masques…

— Un de tes masques… murmura Sauvage tandis qu'une effroyable certitude s'imposait à lui.

Miss Moriarty poursuivait déjà :

— … mais tu n'étais pas là pour entendre ses mots, ni ses suppliques jetées aux ténèbres alors qu'elle se débattait contre moi, ni pour les comprendre… Pauvre sauveur du monde qui n'a jamais su où se menait vraiment le combat. J'ai adoré sucer son âme, la faire basculer dans l'infamie, pendant que tu guerroyais pour la grandeur et le salut de l'humanité… Et aujourd'hui, Clark… Aujourd'hui, c'est par elle que je triomphe.

En prononçant ces mots, elle fit un geste du menton. Sa main de brume grasse opéra une rotation pour lui montrer un trio de profonds tenant entre leurs énormes pattes palmées une quatrième silhouette que Sauvage reconnut aussitôt… Ryan ! Ryan qui, en vain, tentait d'échapper à leur poigne. Et déjà, Jonathan s'avançait vers lui,

brandissant dans son poing la masse noire, veinée de vert venimeux, de la clef de R'lyeh.

Les hommes-poissons firent agenouiller Ryan en lui donnant un coup dans les jambes. Il s'effondra.

Son frère se dressa devant lui, le toisant de toute sa taille, la pierre levée, prête à s'abattre, à fracasser le crâne de Ryan, à répandre son sang sur la roche impie.

De la gorge de Jonathan montait une odieuse harmonique qui s'épancha dans la tourmente, comme le poison dans un liquide, souillant la réalité de ses accords.

L'incantation qui, liée au sang premier hérité des Grands Anciens, libérerait Cthulhu.

— Regarde, Clark ! insista Miss Moriarty… Regarde mon triomphe.

Mais Sauvage ne regardait plus. Dans un suprême effort, bandant toute sa volonté, toute sa force, il desserra l'étreinte de cette main gigantesque qui le broyait, leva l'un de ses pistolets et, de son autre main, pressa le bouton de son oreillette.

— Robur, articula-t-il. Vous êtes là ?

— Oui, patron, je vous vois, mais je…

— Ne discutez pas…

Les doigts fuligineux écrasaient Sauvage, qui braqua son arme sur le visage souriant de Miss Moriarty.

— Le canon éthérique, tirez !

Le docteur pressa la détente. La décharge d'éclair partit, consumant à bout portant les traits charmants de Miss Moriarty, emportant sa beauté démoniaque.

Mais les doigts ne lâchèrent pas. Il sentit un éclat de douleur. L'une de ses côtes avait cédé.

Dans son oreille, Robur interrogea à nouveau.

— Mais où ?

— Sur moi !

La bouche consumée de Miss Moriarty articula d'une voix qui n'avait à présent plus rien d'humain, plus ample, plus vaste…

— Tu penses que ton jouet peut te débarrasser de moi, Clark ? Qui crois-tu avoir en face de toi ?

Sauvage rassembla ses dernières forces, reprit son souffle et répondit :

— Le Chaos rampant… Toi… Nyarlathotep.

Il ajouta, à l'intention de celui qui l'écoutait :

— Maintenant, Robur !

— Mais, Doc, je…

— Robur, pour l'humanité, maintenant !

Le cri du docteur déchira la tempête. Le visage de la femme se métamorphosa, la fumée noire s'échappa de tout son corps pour composer une silhouette bien plus grande, plus terrible, plus vaste, plus effroyable… celle qui avait arpenté la vallée de Leng et failli détruire l'*Albatros*.

Et la lumière vint, un torrent de lumière qui environna la chose qui avait été Miss Moriarty et Sauvage. Sauvage qui, avant de disparaître, eut le temps de murmurer :

— Cornaline, je vous rejoins.

Le déchaînement d'énergie éthérique les enveloppa, les dispersa, l'humain comme le dévoreur, unis, en cet ultime instant, par-delà la matière et le temps.

Quand la décharge s'éteignit ne demeurait rien, sur la roche noire, des deux adversaires…

À quelques mètres de là, abasourdis, les quatre profonds se faisaient face, avant que trois tirs venus des cieux n'abattent ceux qui tenaient Ryan, le libérant de leur étreinte…

Les deux frères se retrouvaient.

CHAPITRE 30
Fratres

La lueur aveuglante du canon éthérique se dissipait. Les trois profonds qui le maintenaient s'effondrèrent. Ryan se redressa et bondit instinctivement à l'écart.

La clef de R'lyeh, maniée par la main de Jonathan, s'abattit pile à l'endroit où se trouvait sa tête l'instant précédent, et l'aurait fracassée s'il n'avait pas bougé.

Jonathan, entraîné par son élan et le poids de l'idole, piqua du nez, trébucha. Sa silhouette grotesque et horrifique, plus batracienne qu'humaine, tituba alors qu'il reprenait son équilibre.

Ryan fut choqué par la décharge tirée de l'*Albatros*, par la disparition de Sauvage et de cette chose qui avait l'apparence de Miss Moriarty, et n'était autre, venait-il de comprendre, que celle qui les avait pris en chasse dans la vallée de Leng, cette abomination démentielle qui avait pour nom Nyarlathotep.

En un flash lui étaient revenus en tête les mots que Cornaline avait employés à son égard : « On le nomme aussi le pharaon noir… Ou l'homme noir, le hurleur de la nuit, celui qui hante les ténèbres… Il peut prendre mille apparences, se mêler aux hommes pour mieux les duper, les tromper, les gagner aux visées des Grands Anciens… »

Oui, c'était ce que Cornaline avait dit, mais même elle et le docteur, du haut de sa sagesse et de son expérience, aveuglé par quelque sentiment personnel, n'avaient pas vu le plus redoutable des masques du dévoreur…

Sauvage avait toujours cru que Miss Moriarty était la plus puissante

des sorcières au service de son adversaire, peut-être une victime de ses mensonges, si ce qu'il venait d'entendre était vrai… mais pas qu'elle était Nyarlathotep en personne. Sa Némésis, devant ses yeux.

Tous les deux avaient disparu maintenant, vaporisés par le tir de l'*Albatros*.

L'*Albatros*…

Alors même que ce nom s'imposait à lui, Ryan fouilla les cieux où les nuées, plus démontées que jamais, tournoyaient autour du promontoire central qui s'élevait juste au-dessus de lui, les écrasant de sa masse, composée de centaines de blocs qui paraissaient se perdre dans des perspectives gauchies, martyrisaient la rétine et la raison de l'observateur.

L'*Albatros* se détachait de ce chaos bouillonnant de nuages gras et cendreux, faisant feu de tous ses canons sur les formes abominables qui battaient l'air de leurs ailes membraneuses, obèses et boursouflées pour certaines, décharnées pour d'autres, vermiformes pour les dernières.

Les chasseurs agrions, secondés par les Mi-Go, faisaient autour du vaisseau un ballet guerrier, arrosant les horreurs volantes du feu de leurs armes, éclairs crépitants pour les uns, rayonnement à la teinte violine pour les autres.

Les monstres, foudroyés ou perforés, tombaient par centaines sur la pierre pour s'y disloquer ou s'y briser en débris fumants, mais il en venait toujours d'autres. Les nuées semblaient spontanément générées par la roche noire, comme si elles sourdaient des angles impossibles de ce blasphème aux lois de l'espace et du temps.

Martelés, mordus, déchirés, alourdis par des dizaines de silhouettes frénétiques qui s'agrippaient à eux et les pilonnaient de leurs poings, de leurs griffes, les rapides petits chasseurs de l'*Albatros* finissaient par s'abattre les uns après les autres, et eux ne recevaient pas de renfort… ainsi que les Mi-Go, déchiquetés, dévorés en plein vol…

L'*Albatros* lui-même, recouvert d'une nuée d'horreurs membraneuses et empressées, commença à donner de la gîte et à perdre de l'altitude.

Ryan imaginait les cris de l'équipage et, par-dessus le chaos, les vociférations de Robur.

Mais ni les uns ni les autres ne sauvèrent le grand navire volant auquel s'accrochaient, à chaque seconde, de nouvelles grappes d'abominations furieuses…

Le vaisseau s'inclina encore, piqua du nez…

Il décrocha, tombant au ralenti vers la surface de l'île démoniaque, s'écrasant sur les arêtes de roches sombres qui le labourèrent au

passage, le déchiquetant, l'amputant de ses ailes chatoyantes, jusqu'à ce qu'il s'immobilise entre deux colonnes massives aux formes inquiétantes.

Il demeura ainsi, son étrave pointée vers le grand promontoire et la dalle gigantesque qui s'élevait en son centre, monolithe d'obsidienne d'un seul bloc colossal, noir et veiné de vert, comme… comme la pierre de R'lyeh.

Alors que s'imposait de nouveau à lui le nom de la monstrueuse idole, le regard de Ryan revint à Jonathan.

Juste à temps…

La silhouette écailleuse se ruait vers lui, toutes griffes en avant, prêtes à l'égorger, sa large gueule grande ouverte sur un enfer de dents triangulaires.

Il ne dut qu'à ses réflexes d'esquiver l'attaque.

Les doigts de son frère sifflèrent à côté de lui. Il recula et se mit lui aussi en garde.

Jonathan se reçut sur la roche noire, se redressa lentement et le fixa de ses gros yeux de créature abyssale, des yeux où ne brillait plus la moindre flamme d'humanité.

Ainsi ramassé, il ressemblait plus que jamais à un abject croisement de batracien, de poisson et d'homme, dans ce que chacune de ces natures avait de plus douteux.

Cette apparence que Ryan savait également être la sienne. Ils étaient les enfants d'un même sang, celui qui prenait naissance en ce lieu, cette tête de pont du néant qui s'apprêtait à déverser sur ce monde son extension agissante, son plus formidable émissaire, pour le dévorer.

Jonathan n'avait plus rien du garçon qu'il avait connu, dans ce masque ignoble qui le contemplait, ou alors si loin qu'il aurait fallu faire un effort d'imagination dont il était incapable…

Il tenta pourtant, s'adressant à la créature qui avait été son frère sur un ton qu'il aurait voulu plus calme :

— Tu n'es pas obligé de faire ça, Jonathan.

Il désigna, de sa main palmée elle aussi, dont les doigts semblaient encore s'être allongés, ces doigts qui le répugnaient, comme toute sa personne à présent, l'endroit où avaient disparu Sauvage et Miss Moriarty.

— Ta maîtresse est anéantie. Tu es libre. Libre de choisir ce que nous allons devenir, ce que va devenir ce monde…

Un son hideux monta de la gorge de la créature qui lui faisait face. Un éclair de joie mauvaise, ou était-ce de la colère ? ou du mépris ? traversa ses grands yeux.

— Pauvre Ryan, coassa celui qui avait été son frère. Tu crois encore que c'est elle qui me manipulait ? Tu crois qu'elle m'a forcé à faire tout ça ? Qu'elle a pris possession de moi, qu'elle m'a ensorcelé ?

Il y eut un nouveau rire, plus laid que le précédent, avant que le profond ne reprenne, de sa voix clapotante.

— Je veux ce qui va arriver, Ryan. Je le veux de toutes mes forces.

— Mais pourquoi ? éclata Ryan. Pourquoi ? Que t'ont fait les humains pour que tu veuilles tellement les détruire ?

— Les humains ! se moqua son frère qui, lentement, tournait autour de lui, tel un fauve surveillant sa proie, attendant le moment propice. Tu te sens tellement humain, toi ?

Ryan ouvrit la bouche pour répondre, mais son frère ne lui en laissa pas le temps :

— Et ces précieux humains que tu tiens en si haute estime, pourquoi, toi, veux-tu les sauver ?

— Cthulhu et les siens vont ravager ce monde ! asséna Ryan, de toute la force de sa conviction.

Qui n'eut pas l'effet attendu.

— Parce que les humains ne le font pas ?

Comme Ryan demeurait muet, la créature qui avait été son frère poursuivit :

— Tes chers humains ravagent la nature depuis des décennies. Ils se répandent de par ce monde comme une plaie, consomment toutes les richesses de cette planète telles des sauterelles, ne laissent derrière eux que déchets et ordures… Même les océans, Ryan, même les océans, notre domaine, sont saturés de leurs détritus. Les mers deviennent invivables… Bientôt, si on les laisse faire, ce monde ne sera plus qu'une décharge toxique à ciel ouvert… Et même en notre absence, petit frère…

L'accent qu'il avait mis sur ces deux mots avait quelque chose d'affreux.

— Même en notre absence, tes chers humains sont parfaitement capables de s'entretuer et de se faire subir des choses dont nous n'aurions même pas idée…

— Mais Cthulhu… commença Ryan, troublé, malgré lui, par les paroles de son frère.

— Cthulhu mettra un terme à tout cela. Il fera de nous son peuple élu… Nous régnerons, petit frère, nous nous élèverons depuis les flots comme R'lyeh aujourd'hui. Nous dirigerons ce monde en peuple uni… en harmonie avec cette planète, avec ses espèces, débarrassées du fléau de l'humanité. Quant à Cthulhu, nous trouverons un moyen d'attirer sa convoitise sur d'autres horizons… et nous serons alors les

vrais maîtres de ce monde, comme nous aurions dû l'être de toute éternité, nous, le peuple des vagues.

Ryan, devant tant de colère, de véhémence, se sentait désarmé, et ce d'autant plus que les arguments de Jonathan faisaient mouche… Lui, qui se sentait de moins en moins humain dans son corps, à qui on avait arraché celle qu'il aimait et ses amis, ce père et cette mère adoptifs qu'étaient devenus Sauvage et Cornaline, revivait, en flashs brutaux, des souvenirs anciens et récents qui donnaient raison à Jonathan… Images de Loyd, un de leurs amis, noir, à Boston, pris à partie par une bande de petits nazillons qui le persécutaient pour sa couleur de peau. Et puis d'autres : ce malheureux pays qu'ils avaient survolé avec l'*Albatros*, où des avions de chasse écrasaient de bombes des villes peuplées de gens innocents, ces baleiniers que Cornaline avait mis en déroute, qui harponnaient pour le profit les derniers représentants d'une espèce protégée…

Oui, les humains étaient parfaitement capables d'abominations… Alors, s'ils ne valaient pas mieux que les Grands Anciens, car eux au moins avaient l'excuse de se nourrir de la réalité et de ceux qu'ils consumaient, pourquoi s'acharner à les sauver ? Peut-être Jonathan avait-il raison ? Peut-être valait-il mieux laisser Cthulhu et les siens faire le grand ménage et hériter d'une terre vierge, lavée des humains et de leurs turpitudes…

Il ne savait plus, il était en pleine confusion. Son esprit subissait, lui aussi, la pression de R'lyeh, des profondeurs, et de cette pulsation noire qui en émanait, primale, irrésistible.

Un mouvement, au bord de son cône de vision… Il n'eut pas le temps d'esquiver. Un corps lourd et puissant, celui de Jonathan, le heurta avec violence et le bascula en arrière, sur la roche.

La douleur éclata dans son dos, puis dans son bras qu'il avait levé pour se protéger des griffes de son frère qui tentèrent de le labourer.

Par pur réflexe, il tendit la main, tâtonna, sentit un objet dur, le saisit, et l'abattit de toutes ses forces sur le crâne de son frère.

Il y eut un craquement. Jonathan bascula sur le côté, roula sur le dos et ne bougea plus. Sa bouche immense, hérissée de dents triangulaires, s'ouvrait et se fermait, comme celle d'un poisson à l'agonie…

Ryan, le bras déjà levé pour un second coup, se figea. Sa main palmée, qui étreignait encore l'objet avec lequel il avait frappé Jonathan, s'abaissa lentement.

— Ryan…

Le coassement du grand profond était presque inaudible, mais, dans ce clapotement hideux, le cœur serré, il reconnut, comme lavée de

toute haine, la voix de son frère…

— Ryan… Où es-tu ?

Il y avait soudain, dans les paroles de la terrible créature, un accent poignant, celui que Ryan avait déjà entendu à de rares occasions quand ils étaient blottis l'un contre l'autre, lorsque la nuit était trop noire et la peur trop grande…

Bouleversé, il abandonna son arme improvisée qui tomba juste à côté de Jonathan, glissa l'une de ses longues mains palmées sous le crâne de son frère d'où le sang s'écoulait abondamment, et répondit :

— Jonathan… Je suis là, Jonathan… Je suis là…

Sa voix à lui aussi, à ses propres oreilles, ne sonnait plus vraiment humaine.

Mais Jonathan, lui, l'avait reconnue.

— Ryan… Je n'y vois plus rien, Ryan. Il fait si froid ici, si froid… Tu es là ?

— Je suis là, Jonathan. Je suis là, répondit aussitôt Ryan, qui retrouvait cet ami, ce soutien, ce confident… son frère… que la mort lui enlevait déjà.

— Ryan… continuait Jonathan. Si tu vois papa et maman, leur dis pas… leur dis pas que…

Son gargouillement s'acheva dans un souffle qui expira bientôt entre ses dents de requin…

Ryan demeurait immobile, agenouillé, prostré auprès de son frère, dans un silence qui semblait recouvrir le monde entier, comme s'il retenait son souffle… un silence effroyable.

Alors, il se rendit compte que le sang de Jonathan qui inondait ses doigts se répandait sur la roche noire, s'étendait, jusqu'à toucher l'objet qui venait d'assassiner son frère, le baigner, le nourrir…

La clef de R'lyeh.

Sous ses yeux, elle se mit à pulser d'une lumière plus vive, ses veines venimeuses charriaient une vie contre nature, une vie qui se nourrissait de celle de Jonathan, et de son lien avec…

Alors que l'effroyable vérité s'imposait à lui, la radiance de la pierre se communiqua au sol autour d'elle, puis, de là, à la gigantesque dalle qui s'élevait derrière lui, ce portail démesuré qui, lui aussi, gagné par la lueur empoisonnée, pervertie, se mit à pulser comme un cœur qui s'animait… avant de se mettre en mouvement…

Insidieusement tout d'abord, puis de manière de plus en plus évidente, le monolithe colossal s'effaça sur le côté, ou vers l'intérieur, ou les deux à la fois, en un angle impossible.

Ryan, pétrifié devant ce qui se produisait à quelques mètres de lui, comprit alors que ce n'était pas une porte, mais un accès, un trou vers

une autre partie de la réalité, ou une autre dimension, ou rien de tout cela. Un lieu, si l'on pouvait employer ce mot, des angles qui ne devraient pas exister dans ce monde et qui heurtaient sa perception, sa conception même de l'espace et du temps… le blessaient, commençaient, déjà, à le détruire.

Du tréfonds des ténèbres brutales, compactes, qui s'accumulaient là, comme un mur de noirceur, quelque chose répondit.

CHAPITRE 31
Khalk-ru

Devant les yeux de Ryan, son esprit martyrisé, forcé à percevoir des courbes et des volumes qui n'auraient pas dû exister dans ce monde, émergeait du portail béant sur d'impossibles ténèbres… une aberration qui n'avait pas de forme, mais que son cerveau mis à mal tentait d'habiller d'un peu de raison, en essayant de lui donner une apparence appréhendable, même si elle devait le pousser à la démence.

Car Ryan comprenait également que, s'il n'avait été pour partie de sa descendance, il serait d'ores et déjà devenu fou et l'était peut-être déjà pour moitié.

Autour de lui, il entendait les hurlements de terreur et d'agonie des humains qui se trouvaient encore sur les flancs de R'lyeh lorsque la montagne de noirceur vivante se mit en mouvement, titubant comme un nourrisson colossal apprenant à marcher.

Le vert, le gluant… avait écrit Lovecraft…

Mais ce n'était pas cela, c'était beaucoup plus.

Peut-être certains esprits dérangés, heurtés, torturés, l'avaient-ils perçu de cette manière ?

L'avaient-ils travesti d'une couleur, d'une texture, pour le rendre plus compréhensible, presque rassurant, ce qui ouvrait une porte sur un abîme tel qu'il renvoyait toute l'existence humaine, celle de ce monde, de cet univers, à l'insignifiance.

Un autre nom, plus ancien encore, plus primitif, qu'il avait vu ou lu, ou qui s'imposait de lui-même, marqua son cerveau tourmenté

comme un fer rouge.

« Khalk-ru », dont Cthulhu n'était que l'incarnation terrestre. « Khalk-ru », le dévoreur, le dissolveur… l'ultime nuit, celle qui attendait entre les étoiles, patiente et vorace, de consommer les mondes, les planètes, les soleils et jusqu'à la lumière, celle qui demeurerait à la fin des temps, quand le dernier des trous noirs recracherait un peu de matière noire dans un univers pareillement noir… Pas la mort, car la mort n'était qu'une part d'elle-même, pas les ténèbres, mais la Ténèbre, en tant que force pensante, agissante et inexorable. Une Ténèbre telle qu'on avait voulu la fractionner, la diviser, la rendre multiple, car la concevoir unique, dans son entier, sa totalité, était insupportable.

Même les profonds, lui compris, oscillaient au bord de la démence. Alors que ce concentré de néant prenait pied en ce monde, un rayon à la teinte indéfinissable zébra le champ de bataille.

Ryan fut un instant surpris, son cerveau anesthésié d'horreur ayant du mal à observer autre chose que la colossale abomination qui se répandait dans ce monde, son influence pernicieuse, vorace, se diffusant déjà autour d'elle, paraissant avaler jusqu'à la lumière, assombrir le jour…

Le canon éthérique de l'*Albatros* échoué à terre, sur son lit de roc, brisé et écorché, telle une étrange libellule aux ailes froissées, venait de tirer.

Mais là où il avait vaporisé Nyarlathotep, le rayon, inoffensif, ne fit cette fois que traverser le dévoreur et se dispersa contre la roche noire.

Et Ryan, dans son esprit mis à mal, torturé de devoir donner une forme à ce qui n'en avait aucune, une matière à ce qui était le contraire de la matière, comprit…

Khalk-ru n'était pas totalement dans ce monde. Il ne se déplaçait pas entièrement sur ce plan d'existence et ne pouvait donc être blessé.

Comment atteindre quelque chose qui n'avait pas trois dimensions, mais peut-être mille ? Ou aucune ? Véritable concentré de néant et de non-matière qui, tel un trou noir, engloutissait tout ce qui l'entourait, jusqu'à la lumière.

On ne peut tuer ce qui n'est pas vivant, pas plus qu'on ne peut détruire ce qui n'est pas réel.

Pourtant, même s'il n'existait pas totalement en ce monde, le dévoreur pouvait se nourrir, se rassasier. Ryan, échoué presque à ses pieds, sentait filtrer de la pierre, de la masse de néant colossale qui se dressait non loin de lui, cette faim insondable pour toute matière, toute vie, pour emplir un gouffre qui ne pouvait être comblé…

Les longs appendices aux interminables griffes se tendirent avec une étrange nonchalance, comme au ralenti. Ryan ne savait plus si c'était le dévoreur ou le temps lui-même qui paraissait s'être coagulé depuis son apparition.

Car tout, autour de lui, semblait pareillement se déplacer dans un temps suspendu. Il suffisait que les doigts d'ombre effleurent une créature vivante pour qu'elle se dissolve aussitôt en brume délétère avant de le rejoindre, de s'amalgamer à son néant…

Humains, Mi-Go, profonds, shantaks, horreurs chasseresses, maigres bêtes de la nuit… Pour lui, c'était tout un. Il moissonnait les uns et les autres : les troupes hurlantes et terrorisées du *Nautilus* et de l'*Albatros*, mais aussi les foules écailleuses de ses adorateurs qui, tombés en prière, disparaissaient dans des hululements extatiques.

À mesure qu'il avançait, Ryan ne pouvait en être sûr tant tout, dans cette horreur absolue, défiait et maltraitait les lois de cet univers, il semblait s'étendre, se déployer, gonflé de toutes les vies, de toute la matière qu'il consommait.

Un nouveau rayon de lumière… Le canon de l'*Albatros* venait à nouveau de faire feu… sans effet.

Même gorgé de matière vivante, le dévoreur n'était toujours pas vraiment présent dans ce monde. Il l'emportait avec lui dans sa non-existence, de l'autre côté de la frange de réalité où il résidait encore, et rien ne pouvait l'y atteindre.

Les quelques Mi-Go et les agrions restants, eux aussi, dans un assaut désespéré, concentraient leurs tirs sur lui… pour le même résultat.

Ryan aurait voulu réfléchir, alors que Khalk-ru, un peu plus assuré maintenant, arpentait le champ de bataille, se gavant de l'existence de ses adorateurs écailleux agenouillés, ainsi que de leurs adversaires qui, eux, ayant renoncé au combat, tentaient de fuir le contact dissolvant des gigantesques griffes ou des tentacules de ténèbres qui se déployaient autour de sa gueule… Il y avait certainement quelque chose à faire…

Dans son esprit molesté, martyrisé, ne résonnait plus que le chant qui montait des rangs de ses frères, poussé par des milliers de gorges non humaines, soulevant en lui un atavisme profond, primal, inscrit dans chacune de ses cellules…

« *Ph'nglui mglw'nafh Cthulhu R'lyeh wgah'nagl fhtagn !* »

Et sa bouche s'ouvrait pour reprendre, elle aussi, ces syllabes odieuses qui faisaient vibrer tout son être, le secouaient de vagues extatiques à chaque fois que les grandes griffes balayaient quelques existences de plus de la surface de ce monde, et flattaient, en lui, cette part de son être qui faisait partie du dévoreur… L'héritage abominable

de ses ancêtres qui avaient frayé avec les enfants de Dagon… Dagon, le dévoreur incarné… Dagon, le lien avec…

Consumé par une fièvre ardente, il sentit se dissoudre son ultime vestige d'humanité pour devenir comme son frère, dont la dépouille écailleuse gisait à ses pieds. Ses derniers vêtements humains craquaient pour libérer le profond. Dans toute sa splendeur, il sut.

Non, il ne devait pas rejeter sa nature, la cacher, la renier, au contraire. À cet instant, enfin complet et lui-même, débarrassé de ses oripeaux humains pour se dresser dans sa vérité, celle des vagues et des flots, il pouvait enfin agir et sauver ce monde…

Du fond de son extase, les yeux levés sur la montagne de néant agissante qui se dressait, titanesque, au-dessus de lui, lui revinrent soudain les paroles de Sauvage :

« … une fois incarné dans notre réalité, Cthulhu sera soumis à ses règles… Donc, comme toute créature vivante… il pourra mourir… »

Et pour cela, oui, pour cela, il n'y avait qu'une seule solution… Un sacrifice, comme celui qui avait appelé Khalk-ru.

Une existence pour l'invoquer et ouvrir son portail, une autre pour le forcer à s'incarner dans ce monde et le rendre vulnérable.

Et ce sacrifice… Sauvage l'avait-il envisagé ? Planifié ? Avait-il espéré l'éviter, trouver un autre moyen ? Mais un autre moyen n'était pas toujours possible, il aurait dû le savoir.

Peu importait à présent… Une vie contre des milliards… Une vie qui avait perdu toute saveur depuis que Marie n'en faisait plus partie… Une vie qui allait, de toute manière, s'arrêter dès que Khalk-ru l'effleurerait.

Avec sérénité, sans cesser de chanter, il leva l'une de ses interminables mains écailleuses et palmées et l'abattit sur son autre poignet. Ses longues griffes, capables de trancher n'importe quel cuir, taillèrent fort et profond.

Le sang jaillit, pourpre et riche.

Il l'observa, avec une étrange fascination, avant de le tourner pour le diriger… vers la clef de R'lyeh qui avait déjà bu le sang de son frère et reposait à côté de son crâne fracassé.

Comme elle l'avait fait avec l'essence de Jonathan, la pierre noire, arrosée d'importance, absorba à son tour le velours écarlate de son existence en fuite. Tiré de son corps abandonné à la transe, son sang était la trame même de son être qui glissait dans l'odieuse statuette dont les veines venimeuses s'illuminaient à nouveau pour se répandre dans le sol de R'lyeh et, de là… dans Khalk-ru.

Sa vie le quittait, à jets encore plus forts, plus puissants, comme si la pierre elle-même l'aspirait, le suçait, tel un enfant glouton. Au-

dessus de lui, quelque chose d'indéfinissable se produisit dans le dévoreur. Tout en gardant sa masse de ténèbres, il semblait devenir plus compact, plus matériel…

Mais tout cela devenait tellement flou, tellement lointain, alors que Ryan se détachait du réel.

Il tomba, heurtant la roche noire qui buvait son sang avec avidité, s'abreuvait de sa substance, de sa vie.

Ce fut une étrange agitation, une altération dans le chant extatique de ses frères profonds, qui le ramena dans ce monde.

Avec les dernières forces qui lui restaient, il ouvrit les yeux et se tourna vers l'origine du bruit, cherchant, cherchant pour découvrir… une vision extraordinaire.

Des flots en furie émergeait un prodige qui n'aurait pas dû être.

C'était une femme… Une femme de matière noire iridescente, une femme aussi haute qu'une montagne, à la mesure de Khalk-ru lui-même, qui, d'un pas lent et assuré, prit pied sur la grève de roc. Sans une hésitation, elle se dirigea vers le dévoreur, telle une déesse vengeresse presque aussi terrifiante que son adversaire.

Et cette déesse, aux traits aussi beaux qu'inquiétants, ceux d'une jeune fille, mais d'une jeune fille ayant traversé tous les cercles de l'enfer, Ryan la connaissait…

Marie !

Alors, du fond de son agonie et des ténèbres qui se refermaient sur lui, alors que la déesse s'avançait, ses longues jambes noires iridescentes et fuselées la portant à la rencontre de son adversaire, il sut…

Elle était revenue. Elle était revenue pour eux, pour ce monde.

Non, corrigea-t-il… Pour rien de tout cela…

Elle était revenue… pour lui.

Fort de cette certitude, il bascula dans la nuit.

CHAPITRE 32
Le combat des titans

— Ne le regardez pas ! Ne le regardez pas et tirez !

La voix de Robur résonnait dans le pont éventré de l'*Albatros*, derrière la verrière étoilée et brisée.

Le bâtiment et son équipage avaient été sérieusement éprouvés. Seuls quelques-uns, encore, tenaient la passerelle avec l'increvable et irascible commandant qui aurait été jusqu'à défier l'enfer, et le faisait à cet instant même.

Ils étaient partis de l'île mystérieuse quelques heures auparavant, quand ils avaient reçu le message de Sauvage indiquant que le *Nautilus* appareillait, et les coordonnées de cet endroit maudit… R'lyeh.

Rien que ces syllabes lui étaient détestables. Robur, quand il les avait annoncées à ses hommes, avait eu l'impression de se salir la bouche et la gorge.

L'*Albatros* venait juste de terminer ses réparations après son épisode mouvementé sur le plateau de Leng, où ils avaient affronté cette abomination fuligineuse, Nyarlathotep, qui avait failli les détruire.

Robur aurait préféré avoir quelques jours pour tester les systèmes du navire, mais Sauvage ne lui en avait pas laissé le loisir.

— C'est aujourd'hui, Robur. Nous sommes déjà en route.

L'*Albatros* avait donc pris l'air, malgré une météo comme jamais le commandant n'en avait vu, pluie et tempête sur toute la surface du globe. La planète était devenue folle…

Ils étaient montés au-dessus des nuées démentielles qui tourbillonnaient sur les terres et les océans en maelströms colossaux,

puis, à vitesse maximum, avaient gagné le Pacifique.

Là, en consultant la carte et les relevés, Robur, sombre, avait constaté devant son second :

— Jamais vu un bordel pareil.

Il avait pointé du doigt, sur la représentation holographique, le plus formidable des ouragans, dont le vortex central semblait se concentrer sur un certain point du Pacifique, au large de l'Australie. Des éclairs apocalyptiques secouaient la formation nuageuse aussi grande qu'un continent.

— Laissez-moi deviner… avait-il grogné à l'intention du navigateur en désignant le cœur du cyclone. C'est notre destination.

Le malheureux, craignant la réaction de son chef, avait hoché la tête.

Mais Robur avait éclaté d'un rire phénoménal. Après avoir claqué l'épaule du jeune homme de sa main énorme, il avait annoncé à la cantonade :

— J'en étais sûr !

Il avait ri une fois de plus avant d'ajouter :

— Sacré docteur ! Toujours en plein milieu des emmerdes.

Il avait gagné son poste, derrière la grande verrière.

— Eh bien allons-y, Messieurs. Destination l'enfer, sans escale ! Êtes-vous prêts à affronter le diable ?

Comme tout son équipage, sur le pont, lui avait répondu d'une seule voix, mais pas assez enthousiaste à son goût, il avait poursuivi, plus fort encore :

— C'est quoi, ça ? J'ai rien entendu ! Vous êtes des aigles ? Ou des pigeons ? Je veux que ça gueule ! Je veux que ça crie ! Je veux entendre la rage. Je veux entendre la faim ! Où on va ?

— En enfer ! avaient-ils tous répondu en un chœur qui avait résonné contre la verrière.

— Ouais, c'est ça, avait apprécié Robur avec un sourire d'ogre. Et on va y faire quoi ?

— Botter le cul du diable ! avaient hurlé les hommes, galvanisés, alors que Robur avait repris, habité :

— C'est ça, mes ruffians ! Aujourd'hui, on va en enfer chasser du céphalopode… Y aura du poulpe au menu ce soir, les gars ! Et tout ce qui se mettra entre lui et nous, nom de nom d'un merlan crevé… on va en faire de la friture !

— Commandant ! s'était exclamé le technicien radar. J'ai des échos multiples sur les écrans…

Il y avait eu un silence, comme une myriade de points apparaissait sur l'hologramme tactique tout autour de la représentation de

l'*Albatros*. Puis, d'une voix incrédule, il avait continué :

— Ce sont des…

— Mi-Go, avait achevé Robur alors que, de l'autre côté de la verrière, s'approchaient en rangs serrés des milliers de créatures vertes plus ou moins évanescentes, aux allures de crustacés, soutenues par autant d'ailes étranges et étreignant des objets à l'aspect menaçant. Ces homards démoniaques ont choisi leur camp, on dirait…

Il avait haussé les épaules. Les Mi-Go se mettaient en formation autour de l'*Albatros*, suivant le même cap que lui, telle une nuée surnaturelle.

— Un poulpe d'enfer, des homards volants… un vrai plateau de fruits de mer !

Il avait secoué la tête, marqué un temps, avant d'achever, désignant les bras en spirale du maelström :

— Plongez !

L'*Albatros* avait plongé… et l'enfer s'était déchaîné.

Un enfer de vent en furie, de trombes d'eau, de grêle qui avaient martelé la coque, malmené les complexes superstructures.

— Les ailes vont céder, Commandant, avait prévenu l'un des pilotes alors que le vaisseau tremblait de toute sa membrure.

— Repliez-les ! avait ordonné Robur, cramponné à sa barre tel un rapace à sa branche.

L'*Albatros* tombait dans les ténèbres hurlantes, quand une communication en provenance du *Nautilus* leur était parvenue.

Les voix du docteur et de Cornaline Nemo s'étaient élevées sous la verrière et Robur, impuissant, avait pu entendre les derniers échanges de Sauvage et de la capitaine du *Nautilus*, jusqu'à l'ultime moment.

Il n'avait pas prononcé un mot. N'était pas intervenu… Chacun, sur la passerelle, connaissait les relations houleuses, parfois orageuses, qu'il entretenait avec la jeune Nemo… Celles d'un frère et d'une sœur…

Son expression, quand le silence avait succédé au cri de Sauvage, était terrible à voir.

L'instant suivant, l'*Albatros* surgissait des nuées, ses chasseurs agrions jaillissant de tous ses sabords, et Robur recevait l'appel du docteur lui ordonnant de tirer.

Le visage du commandant, quand il avait retransmis l'ordre à ses artilleurs, était un masque de pierre. Il l'était resté, même quand les abominations volantes s'étaient agglutinées sur la verrière, avaient commencé à marteler la coque, l'avaient percée et s'étaient répandues à l'intérieur.

C'était un vrai démon qui, les yeux en feu, d'une voix formidable,

distribuait ses ordres à tous les postes, pendant que les cris d'alarme des hommes et des machines montaient des uns et des autres, que les créatures se regroupaient devant eux, dans le chaos général, que…

Malgré les efforts de ce diable d'homme aux yeux hantés, l'*Albatros*, désemparé, avait plongé, s'était fracassé sur la roche noire…

Des techniciens et des matelots avaient volé, s'étaient écrasés ou brisés sur les consoles. Robur, lui, cramponné à la barre de toutes ses forces, n'avait pas lâché.

Quand enfin le grand vaisseau foudroyé s'était immobilisé, ce n'avait été que pour assister à l'ouverture de la tombe, cette tombe immémoriale retenant un mal que l'esprit humain ne pouvait même pas concevoir. Pas un mal au sens moral et étriqué du terme, non. Le mal absolu, la négation de la vie, de la matière, de l'univers…

Ils l'avaient tous senti, quand « il » était sorti de sa prison, car c'était bien de cela qu'il s'agissait, une prison, une prison pour contenir un fléau inimaginable, une prison dont il venait de se libérer.

C'était… comme une pression sur toute leur personne, celle que peut ressentir une proie quand elle devine la présence du prédateur, sans savoir où il se trouve… La peur, la peur atroce avait mordu les tripes de tous, y compris de Robur.

Puis la verrière s'était dégagée, et ils avaient pu voir.

Certains étaient aussitôt devenus fous. Leur esprit, incapable de soutenir la vision de cette démence, de ce blasphème à toutes les lois de ce monde qui martyrisait la raison, s'était brisé en un instant. Il y avait eu des cris, des vagissements effroyables ou pathétiques, des sanglots convulsifs.

Robur, lui, avait gardé les yeux sur l'hologramme tactique.

— Feu du canon éthérique ! Pleine puissance !

Il ne savait pas si quelqu'un relaierait son ordre, mais ce fut chose faite… en vain.

Cramponné à son poste, il avait répété :

— Tirez ! Tirez encore !

Quelques secondes, le temps que le canon se recharge… L'*Albatros* avait fait feu.

Il avait attendu, observant l'image tridimensionnelle où s'affichait une extrapolation aberrante de ce qui se dressait devant eux… Rien…

— Nous ne le touchons pas, Commandant, avait hoqueté l'un des artificiers au milieu des cris et des hurlements. Il est invulnérable…

C'est à cet instant précis, alors que Robur, ayant épuisé toutes ses ressources, que la verrière, sous le martèlement des profonds et des horreurs célestes, commençait à se fissurer, que l'impossible était arrivé.

Sur l'affichage tactique, la forme délirante de Cthulhu s'approchait d'eux pour les anéantir quand quelque chose était sorti de l'océan, quelque chose de gigantesque qui s'était matérialisé sur l'hologramme sous la forme de… d'une femme ! Une femme haute comme une montagne, haute comme… Cthulhu.

Cette géante s'était mise en marche vers le kraken humanoïde avec une détermination implacable.

Robur, abasourdi, s'était retenu de justesse de lancer un regard à travers la verrière pour voir ce spectacle démentiel…

Mais il savait ce qu'il adviendrait de lui s'il le faisait. Les cris qui l'environnaient en étaient la preuve.

Il est des visions insoutenables pour la raison humaine… Celle-ci en était une.

Même par hologramme interposé, c'était extraordinaire…

La femme colossale se jeta sur Khalk-ru, le saisit… l'immobilisa.

Alors, Robur vit distinctement, au contact du dissolveur, la silhouette de la géante se désagréger, fondre, se dissiper…

Il crut le combat achevé et la défaite consommée. Une plainte montait déjà des derniers membres d'équipage encore sains d'esprit quand, de l'océan, surgit une multitude de formes indéfinies, protoplasmiques, qui rejoignirent la géante et s'amalgamèrent à sa substance, la reconstituant à mesure que Cthulhu la détruisait.

Robur, incrédule, murmura, en voyant cette multitude grouillante qui jaillissait des flots sans discontinuer :

— Des shoggoths… Des milliers, des millions de shoggoths.

D'où venaient-ils ? Pourquoi ? Il n'en avait aucune idée, à moins que…

— La gamine… souffla-t-il. C'est cette putain de gamine.

La géante, là-bas, maintenait sa prise sur le dévoreur, le faisait lentement pivoter. Il comprit ce qu'elle tentait de faire et ce qu'elle attendait de lui.

— Bien joué, fillette ! hurla-t-il alors que Khalk-ru se présentait juste devant eux.

Celui-ci titubait. Sa matière pesait désormais sur la roche… car il était dorénavant incarné en ce monde.

— Canon éthérique, pleine charge ! Donnez tout ce qu'on a !

— Commandant… commença le dernier artilleur. La surchauffe risque…

— Tout ce qu'on a ! rugit Robur. Maintenant !

Après une latence, le vaisseau tout entier trembla d'un bout à l'autre, des consoles explosèrent dans des escarbilles brûlantes. L'ultime rayon du canon éthérique jaillit de l'*Albatros* pour frapper

Khalk-ru…

Cette fois, il ne le traversa pas… Cette fois, il le toucha de plein fouet.

Un instant, la forme du dévoreur, environnée de clarté spectrale, résista à la pression disruptive. Puis, en commençant par les bords, elle se vaporisa, se dispersa, perdant ses attaches dans cette réalité et toutes les autres…

Il y eut un cri, un cri non pas acoustique, mais mental, et plus encore, une sorte d'onde qui se répandit dans toutes les strates de tous les mondes, alors que s'effaçait Khalk-ru, que sa faim immense quittait ce monde, comme si un poids colossal, dont Robur n'avait jamais eu conscience, mais qui avait toujours été là, lui était ôté…

Il faillit hurler et sa raison se briser. Il eut un instant une impression d'éternité, de vide, de gouffre insondable, de néant… puis plus rien.

Cthulhu avait cessé d'être.

Alors seulement, il releva la tête, retrouva un peu de lucidité et posa les yeux sur l'hologramme tactique où ne se dressait plus que la géante qui se tenait juste devant eux, les dominant de toute sa taille. Une géante qui, s'il en croyait l'affichage, était en train de se déliter elle aussi.

Alors, osant un regard vers l'extérieur, au-delà de la grande verrière brisée, il écarquilla les yeux devant un spectacle extraordinaire.

Là, à quelques mètres à peine, la gigantesque silhouette féminine était en train de se décomposer, de se fractionner, de devenir plusieurs, des milliers et des milliers de formes protoplasmiques, noires et irisées, hérissées de palpes, de pseudopodes, qui rampaient ou roulaient au sol pour regagner l'océan et y disparaître.

Bientôt ne demeura plus qu'une seule créature qui se modifia, comme une pâte que l'on façonne, pour redevenir une jeune femme aux allures de déesse étrange, à la peau couleur d'onyx, un troisième œil, jaune et luisant, au milieu du front, tel un diadème qui le fixait depuis l'autre côté de la verrière brisée.

CHAPITRE 33
Par-delà l'abîme du temps

Soutenant un de ses hommes, suivi par la file piteuse et claudicante des quelques survivants du bord armés de leurs derniers fusils à foudre qu'ils braquaient sur tout ce qui se trouvait alentour, Robur émergea de l'épave de son navire par la verrière pulvérisée.

Il tenait lui aussi son pistolet d'une main, surveillant les rangs des profonds, dont les mouvements extatiques, depuis la disparition de leur divinité, avaient cessé. Ils demeuraient immobiles, tels des pantins dont on aurait coupé les fils, mais le commandant sentait leur attention malveillante, affamée, leurs gros yeux globuleux et sans paupières rivés sur eux.

Ils étaient encore nombreux, et Robur n'était pas assez optimiste pour croire que leurs armes en viendraient à bout. Si ces faces de rascasses décidaient de se repaître d'eux, ils ne pourraient les empêcher.

Mais quelque chose, ou plutôt quelqu'un, les retenait : celle qui se trouvait précisément en face de lui à cet instant, cette jeune femme nue, aussi superbe qu'inquiétante, au corps d'onyx parcouru d'iridescences et de moirures étranges, comme du pétrole ou de l'huile. Elle le dévisageait de ses trois yeux jaunes, les deux premiers humains, le troisième, une perle ouverte au milieu de son front.

Une déesse, songea-t-il bien malgré lui, mais bienfaisante ou maléfique ? L'expression hiératique de son visage d'ange n'en révélait rien.

Autour d'elle, reliquats de ses propres troupes, traînaient encore

quelques créatures protoplasmiques, cauchemars de matière noire, semblables à celle qui la constituait. Sans cesse, elles produisaient des pseudopodes, des bouches, des gueules et autres organes plus ou moins meurtriers…

Des shoggoths.

Robur savait déjà ce que pouvait faire un seul d'entre eux et la difficulté qu'il y avait à les abattre. Il préférait ne pas imaginer ce qui se passerait si ceux-là décidaient de s'en prendre à eux.

Et celle qui se tenait face à lui et l'observait avec ses yeux aussi jaunes et luminescents que ceux de ses frères non humains était de même nature.

Ce fut donc avec quelque appréhension qu'il s'adressa à elle.

— Vous…

Il se ravisa :

— Merci du coup de main. On n'y serait pas arrivés sans vous.

Ce n'était pas tous les jours qu'il faisait un tel compliment. Il devait bien avouer que celui-là lui arrachait la bouche. Mais à circonstances exceptionnelles…

Durant un long moment, la gamine… non, la femme, car c'en était une à présent, et bien plus encore… une déesse… le fixa en silence, avant de répondre, et sa voix résonna de curieuse manière dans l'air maintenant immobile, avec ces notes flûtées, à la fois musicales et totalement étrangères.

— Nous avons éliminé notre adversaire commun, humain… Le danger qui nous menaçait a disparu. Mes frères regagnent leur demeure…

D'un geste, elle avait désigné les ombres effroyables et protéiformes des shoggoths qui avaient constitué son corps gigantesque et qui, à présent, rejoignaient les flots et leur domaine.

Robur acquiesça :

— Oui, très fort ce que vous avez fait. Je dois avouer que je suis impressionné, mais euh…

Il lança un coup d'œil nerveux en direction des profonds.

— … Nous aurions encore besoin d'un petit coup de main, voyez. Ces charognes de poiscailles vont nous bouffer tout crus si vous n'êtes plus là pour les retenir…

Le regard de la déesse d'onyx, suivant son geste, balaya les rangs des humanoïdes écailleux pour revenir à lui.

— Ce ne sont plus les affaires des miens, humain…

Elle ajouta, alors qu'il ouvrait la bouche pour protester, et il y avait, dans sa voix chantante aux sonorités curieuses, comme une note de menace :

— Soyez heureux que je les aie convaincus de retourner dans notre royaume souterrain, sous les glaces de l'Antarctique. Maintenant qu'ils ont découvert que le monde était de nouveau plein de vie… Ils sont voraces, eux aussi…

— Vous allez nous laisser avec ces… fulmina-t-il, se retenant devant ce visage trop beau, trop calme.

— Ce n'est plus leur combat, et pas le mien non plus.

Alors même qu'elle prononçait ces mots, le regard de cette déesse qui avait été Marie se posa sur le corps inanimé de Ryan, l'observa longuement. Robur fut sûr de percevoir le spectre d'une émotion vaciller dans ses yeux.

Elle se retourna vers lui et, sans plus de cérémonie, déclara :

— Adieu, humain. Nos chemins se séparent ici.

Robur, du fond de son désarroi et de sa colère, comprit qu'il ne servait à rien d'insister, que cette demi-déesse qui se tenait devant lui n'était déjà plus de ce monde et que, ainsi qu'elle l'avait dit, il était peut-être mieux qu'elle s'en retire…

Il ne put que la regarder s'approcher du cadavre du jeune Américain, d'un pas trop souple, trop léger, comme si elle ne se déplaçait pas vraiment dans cette réalité.

Arrivée près de lui, elle se baissa, posa sa main sur la poitrine du défunt…

Un curieux sourire, triste et tendre, étira ses lèvres noires.

Alors, saisissant le corps immobile, elle le souleva sans effort, aussi facilement que s'il n'avait été qu'un enfant.

Sans un regard en arrière, elle se dirigea vers les flots, suivie, en une étrange procession, par ses semblables qui, roulant ou rampant, lui firent une escorte cauchemardesque jusqu'à l'océan. Robur, silencieux, la vit s'engloutir et disparaître.

Demeurés seuls, Robur, les rescapés de l'*Albatros*, les derniers aquanautes débarqués du *Nautilus*, ainsi que les Mi-Go survivants, se regroupèrent. Tout autour d'eux, libérés par le départ des shoggoths, les profonds commencèrent à se rapprocher.

Même s'il n'était pas expert en la matière, Robur devinait parfaitement les sentiments qui animaient les amphibiens infernaux.

L'heure du repas avait sonné.

Il s'apprêtait à vendre chèrement sa peau et ouvrait déjà la bouche pour galvaniser ses hommes, alors que se refermaient sur eux les rangs des hommes-poissons, quand, de la carcasse du grand robot qu'avait piloté le cerveau de la petite Indienne, émergea une silhouette titubante, celle du jeune Russe qui avait failli saborder l'*Albatros*. Il se précipita vers eux.

Le gosse portait dans une main un long cylindre qu'il posa à terre. Robur ne parvint pas à l'identifier avant que Sergueï ne soit tout près de lui et le plante sur la roche.

L'artefact se déploya.

Robur, avec un frisson de colère, reconnut l'appareil qui avait manqué causer la destruction de son navire quand le Yithien l'avait installé sur le moteur éthérique.

Il jura, en braquant son arme sur l'artefact :

— Ah non ! Encore cet engin infernal ! Ça ne va pas recommencer !

Il lança à Sergueï, d'une voix terrible :

— Je te préviens, le Ruskof, un geste de plus et…

Personne ne lui répondait d'habitude, quand il prenait ce ton-là, aussi fut-il très surpris lorsque le jeune Russe répliqua en levant ses yeux clairs vers lui :

— Si vous pas me laisser faire, nous tous morts.

Il y avait, dans son regard, une conviction si totale que Robur hésita.

Il balaya en un éclair les rangs des profonds qui se resserraient encore, leurs longues mains palmées ouvertes, leurs crocs luisants, leurs yeux affamés…

Qu'est-ce qu'ils avaient à perdre ?

Il hocha la tête.

Devant lui, Sergueï effectua une savante passe sur le côté de l'artefact qui, aussitôt, se déploya et émit une vive clarté, légèrement violette, étrange, échappant au spectre commun de ce monde… pareille à celle qui avait baigné la salle du générateur éthérique, et celle de la machine des Yithiens…

Alors même que lui venait cette pensée, au-dessus de l'appareil apparut brièvement la vue d'un grand hémicycle, celui, devina-t-il, de Pnakotus et des Yithiens rassemblés. Plus haut, tel un essaim abominable, une horde de créatures à moitié invisibles, mais déjà trop réelles pour la raison…

L'instant précis où le Yithien avait coupé la transmission.

Autour d'eux, dans la clarté spectrale, les profonds s'apprêtaient à bondir. Robur ouvrait la bouche pour ordonner à ses soldats de faire feu quand les humanoïdes, pris d'un sursaut collectif, se figèrent… avant de tomber à terre, comme des pantins dont on aurait coupé les fils.

— Qu'est-ce que… maugréa Robur devant ce nouvel avatar.

Déjà, la clarté qui environnait l'artefact s'amenuisait. Ce dernier, sa tâche accomplie, cessait sa rotation et se repliait.

Mais quelle tâche ?

Robur allait interroger le jeune Russe quand un des profonds, qui se trouvait le plus proche d'eux, se redressa lentement, tituba, leva la tête et se mit en marche vers Sergueï et lui.

Robur braquait déjà son arme, prêt à le foudroyer sur place, mais Sergueï posa la main sur le canon de son fusil électrique.

Robur hésita, mais le regard clair et assuré du jeune Russe l'emporta.

— J'espère que tu ne me fais pas faire une connerie, le Ruskof, grommela-t-il alors que Sergueï se tournait vers le profond qui leur faisait face et les observait avec un étrange intérêt.

— Moi tenir parole… Vous et votre peuple sauvés.

À la grande surprise de Robur, l'humanoïde répondit, d'une voix à peine compréhensible, tant ses cordes vocales n'avaient pas été prévues pour prononcer des syllabes humaines, mais étonnamment calme et dépourvue de menace :

— Et vous avez détruit Khalk-ru et les siens… Les voies du futur vont se rouvrir maintenant. Les nôtres vont pouvoir étudier à nouveau l'avenir…

Alors Robur comprit… Celui qui se tenait devant eux, et les autres derrière, n'étaient plus des profonds, mais les Yithiens… les Yithiens dont l'artefact venait de transférer les esprits dans les corps de leurs adversaires.

Mais plus encore, leur vis-à-vis était celui qui avait emprunté l'identité de Sergueï et s'était échappé à bord de l'*Albatros*… Pour la première fois, le jeune Russe et son pendant yithien se faisaient face, à la même époque.

Sergueï exigea :

— Vous promettre moi une chose…

— Oui ? lui répondit le Yithien.

— Quand vous prendre humain, pas laisser lui dans ignorance. Vous expliquer, pas détruire sa vie.

Le Yithien/profond s'inclina lentement.

Il s'apprêtait à rejoindre ses semblables qui, derrière lui, se redressaient à leur tour et prenaient possession de leurs nouveaux corps, tels des enfants maladroits. Avant de s'en aller, il parut se raviser :

— J'ai aimé être vous, Sergueï Patichiev… Je n'ai qu'un regret, c'est de n'avoir pu mieux vous connaître…

Il hésita avant d'ajouter :

— Peut-être, dans les temps à venir, aurons-nous l'occasion de nous rencontrer à nouveau…

Robur vit le jeune Russe hocher la tête.

— Si vous revenir, faites-le savoir à nous, nous faire plus ample connaissance.

— Vous êtes un humain étonnant, Sergueï Patichiev, acheva le Yithien à travers la bouche du profond, en le fixant de ses grands yeux ronds où ne brillait plus aucune sauvagerie, mais au contraire une immense sagesse.

Sergueï eut un étrange sourire.

— Moi faire ce que moi pouvoir avec ce qu'on a donné à moi. Nous pas choisir cartes, mais nous devoir les utiliser au mieux… Pour faire le bien.

Il ajouta, et Robur ne l'aurait jamais avoué, mais il avait la gorge serrée, ce satané gamin lui offrait une belle leçon :

— C'est ce que je fais.

— J'en suis heureux, Sergueï Patichiev, répondit l'humanoïde écailleux. C'est une sage manière de vivre. Nous essaierons de faire de même…

— Peut-être un jour nos deux peuples apprendre coexister ? suggéra Sergueï.

Le Yithien/profond, soulevant un de ses frères, s'approcha des premiers rouleaux qui battaient les rochers, s'arrêta une fois encore, se tourna :

— Peut-être, Sergueï Patichiev, et je le souhaite. Mais pour l'instant nous devons apprendre et nous approprier ces corps et leur monde, ce nouveau départ qui nous est donné et voir ce que nous en ferons. Nous avons si longtemps vécu dans la peur… Maintenant nous pouvons contempler l'avenir. Vous n'entendrez plus parler de nous pendant un moment.

Il lança un regard à leur groupe avant d'achever :

— Au revoir, Sergueï Patichiev, au revoir, humains. Tâchez de ne pas trop dégrader cette Terre et ses océans. Dorénavant, nous en faisons partie.

Soutenant son frère et guidant les autres, il s'enfonça à son tour dans les vagues, suivi par les siens…

CHAPITRE 34
Deuil et retrouvailles

À peine le Yithien avait-il disparu que Sergueï, songeur, décelait un mouvement, à l'endroit où il avait déposé le cylindre brisé contenant le cerveau de Kali.

Alarmé, il se retourna pour découvrir le groupe de Mi-Go survivants qui prenaient leur envol, dont un serrait dans ses pinces l'ultime vestige de celle qu'il aimait.

— Kali ! hurla-t-il, bouleversé.

Il se tourna vers Robur, le saisit par le col.

— Eux emporter Kali ! Il faut empêcher eux…

Mais Robur, le regard dans le vague, ne leva pas le petit doigt. Sergueï le secoua, insista :

— Il faut empêcher eux ! Eux pas prendre… Arrêter eux !

Le commandant de l'*Albatros* répondit en se dégageant de son étreinte.

— Et comment je fais ça, mon gars ?

Alors que les Mi-Go s'élevaient dans le ciel, il désigna l'*Albatros* échoué.

— Cet engin ne redécollera pas avant des heures, s'il redécolle jamais. J'ai plus un seul agrion en état de voler… Que veux-tu que je fasse ? Que je leur crache dessus ?

— Mais… commença Sergueï, désespéré, tandis que les Mi-Go, dont celui qui portait le cylindre contenant le cerveau de Kali, disparaissaient de plus en plus vite, de plus en plus loin.

— Ce cylindre était brisé de toute façon, y avait plus rien à faire…

C'était vrai, mais ce n'était pas pour autant que c'était plus facile à entendre. Sergueï sentit des larmes lui brûler les yeux.

Touché par son malheur, le commandant de l'*Albatros* se montra plus humain qu'à l'accoutumée. Ses traits ingrats s'adoucirent, devinrent presque sympathiques.

— C'est la vie, p'tit gars, commença-t-il d'une voix bourrue en posant une de ses énormes mains sur l'épaule de Sergueï. Faut la laisser partir, tourner la page, même si c'est pas facile…

Il acheva, avec une étrange intonation :

— Je sais ce que c'est… On y survit, tu verras. Tu verras.

Sur ce, il se détourna, un peu trop brusquement, comme s'il fuyait, et aboya des ordres aux membres de son équipage, en particulier à Marv et à Tony, qui avaient miraculeusement survécu à toutes leurs péripéties.

Marv fit remarquer, chagrin :

— Alors, m'dame Cornaline, on la verra plus, Commandant ?

Sergueï, du fond de son malheur, tendit l'oreille.

— À ce qu'on dit, c'est ce qui se passe quand on est mort, ouais.

Robur, pour bourru qu'il était, avait répondu d'une voix curieusement étranglée. Sergueï, sous cette agressivité, avait deviné l'émotion qu'il tentait de dissimuler.

Marv arbora une mine navrée.

— Alors, c'est bien triste. Elle avait beau être pas commode, parfois…

— Pas commode, approuva Tony juste à côté de lui. L'avait la dent dure…

— Mais elle était gentille, aussi, tempéra Marv, de plus en plus affecté.

— Et rudement jolie, renchérit Tony. C'est bien du gâchis.

Son expression en était presque comique. Sergueï en aurait même souri s'il ne s'était pas senti si malheureux.

Tony, lui, n'avait pas cette réserve. Il souriait d'une oreille à l'autre en fixant un point situé derrière Sergueï et Robur.

Marv, découvrant son air réjoui, lui balança un coup de coude magistral.

— Et toi, ça te fait rire, espèce de sans-cœur ? La pauvre demoiselle Cornaline est morte et ça te fait rire ?

Tony secoua la tête et pointa l'un de ses énormes doigts saucissoïdes devant lui.

— Alors, m'est avis que je vois des fantômes.

Sergueï, intrigué, suivit du regard la direction qu'il indiquait.

Ses yeux s'écarquillèrent en découvrant la forme reconnaissable

entre toutes du *Nautilus* qui, blessé, cabossé, déchiré, émergeait des flots.

Une écoutille proche de la dunette venait de s'ouvrir pour livrer le passage à une silhouette en armure d'aquanaute bosselée et lacérée, une silhouette athlétique et indiscutablement féminine qu'il identifia aussitôt.

Cornaline Nemo !

Cornaline qui, un bras en écharpe, le visage creusé, mais toujours aussi énergique, attendit que son submersible accoste contre les rochers et que s'abaisse sa passerelle pour se diriger vers eux, flanquée de deux de ses gardes d'élite en scaphandre de combat.

Elle s'approcha, d'une démarche légèrement claudicante, pour lancer, avec un regard appuyé en direction de Robur :

— Je vous ai manqué ?

— Les vacances sont finies, maugréa le commandant de l'*Albatros* en se retournant d'un air dégoûté avant de s'éloigner vers son vaisseau, mais Sergueï ne fut pas dupe.

S'il fuyait, c'était avant tout pour cacher les larmes de soulagement qui brillaient aux coins de ses yeux… et éviter ce qu'il sentait se profiler. Et qui ne tarda pas…

— Sauvage ? demanda seulement Cornaline, alors qu'elle arrivait près de Robur, son beau visage tout d'attente et d'angoisse.

Sergueï devina l'émotion contenue derrière chacune de ces syllabes.

Le commandant secoua la tête, incapable d'en dire plus.

Cornaline fixa le ciel, prit une longue inspiration. Elle aussi avait des larmes aux yeux, mais pas de soulagement.

Elle les essuya d'un revers de main avant de se retourner vers lui.

— Ryan ? Marie ? Kali ?

Sergueï sentit sa gorge se serrer.

— Moi être tout seul maintenant.

C'est en prononçant ces mots qu'il comprit combien ses amis, cette étrange famille de phénomènes de foire, et en particulier l'une d'entre eux, étaient devenus importants pour lui, et combien il se sentait soudain abandonné.

Cornaline le prit dans ses bras.

— Je suis là, Sergueï.

— Moi avoir plus personne… murmura-t-il d'une voix étranglée. Moi croyais avoir trouvé famille…

Il acheva, sombre.

— On dirait ma vie résumer à ça.

— Je suis ta famille, Sergueï, ainsi que le *Nautilus*, et toute l'Agence Lovecraft. Nous sommes ta famille. Nous ne te laisserons jamais

tomber. Veux-tu rester avec nous ?

Sergueï demeura un instant muet, à fixer Cornaline, avant de hocher la tête.

— Moi rester, Capitaine.

Il hésita avant d'ajouter :

— Mais quoi faire maintenant ? Cthulhu mort. Agence plus de raison d'être.

Cornaline eut un rire étrange.

— Tu croyais que Cthulhu et les dévoreurs étaient nos seuls adversaires ? Si cela pouvait être vrai ! Ils étaient les plus acharnés et terribles de ce cycle, sans aucun doute, mais il y en a malheureusement d'autres, beaucoup d'autres… Souviens-toi, la brèche que les Yithiens ont ouverte pour pénétrer cet univers et s'emparer de nouveaux corps ne s'est jamais refermée… Qui sait ce qui pourrait l'emprunter ?

Elle inspira, leva les yeux vers le ciel, comme pour le prendre à témoin.

— Notre travail est loin d'être terminé… Lovecraft disait : « Ce qu'il y a de plus pitoyable au monde, c'est, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à relier tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île placide d'ignorance, environnée de noirs océans d'infinitude que nous n'avons pas été destinés à parcourir bien loin… »

Cornaline le fixa intensément, le visage habité d'une foi ardente.

— Cette ignorance, Sergueï, c'est à nous, l'Agence Lovecraft, de la protéger. Nous savons, nous, ce qui hante ces océans. Nous savons, nous, à quoi hurlent les chiens la nuit… Et c'est notre travail, notre lot, de faire en sorte que nos semblables continuent de l'ignorer et de vivre dans l'insouciance, de croire que les monstres qui les terrifiaient enfants, quand leur esprit n'était pas encore formaté à ne plus voir ni sentir ce qu'on ne veut pas qu'ils voient, n'existaient que dans leur imagination.

Elle marqua un temps avant de lui demander :

— M'aideras-tu, Sergueï ? M'aideras-tu à protéger le sommeil des enfants et la raison des adultes ?

Il y avait dans ses paroles une étrange gravité, et une attente.

Sergueï, gagné par la foi de la jeune capitaine, cette foi héritée du docteur, répondit :

— Je vous aiderai, Capitaine.

Cette fois, aucun doute ne filtrait dans ses mots ni sur son visage. Cornaline, comme toujours, avec son caractère entier et sa franchise, avait su toucher juste.

— Allons, conclut-elle seulement avec un sourire. Nous avons du

travail.

Sur ces derniers mots, autant pour lui que pour elle, elle l'entraîna vers le *Nautilus* devant lequel un de ses aquanautes s'inclina avec respect sur leur passage.

Quelques instants plus tard, le *Nautilus* s'enfonçait sous les flots, abandonnant aux embruns et aux vents du large la cité de roche noire qui avait vu se jouer l'avenir de ce monde…

Nul d'entre eux ne vit, loin sous la surface, où s'apaisaient les fureurs de l'océan, une étrange sirène, au buste de femme, au bas du corps pisciforme, au visage de déesse, aux trois yeux jaunes, tenant dans ses bras la dépouille de Ryan.

Une sirène d'onyx dont les cheveux, pareils à des algues ou des tentacules couleur de nuit, flottaient autour d'elle en une traîne, une sirène dont l'épiderme luisant, presque élastique, était parcouru d'iridescences curieuses.

Marie.

Marie qui, penchée vers Ryan, prenait son visage dans ses mains, le contemplait intensément, avant d'émettre une pensée qui, tels une vibration, un chant, un appel, une promesse, se propagea loin, très loin, dans les fonds océaniques et parmi tous ses habitants.

— Nous sommes un, mon amour. Nous sommes un…

Ses lèvres se posèrent sur celles de Ryan en un long, très long baiser, dans lequel la noire sirène mit toute son âme, toute sa passion, tout son être, tout son corps qui se rapprocha de celui de son compagnon, à ne plus faire qu'un, à s'épouser, à s'unifier, à fusionner.

Les yeux de Ryan s'ouvrirent et plongèrent dans les siens. Elle l'enveloppa, le prit en elle. Ils ne faisaient plus qu'un, un qui était plus que la somme de deux, ni homme, ni femme, ni shoggoth, mais autre chose, le premier représentant d'une nouvelle humanité qui s'enfonça dans les profondeurs abyssales, s'y dilua, alors que résonnaient encore, de par les plaines, les rifts et les plateaux de l'océan, ces mots spectraux, l'écho de leur chant, celui d'un être enfin complet.

« *Nous sommes un…* »

CHAPITRE 35
Un cadeau de Yuggoth

La porte se referma derrière lui. Il avança sur la grande terrasse, étouffant les échos de la soirée animée qui se déroulait dans l'impressionnante villa forteresse.

Sergueï fit encore quelques pas et, son verre de champagne à la main, vint s'accouder à la rambarde. Il laissa son regard errer sur l'incroyable monde perdu qui l'entourait.

Il ferma les yeux.

Il s'était passé beaucoup de choses en peu de temps.

Il avait fallu remettre l'*Albatros* en état de marche, et cela très rapidement car, d'une part, il risquait d'être repéré, et, d'autre part, R'lyeh avait commencé à se désagréger, comme si la mort de Khalk-ru avait également emporté ce qui imposait en ce monde sa propre réalité.

On l'avait donc remorqué jusqu'à l'île mystérieuse pendant que le *Nautilus* rentrait à la forteresse de la solitude pour y être lui aussi mis en cale sèche et réparé.

Même immobilisée, Cornaline n'avait pas pour autant cessé d'œuvrer. Demeurer sans rien faire lui aurait laissé trop de temps pour penser à Sauvage et à tous leurs disparus.

Elle avait activé tous les contacts de l'Agence aux quatre coins du monde pour annoncer la double nouvelle : la fin de Cthulhu, et la disparition du docteur (elle refusait de prononcer le mot « mort »).

Mais également sa prise de direction de l'Agence que, bien sûr, elle avait mise au vote.

Tous l'avaient plébiscitée, même Robur, qui n'avait pu s'empêcher de jouer son rôle de râleur pour lâcher un :

— Une femme à la tête de l'Agence ! On aura tout vu ! Enfin, il paraît que les pires boulots se féminisent de plus en plus… Et dans le genre…

— Je prends ça pour un compliment, avait répondu l'arrière-petite-fille du capitaine Nemo avec un sourire attendri.

Sergueï, quant à lui, promu au rang de lieutenant, l'avait aidée à de nombreuses tâches, apprenant les rouages de l'Agence et ses ramifications.

Cornaline, lui ayant trouvé un don pour les langues, avait décidé de l'employer et de faire de lui son « James Bond ».

Ce soir, un grand repas à la mémoire du docteur Sauvage et de leurs disparus avait été donné dans la forteresse. Sergueï y avait participé, mais avait soudain ressenti le besoin de s'isoler. Les rires et les festivités, alors que lui revenait le souvenir de Kali, lui avaient semblé presque déplacés.

Il était donc venu sur cette terrasse admirer l'étrange mer intérieure baignant dans la clarté crépusculaire qui tombait de la voûte de glace translucide. Des reptiles marins géants en surgissaient à intervalles réguliers, ou jaillissaient des vagues pour tenter de saisir un ptérodactyle inconscient.

Presque malgré lui, il s'émerveilla de ce panorama quand il perçut comme une radiance vers le dôme, une étoile filante qui sembla descendre vers lui, puis s'éteindre.

Une étoile filante ? C'était absurde. Il ne pouvait y en avoir ici, sous le glacier…

Il crut apercevoir une ombre qui s'approchait, avant de disparaître à quelque distance de la villa/bunker, une ombre ailée, pas celle d'un reptile volant, mais d'autre chose, quelque chose qui lui rappelait…

Fébrile, un espoir fou vacillant au bord de sa conscience, il attendit…

Mais non, bien sûr que non.

Lui revinrent alors les paroles de Robur :

« C'est la vie, p'tit gars. Faut la laisser partir. »

Il finit par secouer la tête, leva son verre et s'apprêtait à en prendre une gorgée quand une voix s'éleva derrière lui :

— Cela vous dérange si je vous tiens compagnie, jeune homme ?

Ses doigts, saisis d'un brusque tremblement, lâchèrent la coupe, qui se brisa à terre dans un tintement de cristal.

Cette voix… C'était celle de…

— Kali ! murmura-t-il, n'osant y croire.

Il se retourna lentement…

Une ombre se détacha des massifs de fougères arborescentes bordant la terrasse… Une ombre discrète et féline dans une combinaison noire, moulante et mate, qu'il reconnut aussitôt.

Elle s'avança…

C'était bien elle, qui le regardait de ses grands yeux sombres, hésitante, un étrange sourire, presque timide, sur le visage.

— Oui… répondit-elle. Je crois… Je crois que c'est moi… Comment… Comment je suis ?

— Toi… Toi magnifique, l'assura-t-il en la dévorant des yeux, et son expression seule valait toutes les déclarations.

— C'est vrai ? insista-t-elle. Tu ne dis pas ça pour me faire plaisir ?

Il leva une main timide vers son visage, ce beau visage brun, le même, mais subtilement différent, un rien plus carné, plus… vivant.

Comme ses doigts l'effleuraient, elle ferma les yeux, pencha la tête pour les appuyer sur sa joue, soupira :

— Je sens ton grain de peau… ta chaleur.

— Moi aussi… murmura-t-il, émerveillé. Mais comment…

— Embrasse-moi, exigea-t-elle.

Il s'approcha encore. Les lèvres de la jeune Indienne frôlèrent les siennes. Il sentit un léger souffle filtrer entre elles et caresser sa peau, le souffle de cette vie qui manquait à son enveloppe précédente.

— Toi vivante… Toi…

— Chut…

Leurs lèvres s'unirent pour un baiser dans lequel celle qu'il aimait insuffla la passion d'une vie entière jusqu'alors exilée aux frontières des limbes et qui, maintenant, retrouvait le goût et la vraie saveur de l'existence, une passion qui pouvait enfin se libérer, s'exprimer, brûler de tout son feu.

Elle s'écarta un instant pour reprendre son souffle, le fixer de ses grands yeux noirs embrasés, et murmurer, avec une gourmandise, un appétit de vie infini :

— Je t'aime… Oh ! Je t'aime.

— Moi aussi je… commença-t-il, mais elle ne le laissa pas finir et se jeta sur lui pour le dévorer d'un nouveau baiser fougueux auquel, la surprise initiale passée, il ne fut que trop heureux de répondre.

Quand ils se séparèrent à nouveau, Sergueï demanda :

— C'est merveilleux, Kali, mais comment ?

La miraculée lui sourit :

— Ils m'ont amenée sur leur monde, Yuggoth. Enfin je veux dire, Pluton… Si tu avais vu ces paysages, et ce voyage dans l'espace… Oh ! J'aurais aimé que tu sois là toi aussi, je ne pourrais jamais te le

décrire…

— Je crois moi préférer garder cerveau dans ma tête, répondit-il en touchant son crâne.

Kali poursuivait déjà, comme si elle ne l'avait pas entendu.

— C'était beau… et terrifiant à la fois.

Ses yeux paraissaient se perdre dans quelque lointaine contemplation.

— Ils m'ont fait… pousser un corps. Un nouveau corps… Je l'ai vu. C'était assez déroutant, comme une fleur.

Elle secoua la tête :

— Après, ils ont placé mon cerveau dedans…

Elle écarta les bras.

— Et voilà !

Sergueï, qui l'observait comme un vivant miracle, lui fit remarquer :

— Par contre, toi humaine, maintenant. Toi devoir faire attention.

Kali fit une petite grimace, saisit l'un de ses khukuris de sa main droite, leva la gauche… Et la trancha d'un coup !

Sergueï, horrifié, regarda tomber le membre inerte, puis revint à Kali qui dressait toujours son poignet sectionné, un sourire aux lèvres.

Choqué, il allait se jeter sur elle pour stopper l'hémorragie, avant de constater que pas un filet de sang ne coulait du membre amputé… Un membre qui commença à repousser, de plus en plus vite : la main tout d'abord, puis les doigts…

En moins d'une minute, Kali agita devant ses yeux ébahis une main toute neuve qui saisit l'une des statues posées à côté d'elle sur le bord de la terrasse… et la souleva sans effort.

Après l'avoir reposée, elle eut un petit sourire d'excuse.

— Quand ils m'ont demandé si je voulais redevenir une humaine, je leur ai dit oui… mais j'ai exigé quelques… améliorations.

Elle ajouta, avec une timidité soudaine :

— Cela ne te pose pas de problèmes si je ne suis pas tout à fait… comme les autres ?

Il s'approcha, la prit dans ses bras.

— Au contraire, moi veux pas que toi être comme les autres. Ce que j'aime, c'est toi, Kali, l'unique, la seule…

Elle saisit sa main et, avec un irrésistible sourire, l'embrassa à nouveau…

Quand ils se séparèrent pour reprendre leur souffle, Kali, levant vers lui un regard embrasé, les lèvres gonflées d'un désir ardent, murmura :

— Viens.

Il y avait un tel feu dans cette simple syllabe qu'on aurait pu en consumer la nuit… Kali, la déesse de la mort, était devenue celle de la vie.

Mais alors qu'elle l'entraînait vers la porte donnant accès au bâtiment et à leur chambre, le panneau s'ouvrit en grand.

Cornaline, ébouriffée, le visage marqué par une expression étrange, entre exaltation et précipitation, les saisit par les bras…

— Kali ! s'exclama-t-elle. Mais comment ?…

Elle secoua la tête :

— Plus tard ! trancha-t-elle au grand étonnement des deux adolescents. Il y a plus urgent. Il faut que vous veniez avec moi.

Comme ils la dévisageaient tous les deux avec incompréhension, elle lança, les yeux brillants d'une humidité qui valait tous les mots :

— Sauvage est vivant !

— Quoi ?! s'exclamèrent Kali et Sergueï, aussi abasourdis l'un que l'autre.

— Il est vivant, répéta Cornaline. Mais il ne pourra pas revenir parmi nous si nous n'allons pas le chercher.

Déjà, elle les tirait par le bras.

Contaminés par son enthousiasme, incapables de résister, ils se laissèrent entraîner, non sans que Kali lui demande, avant de s'engouffrer dans la villa/bunker :

— Mais où allons-nous ?

Cornaline se tourna vers eux, les yeux brûlant d'un espoir fou, un espoir qu'ils connaissaient bien :

— Dans les contrées du rêve !

La porte se referma derrière eux, abandonnant la lagune à sa vie nocturne et aux ptérosaures dont les étranges hululements rebondissaient sur les flots que sillonnaient les ombres prédatrices et géantes des mosasaures… Un calme que vint troubler un grondement de basse filtrant d'une des fenêtres ouvertes du grand bâtiment.

— Ah ! Cornecul ! C'est pas vrai ! Comme si ça suffisait pas que vous me cassiez les arpions toute la journée, il va falloir en plus que vous me pourrissiez mes rêves ! Et je parie qu'y a même pas de whisky potable là-bas ! Foi de Robur ! C'est un monde, ça !

Épilogue

Quelque chose tirait sur son cou, quelque chose qui grognait.

Quelque chose qui essayait de l'étrangler.

Il ouvrit les yeux sur un visage bestial, barbu, à la mâchoire prognathe, au crâne hérissé de deux cornes torsadées, penché sur lui avec un horrible rictus.

C'étaient les deux mains griffues de la créature qui forçaient sur son collier, tentant de le tordre pour le faire casser.

Comprenant qu'il était réveillé, la brute velue leva une arme primitive, une sorte d'épée semblable aux macuahuitls des Aztèques, composée de bois et de fragments d'obsidienne tranchants comme des rasoirs.

Retrouvant ses réflexes, même s'il se sentait encore faible, il se redressa, évita le coup qui claqua contre la pierre et saisit son adversaire.

L'hybride, aux jambes semblables à celles d'un bouc, était fort et possédait la férocité de la bête.

C'était peut-être suffisant pour écraser le commun des mortels, mais il n'était pas le commun des mortels. Sa vigueur, même diminuée, et sa maîtrise des arts martiaux lui donnaient l'avantage.

En trois coups précis, il foudroya l'homme bête qui s'effondra au sol, terrassé.

À peine essoufflé, il laissa s'apaiser les battements de son cœur avant de fouiller les hardes rudimentaires de son adversaire, pour l'essentiel un baudrier et une sacoche.

Prenant l'un et l'autre, il les ceignit, puis s'empara de l'épée d'obsidienne qui, dans son poing énorme, parut rétrécir.

Ainsi équipé, il se redressa de toute sa taille et observa ce qui l'entourait.

La lumière étrange qui baignait cet endroit, d'une clarté indéfinissable, presque violine, suffit à le convaincre qu'il n'était plus sur Terre.

Là-haut, un soleil différent brillait dans un ciel où scintillaient en même temps les étoiles de constellations inconnues.

Son regard s'abaissa pour contempler un paysage comme jamais on en avait vu sur Terre, un étonnant plateau de concrétions bizarres. Plus loin, le moutonnement de quelques arbres que, même d'ici, on pouvait juger totalement étrangers à la Terre, tant par leur taille que par leur ramure… puis une petite chaîne de montagnes que dominait, encore plus loin, un objet impossible.

Une masse sombre et gigantesque, en lévitation dans le ciel, comme un colossal fragment de terre. Une sorte d'œuf de roche à la mesure d'une île… Un œuf de roche que semblaient chapeauter les structures géométriques de nombreuses constructions.

Ses lèvres pleines, dans son visage hâlé taillé à la serpe, se relevèrent. On aurait cru voir sourire une statue de guerrier antique.

Il savait où il était.

Il ouvrit la bouche, et ces mots franchirent ses lèvres :

— Cornaline, je reviens.

Alors, de son pas souple de tigre à forme humaine, le docteur Sauvage, que d'aucuns nommaient l'homme de bronze, se mit en route pour la lointaine cité de Kaddath où l'attendaient, il le savait, les dieux des contrées du rêve…

Comme l'attendaient, sur son chemin, les mille et un dangers effroyables ou les rencontres extraordinaires de ce monde onirique, étrange double de notre réalité dont ne le séparait que la mince cloison des possibles… Un monde dans lequel, si on prenait les bonnes portes ou si on connaissait les bons passeurs, on pouvait entrer… ou sortir.

Un monde périlleux. Mais quel danger pouvait le retenir, quand la force qui le poussait en avant était celle qui lança sur les flots plus de mille navires jusqu'aux murailles de Troie ?

Pour l'amour de sa belle, l'homme de bronze, d'un pas ferme et décidé, s'en allait forcer les portes de la vie…

Fin

Jean-Luc Marcastel

Jean-Luc Marcastel est né à Aurillac, dans le Cantal. Il a d'abord été professeur d'histoire avant de devenir auteur de romans fantastiques et de fantasy. Il est, entre autres, l'auteur de la série Louis le Galoup, chez Leha éditions. Pour Gulf stream éditeur, Jean-Luc Marcastel a écrit *Le Retour de la Bête* (Étincelles) et *Libertalia* (Étincelles), tous deux sélectionnés par le prix des Incorruptibles, respectivement en 2019/2020 et 2021/2022, dans la catégorie CM2/6e, ainsi qu'*Un jour une étoile* (Électrogène).

Découvrez les personnages de la série tels que Jean-Luc Marcastel les a lui-même imaginés.

Sergueï

Marie

Ryan

Kali